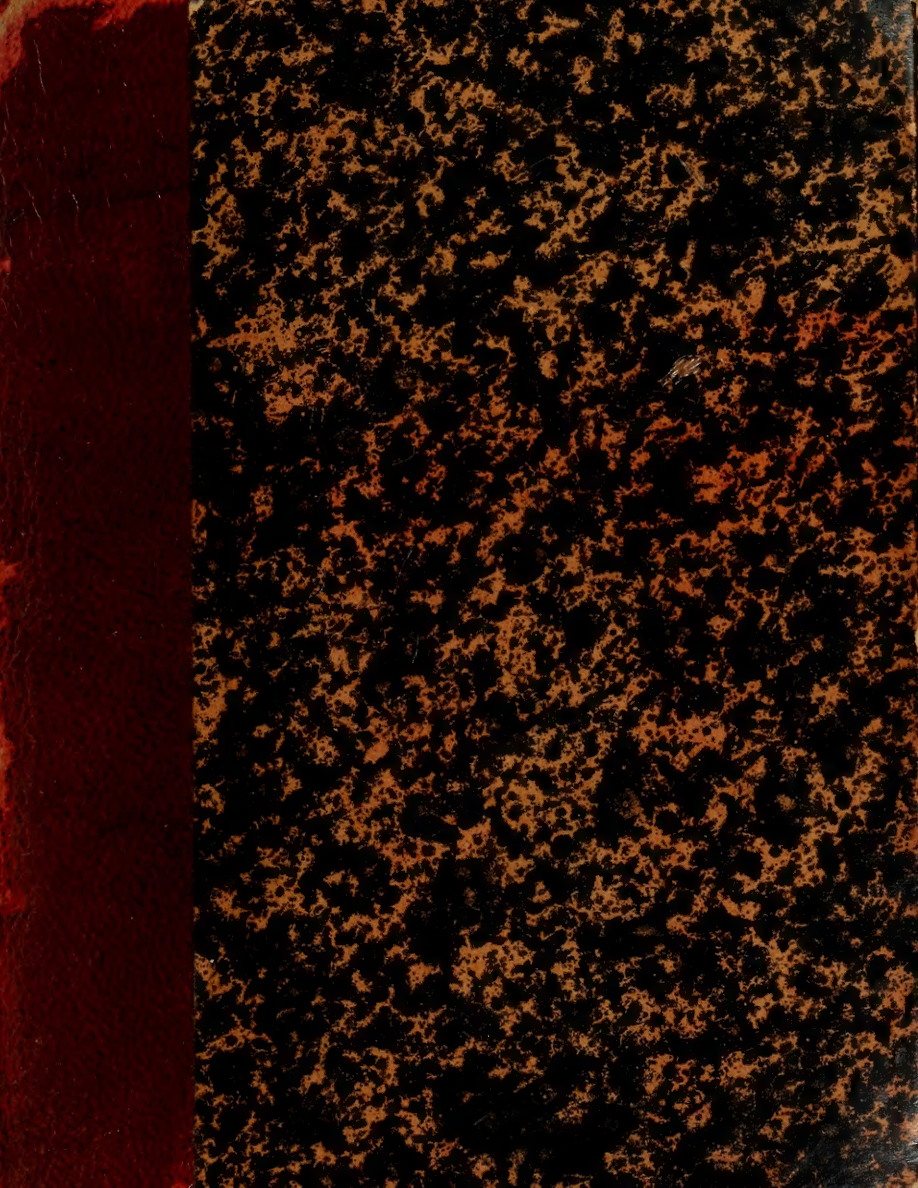
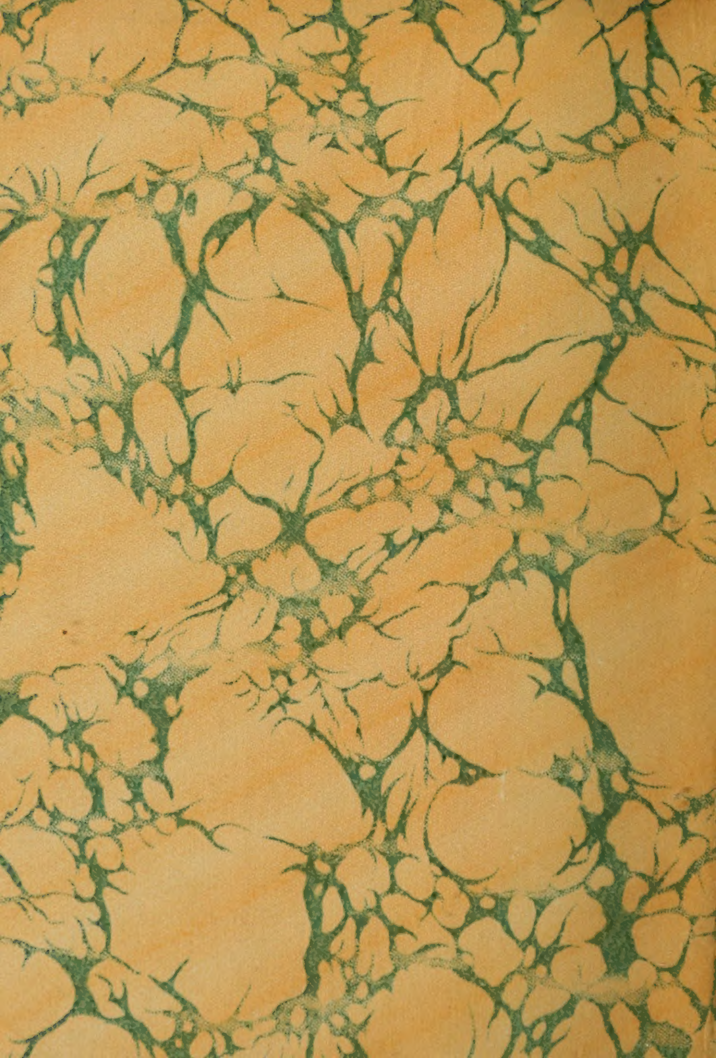






Le Cœur de Gambetta



Léonie LÉON (1875)

par J. Corabœuf

Le Cœur de Gambetta

Une liaison historique

Lettres de Gambetta

Lettres de Madame L. L.



AVANT-PROPOS

de

L'AUTEUR-IMPRIMEUR-EDITEUR





AUX JARDIES

PENDANT que Reinach prononce un de ses plus admirables discours sur Gambetta, au milieu de la foule entassée dans les petites chambres surbaissées où le grand homme a rendu le dernier soupir, un assistant, dissimulé derrière une fenêtre, pleure. Ses larmes roulent sur ses moustaches grisonnantes.

Dans un mouvement d'éloquence réelle, le regard de Reinach prenant pour ainsi dire la foule à témoin de la grandeur de celui qui incarna si bien jadis et la France et son pur

amour — aperçoit dans un coin, celui qui sanglote discrètement.

Il me reconnait, car c'est moi, et j'imagine qu'il a quelque joie de se voir si bien compris.

Je pleure, parce qu'en écoutant Reinach, je vois, à côté de Gambetta combattant pour la patrie et pour la République, à côté du grand homme politique, n'ayant jamais désespéré de la France, à côté de l'âme du tribun, je vois son cœur, son cœur inconnu et tendre, comme enveloppé dans un mystère que nul encore n'a complètement pénétré. Je revois dans cette maison des Jardies, le tête à tête de deux êtres, ayant aimé, ayant souffert.

Et — je me rappelle cette scène que quelqu'un a décrite — Gambetta est là, étendu sur son lit de mort, là dans cette chambre où je pleure,

entouré de ses amis politiques, enseveli déjà sous les drapeaux et sous les fleurs. Il repose immobile, superbe, ses grands cheveux gris rejetés en arrière comme au temps de la vie. Tout à coup, une femme grande, encore belle, apparaît, traverse la chambre, va droit à Gambetta, s'arrête un instant, et lentement, sans pleurs, les yeux fixes, dépose, sur le grand front du mort, le dernier baiser.

Puis, l'inconnue s'éloigne automatiquement, comme une apparition, sans que personne puisse mettre sur cette ombre, ni un nom, ni un souvenir.

On ne la reverra jamais.

Et pourtant, cette femme a vécu toute la vie de Gambetta. Elle est là le jour où, à la tribune du Corps législatif, le jeune tribun débute aux

éclats de la renommée, elle est là, présente à tous les grands événements de sa vie dans la communion d'idées la plus complète et la plus passionnée. Il lui écrit tous les jours ! Elle l'inspire, elle le réconforte, elle l'aime discrètement et passionnément. Jamais sa personnalité ne gêne l'homme public ; elle a, plus que lui, le soin de sa gloire et de sa destinée ! Elle est enfin mieux que sa femme, elle est la compagne de son intelligence, en même temps que de son cœur !

Et toute cette vie intense et discrète, merveilleuse d'activité intellectuelle, pleine de dévouement, de cœur, de passion, toute cette vie si complètement vécue avec le premier homme de son temps, se termine dans ce baiser anonyme, froid et silencieux devant une foule officielle !

Voilà ce que je revois aux Jardies, tandis que Reinach évoque tant et de si grands souvenirs.

Et c'est là, au milieu de cette foule dont je ne perçois plus les remous, seul avec le souvenir de Gambetta et de celle qui fut la confidente de toute sa vie, dans cette chambre où il a aimé, où il est mort, que je prends la résolution de faire connaître enfin le cœur de Gambetta, ce cœur que l'on ignore encore, alors que son âme de patriote, son génie de tribun, ses hautes facultés politiques sont connues de tous et appartiennent déjà à l'histoire.

Qu'importe à ceux qui liront les lignes qui vont suivre, de savoir comment j'ai pu les écrire. Gambetta a eu toujours confiance en moi. A son appel, je suis venu tout jeune, du fond de l'Algérie, me mettre sous ses

ordres, à Tours, à sa descente de ballon, en 1870. Il a fait de moi un commissaire à l'armement de la Défense nationale, avec Carnot, avec Olivier de Serres. Il m'a appris à détester l'Allemagne de Bismarck, mais non l'Allemagne de Gœthe, à aimer la France par dessus tout. Il a été mon maître, mon chef, mon conseil, je lui dois tout au point de vue civique.

Je paie une dette personnelle et je remplis un devoir de français.

Francis LAUR.



AU
CORPS LÉGISLATIF
EN 1869



LE
CŒUR DE GAMBETTA

AU CORPS LÉGISLATIF EN 1869

Gambetta est à la tribune du Corps législatif, il répète en la martelant cette phrase à ses électeurs de Belleville (1):

Oui, je l'ai dit. Le principe directeur de mes opinions et de mes actes politiques, c'est la souveraineté du peuple, organisée d'une manière intégrale

(1) On a dit dans la presse qu'en 1869 les orateurs du Corps législatif parlaient de leur banc. C'est une erreur, la tribune supprimée en effet en 1852 était réinstallée depuis plusieurs années en 1869.

et complète. Démocrate radical, dévoué avec passion aux principes de liberté et de fraternité, j'aurai pour méthode politique dans toutes les discussions de relever et d'établir, en face de la démocratie césarienne, la doctrine, les droits, les griefs et aussi les incompatibilités de la démocratie loyale.

Et sa main balaie, du large geste qui lui est coutumier, la tribune dont il a pris possession en maître depuis quelques années.

En face de lui, dans une tribune de côté, une femme, la main gantée de noir, le buste haut, belle, d'une beauté plutôt sévère, une Romaine qui semble égarée à Paris, le regarde longuement et fixement.

Elle est là toutes les fois qu'il parle, depuis des mois : rien ne trahit ses émotions, elle n'applaudit pas, elle n'a pas de ces gestes nerveux et féminins, qui s'associent aux incidents, qui approuvent ou désapprouvent ; elle re-

garde, elle fixe, elle fascine l'unique objet de sa préoccupation : Gambetta.

Lui, je le vois encore avec son masque puissant, son front énorme, sa fougue, sa grande voix, cette jeunesse débordante, et ce mouvement de tête altier pour rejeter ses cheveux en arrière qui lui donne comme un aspect frappant de lion en liberté.

Leurs regards se sont croisés souvent, les siens portant comme une flamme interrogatrice, ceux de l'inconnue répondant par l'énigme et l'immobilité.

A-t-il jamais aimé ?

Dans ce quartier Latin qu'il remplit de sa voix, de son geste, où il a parachevé une éducation littéraire, historique, économique et militaire qui fait l'admiration des vieux hommes d'Etat, nul ne lui connaît d'aventure sérieuse.

Il est, au point de vue féminin, un naïf, mais il est aussi par tempérament un audacieux.

Un jour, elle est là, plus belle et plus énigmatique que jamais ; il descend de la tribune, se dirige vers une table, griffonne un mot à la hâte, le met sous enveloppe, désigne minutieusement à un huissier la femme aux gants noirs, puis attend son sort en regardant fixement la tribune.

La lettre est remise sous ses yeux. Lentement, elle ouvre l'enveloppe, elle lit la lettre debout, sans hâte, puis... la déchire et disparaît.



A L'ASSEMBLÉE NATIONALE



II

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

La guerre est finie, la France est vaincue, mais Gambetta est debout. Il a sauvé l'honneur ; il est apparu comme le plus ardent patriote de son pays. Sa vie, il l'a dépensée sans compter ; il a été élu par neuf départements; il a signé la protestation vibrante contre le pacte qui livrait notre Alsace et notre Lorraine à l'ennemi. Il est enfin l'incarnation la plus haute de l'amour de la patrie.

Sa réputation, son génie, sa force éclatent à tous les yeux, dans le monde entier.

Il poursuit à l'Assemblée nationale la mission qu'il s'est donnée : préparer le relèvement de la Patrie en refaisant l'éducation civique et militaire de la nation, en faisant du parti républicain un parti de gouvernement.

Il est là, à la tribune, combattant la proposition Rivet, qui déclare Constituante l'Assemblée nationale, et il s'écrie, s'adressant à ses amis de l'Union républicaine : « Malgré cette usurpation, ne vous abstenez pas, ne négligez aucune occasion d'apporter votre pierre à l'œuvre commune de la régénération nationale. »

Et son geste et son regard parcourent les bancs de l'Assemblée nationale où siègent ceux qui, plus tard, formeront les 363.

Tout à coup, lui, si maître ordinairement de sa fougue, tressaille.

Il l'a retrouvée.

Elle est là tout près de lui, toujours

gantée de noir, toujours belle, toujours mystérieuse, mais son regard est plus doux, plus voilé : elle a presque un sourire.

Gambetta le sent ; il a fait quelque chemin dans cette âme altière et obstinément fermée.

Lui écrire, lui envoyer quelque appel éperdu : « Enfin, je vous revois. Est-ce bien vous ? » Que sais-je. C'est l'affaire d'un instant.

La même scène du Corps législatif se reproduit lentement, pendant que son cœur bat...

Hélas ! même résultat, avec une différence pourtant : elle ne déchire point la lettre et la glisse dans son corsage.

Est-ce un encouragement ? Est-ce un adieu ? Elle disparaît encore.

Les mois vont s'écouler. Il ne la reverra pas et le hasard seul — elle dira : la Providence — vont les remettre en présence.

CHEZ UN BLESSÉ



III

CHEZ UN BLESSÉ

L'inconnue n'apparaît plus à Versailles. Mais des deux côtés l'obsession est la même. Dans ces deux cœurs, un lent travail s'opère : se voir, se revoir, devient l'idée fixe. Mais où ? Comment ?

Gambetta a trente-quatre ans. Sa vie, je l'ai dit, a été sans amour dans le sens élevé du mot. Il n'a pas eu le temps d'aimer. Depuis sa majorité, il est sur la brèche, comme un combattant sur les remparts. Mais depuis quatre ans, il porte dans son souvenir l'image grave et douce de cette femme

qui se refuse, tout en ne l'oubliant jamais.

Quelle est-elle ? Est-ce une intrigante vulgaire ? Oh ! non ! mille fois non ! Seuls, l'aspect extérieur, le maintien protestent. Une de ces dévoyées du monde, que les célébrités attirent et qui se jettent à leur tête dans un accès de snobisme ? Non, certes. Elle a déchiré la première lettre, trop audacieuse, il y a quatre ans... Mais elle a gardé la seconde...

Quelle énigme ?

Au cœur de l'homme, rien n'a plus d'action que le mystère et le doute.

Ce n'est pas non plus une ingénue, une enfant en quête d'une aventure ?

Et ses suppositions continuent !

C'est une femme de vingt-cinq ans, dans toute la plénitude de sa beauté et de son intelligence. Oui, c'est cela : une femme maîtresse de sa destinée ? Une veuve, peut-être ? Ah ! qu'importe !

C'est la femme accomplie, consciente de son charme ; une femme qui pense, j'en suis sûr, qui réfléchit, qui se sent peut-être entraînée comme vers un irrésistible aimant, mais qui lutte et qui fuit, craignant de succomber.

Car est-il rien de plus séduisant que ce grand homme prime-sautier et puissant, maître de lui et des autres jusque dans ses fougues ? Son esprit est cultivé et sa mère Orasie, sa mère de vieille famille française et lettrée, sa mère, qui a été jusque-là son seul amour profond, a voulu que le champ de ses connaissances fût le plus vaste possible. Il n'est pas un de ces génies qu'une seule pensée absorbe, qu'un effort patient, unique, acharné dans une direction toujours la même, porte aux sommets de la grandeur humaine.

Non, il est artiste, il est tribun, il est stratège, il est philosophe, il est écrivain (sans qu'on s'en doute encore, du reste), il est historien, il est diplomate,

comment ne serait-il pas amoureux séduisant ?

Oui, c'est l'homme le plus complet de son temps. Voilà pourquoi M. Thiers, devant qui ont passé tous les Français de valeur depuis un demi-siècle, regarde maintenant avec sympathie, avec affection même, celui que, devant lui, les réactionnaires ont appelé le « fou furieux ».

Oui, c'est la séduction personnelle de Gambetta, c'est sa modération voulue, c'est son *charme* — le mot n'est pas trop fort — qui ont amené M. Thiers à la République et doté la France d'un régime permanent qu'elle ne connaissait pas depuis un siècle. Ne l'oublions jamais.

Comment une femme, remarquée par lui, avec persistance, durant des années, aurait-elle pu résister à ce charme puissant et universel ?

Ils étaient tous les deux à la merci

d'une rencontre, d'un événement imprévu.

Le voici :

Un jour, Gambetta apprend qu'un de ses camarades d'enfance a été blessé dans une chasse. Gambetta est bon, c'est un ami solide. Un après-midi, il part à pied de chez lui, en flânant. Il monte chez la mère de son ami, qui reçoit.

D'autres personnes sont venues comme lui prendre des nouvelles du malade et, réunies dans un salon, elles s'entretiennent des événements du jour.

Est-ce possible ? elle est là ! parmi les visiteurs.

Il s'avance, ému, tremblant, lui, l'homme de la proclamation de la trahison de Bazaine. Il lui adresse, pour la première fois, une parole banale. Mais leurs regards se sont croisés, se sont pénétrés et formulent la déclaration d'amour la plus éperdue.

Ils s'aiment avant de s'être parlé !

Dans la rue, les explications se pressent.

— Pourquoi avoir déchiré mes lettres ? Ne sentiez-vous pas que j'étais sincère ? Pourquoi ce silence obstiné durant des années, alors que vous saviez que je vous aimais ?

Et tout de suite, en femme sincère, courageuse, loyale, elle ébauche la douloureuse confession.

— Non ! vous ne pouvez pas m'aimer. Je suis indigne de votre grande destinée. *Je suis une femme qu'on n'épouse pas.* Je suis malheureuse... je souffre par ma faute et par la faute des circonstances aussi. Je ne veux rien connaître de votre amour avant de vous avoir conté ma triste vie. Ne parlez pas, je vous en supplie ; ne faites pas de serments ; gardez-vous, gardez votre cœur encore ; séparons-nous.

Et elle veut partir.

Il la retient. Il ne prie plus, il ordonne doucement.

— Non, je veux vous revoir. Où ? dites-le-moi sur l'heure, j'irai.

— Non, personne ne doit savoir que vous tentez une misérable aventure. Je ne veux pas vous recevoir chez moi. Vous êtes surveillé par vos amis comme par vos ennemis. Chez vous, je n'irai jamais. Votre sœur, votre famille, personne, ne doit me connaître. Je tiens à votre réputation plus que vous-même. Ne me demandez pas l'impossible. Séparons-nous.

Et lui, calme, cette fois :

— Non, je vous comprends ; vo' voulez le mystère le plus profond, le plus invraisemblable. Soit, j'y consens. Venez, mercredi, dans le parc de Versailles. Il y a là des coins invisibles. Venez, je vous en supplie.

Un serrement de la main dégantée, un baiser furtif sur cette main et l'accord est scellé.

— Mais où, dans le parc de Versailles ? Où ?

Un moment de réflexion et elle répond avec une sorte d'exaltation :

— Vous connaissez la croix formée par le grand canal ? Et bien ! au pied de cette croix, côté petit Trianon, au matin, vers huit heures ; il n'y a jamais personne. C'est convenu, au pied de la croix, je vous dirai pourquoi

Et elle disparaît encore, comme autrefois.

Joyeux, le cœur léger, le grand homme conçoit ce jour-là même le plan de la campagne commencée au banquet de Saint-Quentin : campagne de propagande, d'éducation démocratique qu'il doit continuer avec une activité inlassable dans cinquante discours

L'amour lui a donné un nouvel élan. Il lui en donnera bien d'autres



LA CONFESSION



LA CONFESSION

Le parc de Versailles est désert, la matinée d'automne délicieuse. De chaque côté de la pièce d'eau en forme de croix, dont elle a parlé, les bosquets, disposés avec art, offrent leur épais ombrage ; l'un d'eux a été témoin de la fameuse aventure du collier.

Le petit Trianon est là, à deux pas, dans le silence et sous les fleurs. Les oiseaux sont en joie. Tout est tranquille dans le beau parc, qui semble toujours s'obstiner à ne parler que des morts et du passé.

Gambetta est le premier au rendez-vous.

Il arpente les allées. L'heure fixée n'a pas encore sonné.

Ne viendrait-elle pas ?

Aurait-elle fui encore? Et une grande angoisse lui fait comprendre la place qu'elle tient déjà dans sa vie.

Ah! la voilà, au fond d'une allée.

Il se précipite au-devant d'elle, les deux mains tendues. Heureux, souriant, alerte, lui criant de loin : « Enfin! enfin! »

Elle presse le pas; la voilà à son bras, mais tremblante, les yeux rougis, pâle.

— Qu'avez-vous?

— J'ai pleuré toute la nuit, moi qui ne pleure jamais. Vous ne saurez pas ce qu'il faut à une femme de courage pour parler d'elle comme je veux le faire. Il le faut pourtant, c'est mon devoir. Je me mépriserais si je ne le faisais pas. Je veux votre estime avant votre affection, si jamais je dois la mériter. Ne protestez pas, laissez-moi tout vous dire, laissez-moi vous faire connaître toute la vie de celle que vous

avez rendue un peu meilleure, chaque jour, depuis qu'elle vous connaît.

Et, comme il proteste, comme il ne veut rien entendre, comme il jure que le passé ne l'intéresse pas que c'est le présent et l'avenir qui sont à eux, elle secoue la tête négativement, le mouchoir aux lèvres, disant à travers des sanglots lents, contenus, presque silencieux :

— Il faut m'entendre, il faut m'entendre ! il le faut !

— Allons, venez, dit-il enfin, et il la fait asseoir sur un banc de pierre ; il l'entoure de son bras, sans hâte, sans privauté, comme un enfant que l'on veut consoler, et il écoute la cruelle confession sans mot dire.

— Je suis la deuxième fille du colonel L..., qui a servi à Strasbourg auprès du duc d'Orléans. Il avait sa confiance, il correspondait avec lui. Le duc l'avait en estime, il lui avait donné son portrait. Bref, notre situation dans

notre enfance était presque brillante et nous avons été élevées, ma sœur et moi, avec soin, mais libres comme des filles de militaire.

« Nous étions à la maison, en vacances lorsqu'à la suite d'une histoire mystérieuse, notre père devient soucieux, taciturne, inabordable. Il se tue ne voulant pas survivre à un incident qui entachait son honneur.

« Nous voilà orphelines, sans ressources, sans expérience, sans guide, donnant des leçons.

« Ah ! le cruel sort des enfants cherchant à gagner leur vie ! des fillettes surtout, élevées ainsi, moitié par charité, moitié par plaisir, pour le charme qu'elles peuvent répandre autour d'elles si elles sont jolies et bien élevées ! On ne saura jamais ce qu'est cruelle cette sorte de domesticité raffinée qu'impose la commisération du grand monde.

« Le roman de la jeune fille pauvre

et orpheline est la plupart du temps un martyrologe.

« Les amitiés passionnées que ces petites âmes toutes neuves conçoivent dans leurs premiers élans, quelles déceptions elles apportent ! On se donne sans compter à telle ou telle amie qui vous trahit, qui vous dédaigne un jour.

« La candeur, la spontanéité, la tendresse sont autant d'écueils qu'il faut éviter et contre lesquels on se heurte avec douleur.

« Et lorsque l'amour arrive, on est sans défense, sans protection, sans conscience encore formée. On tombe pour ne plus se relever. Car tout dépend de ceux que le hasard a placés sur la route. Dieu ne suffit pas aux orphelins. »



Gambetta l'a confié à quelqu'un, ses premiers entretiens avec celle qui devait prendre dans sa vie la place im-

mense que l'on va connaître, ont été pour lui une stupéfaction délicieuse.

L'élévation de pensée, le calme et la sincérité de cette âme d'élite l'ont (il le répète à satiété dans sa correspondance) transformé, transporté.

Ce rendez-vous, cette aventure, au début plutôt banal, qui se dégage brusquement des traditionnelles vulgarités pour s'envoler tout de suite dans le drame, dans l'amour noble et loyal, quelle surprise, quel attrait, pour un cœur naïf comme celui de Gambetta.

Il écoute, silencieux, retenant presque sa respiration ; il écoute cette confession d'une créature inconsciente de sa beauté, qui cherche à bien exprimer ce qu'elle veut dire, qui n'y met point de hâte, qui veut se dominer, qui dédaigne de gémir et s'élève, par la simplicité jusqu'au sublime.

Pour la première fois, la femme entre réellement dans la vie du grand

homme avec tout son charme et son exquise grandeur.

***

Un silence, puis elle reprend lentement, simplement, fixant les yeux sur le sol devant elle :

— Ma sœur toute jeune est séduite ; elle a un fils que j'aime comme s'il était mien.

« Moi, — ici elle respire profondément comme pour comprimer toute émotion, tout sanglot, — moi, je suis vouée au même sort. Je viens à Paris pour donner des leçons comme institutrice à une jeune fille dans la maison d'un haut fonctionnaire de l'Empire au ministère de l'intérieur, M. K... »

Elle dit le nom nettement, hautement, comme pour s'en frapper la poitrine, et un sanglot va l'étouffer, elle va s'évanouir peut-être...

— Grâce ! s'écrie Gambetta.

— Non, je dois tout dire. Au bout de quelques mois, je suis séduite aussi. Je n'accuse personne, je n'en veux à personne. Le malheur m'a faite libre. Je me suis instruite alors pour oublier, et j'ai gagné ma vie pour élever le fils de ma sœur.

« Je n'ai eu que tristesse et que déboires dans la vie, mais j'ai conquis ma liberté et c'est mon bien le plus cher aujourd'hui.

« Je veux vivre seule, sans affection, car vous ne pouvez pas m'aimer. Ce serait ternir une gloire sans tache. Gambetta ne peut avoir rien de commun avec une fille déshonorée et séduite. Voilà ce que je suis venue vous dire.

« Séparons-nous, ami, oublions-nous. »



Oublions-nous ! demi-aveu délicieux et voilé échappé de ses lèvres involontairement. Le Gambetta passionné et

romanesque qui s'ignore encore et que ses lettres feront connaître un jour va plaider sa cause avec ardeur.

— Nous oublier ? Mais ce serait un non-sens, une lâcheté. Les forts refont leur vie. Je veux vous y aider.

« Je suis libre, moi aussi, désemparé aussi, oscillant, comme je le dis souvent, dans une vie de fièvre et de tourmente. Mon esprit a des amis bien chers, mon cœur n'en a pas.

« La foule aime, mais violemment ; elle ne satisfait pas le besoin de tendresse douce, de confiance intime dont je souffre. Mon cœur est seul, le vôtre aussi ; pourquoi ne pas les unir et faire de nos deux solitudes un paradis ignoré ?

« Le hasard réunit nos deux libertés sans amour, et nous n'irions pas au penchant qui nous attire l'un vers l'autre ? Ce serait folie. Je vous ai devinée. Votre tristesse, votre mutisme, votre immobilité, c'est cela qui m'a

séduit, qui m'a conquis. Je sentais d'avance la douleur dans votre vie : vous ne m'avez rien appris : votre confidence était inutile, et je voulais vous voir pour vous consoler, pour vous apprendre à espérer encore, pour vous regarder sourire enfin. »

Et, comme pour obéir à sa prière, le sourire éclot. Sourire sur les lèvres et sous les pleurs, doublement délicieux, d'abord parce que c'est un sourire de femme exquise, ensuite parce qu'il met fin à une douleur.



— Alors, dit-elle, il ne vous déplaît point que je garde ma liberté comme vous garderiez la vôtre? A vous dire vrai, je craignais que cette seule exigence vous parût inacceptable, originale, injustifiée. Vous ne pouvez pas m'épouser, cela est absolu, cela ne doit jamais être remis en question entre nous. Il y va de votre gloire, il y va de votre avenir, et rien ne me fera fléchir

sur ce point. Je voudrais être — quelle ambition ! — la gardienne, non pas de votre foyer, c'est impossible, mais de votre honneur politique et de ce cœur trop aimant, trop spontané, qui serait livré sans moi au hasard des aventures vulgaires ou des ambitions traîtresses. Si vous vous mariez un jour — il le faut — ce sera par mes soins, sur mes conseils d'amie.

— Cruelle ! interrompt-il, me parler d'union avec une autre, alors que je vous désire et que je vous aime ! Quelle femme étrange vous faites ! Vos conditions — car ce sont des conditions — je les accepte... Nous vivrons séparés, je ne vous aurai pas toujours près de moi, ce qui aurait été si doux dans la vie insensée que je mène. Soit. Joignons nos cœurs et non nos libertés. Est-ce dit ? Allons ! faites-moi encore l'aumône d'un sourire.

Et il lui prend les mains avec force.

Elle les abandonne, et, le regardant fixement, solennellement :

— Nous vivrons dans le mystère le plus profond. Aucun de vos parents, aucun de vos amis ne connaîtra notre secret. Je me charge des miens. Aussi invraisemblable que cela paraisse avec vous dont la renommée appelle les flots de lumière, nous créerons autour de nos deux cœurs comme une nuit profonde et douce.

— Soit, je le veux, et il se penche vers elle pour sceller ce serment d'un premier baiser.

Elle se refuse en un geste spontané :

— Ce n'est pas tout, dit-elle en souriant encore délicieusement. Votre inconnue n'a pas suivi la carrière de son ami sans avoir sur ses idées, à lui, ses idées, à elle. Il faut les connaître, car à quoi bon unir deux cœurs si les esprits sont en désunion flagrante ?

« Un grand dissentiment peut exis-

ter entre nous, je le sais. Je vous ai demandé de venir au pied de la croix formée par ce lac de Versailles, poussée par ce que j'appellerai d'un mot qui vous plaira, par « superstition religieuse ».

« Je suis profondément catholique. Je crois. Je veux vous expliquer tout cela, car je sais que vous partez pour Saint-Quentin, où vous allez faire un discours sur la séparation des Eglises et de l'Etat.

« Revenons demain ici-même, voulez-vous, et je vous ferai une confession moins cruelle que celle d'aujourd'hui, mais tout aussi nécessaire. Le voulez-vous, ami bien cher déjà, le voulez-vous? »

— Si je le veux ? Mais ce que vous me proposez là, c'est l'idéal pour moi. J'ai besoin, avec ma nature emportée, improvisatrice, d'un modérateur, d'un temporisateur. Mes amis politiques, la foule, l'Assemblée, sont plutôt des exci-

tateurs de mon cerveau. On ne peut dominer les autres qu'en étant maître de soi, en sachant ce que l'on veut et où l'on va. Vous serez ma réflexion quotidienne, mon contrôle moral. Oui, je suis anxieux de connaître vos idées et je vous combattrai, chère âme, s'il le faut, avec courage, car il m'en faudra, et de ces chocs, j'en ai la conviction profonde, jaillira pour notre cher pays une lumière qui viendra de vous sans qu'il s'en doute.

Et il couvre ses mains délicieuses et abandonnées de baisers passionnés.

— A demain ! A demain !



AMOUR & POLITIQUE



AMOUR & POLITIQUE

L'année 1871 est certainement l'année la plus horrible de notre histoire. Heureux celui qui ne l'a pas vécue comme nous.

Au début de cette année-là, la paix, la paix honteuse et humiliante où l'on nous prend notre terre, notre argent, après nous avoir pris notre sang.

Les hommes qui piétinent sur nous, qui occupent le territoire, qui nous cambriolent historiquement, nous apparaissent alors comme des reîtres d'un autre âge ou des Huns modernes. Ce ne sont point les frères allemands de Gœthe, ce sont les Saxons d'avant Charlemagne. La pensée germaine, qui est

aussi la pensée humaine et son orgueil, rougira un jour de ce qui se passe à ce moment à Versailles ; elle rougira de l'écrasement impitoyable d'un peuple, du bombardement de Paris et de la cathédrale de Strasbourg, comme on rougit encore à Rome de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par César, car c'est là aussi un crime de lèse-civilisation,

Mais la guerre, en somme, c'est du sang répandu à flots dans un cataclysme. L'être humain, alors, a la sensation d'un déchaînement des éléments, comme d'un tremblement de terre ou d'une éruption volcanique. Il courbe la tête devant le Destin.

Tandis que la guerre civile, celle qui désole à cette heure le pays, c'est la haine distillant goutte à goutte. Chaque minute, des cris de douleur montent vers le ciel. Le pauvre pays est comme un amputé auquel on continuerait à enlever des lambeaux de sa chair.

Et l'ennemi est encore là, à Villeneuve-St-Georges, dix départements sont occupés par les casques à pointe. L'Assemblée nationale, morne, délibère, les Conseils de guerre fusillent et les barricades s'élèvent dans Paris à la lueur des incendies.

Les partis politiques s'entre-déchirent: bonapartistes, orléanistes, légitimistes espèrent triompher chacun séparément des républicains.

Grévy dit à Scheurer-Kestner: « Il ne « faut pas que la France songe à la « guerre. Il faut qu'elle accepte le fait « accompli, il faut qu'elle renonce à « l'Alsace-Lorraine. »

Et Gambetta descend de la tribune plutôt que d'accepter le vote pour la paix, vote émis par 346 représentants français contre 107: Il refuse, alors qu'il reste dans les garnisons, les arsenaux, les dépôts, 222.000 fantassins, 20.000 cavaliers, 34.000 artilleurs, 350.000 territoriaux, 13.000 recrues de la classe de

1870, 1232 canons attelés, 443 canons montés et toutes les batteries fournies par les départements.

Paul et Victor Margueritte l'ont dit : l'Assemblée, pressée d'en finir, vient de tracer sur la carte la sanglante coupure — le fossé rouge.

Partout, impuissance, désarroi, suspicion, haine, division.

Pauvre Patrie !



Et c'est dans ce Versailles qui a vu toutes les horreurs de la guerre étrangère, de la paix humiliante, de la guerre civile, qui assiste tous les jours à la division de toutes les forces de la nation, qu'oubliant leur duo d'amour, Gambetta et son amie parlent avec fièvre des événements douloureux.

Mystérieux destin ! Ce sont ces deux promeneurs, parlant à voix basse dans la solitude, ces deux êtres que rien ne distingue de la foule, qui guériront un

jour les plaies de la Patrie, qui lui donneront le repos et la paix, qui fonderont le gouvernement définitif de la France, en s'appuyant l'un sur l'autre, dans une délicieuse et confiante harmonie !

***

— Oui, j'ai tout tenté pour l'union, — c'est Gambetta qui parle, — j'ai convoqué tous les députés de la gauche en assemblée plénière, à la salle du Jeu de Paume ; mes idées ont rencontré une opposition insurmontable. Thiers m'a presque rappelé l'épithète de « fou furieux » dont il m'a gratifié ; Grévy, animé toujours des mêmes sentiments haineux, a fait marcher ses fidèles ; Jules Simon, je n'en parle pas. Amable Ricard a achevé l'œuvre. Et ils ont, à une énorme majorité, décidé de maintenir les trois groupes de la gauche !

« Trois groupes de républicains, alors qu'il y a trois groupes d'ennemis jurés tout prêts à s'unir contre nous,

Ah ! trop d'ambitions personnelles, trop de jalousies sous le masque d'une fière indépendance. Cet éparpillement des forces du parti va amener la chute de Thiers qui sera un grand malheur. »

— Ne désespérez pas, mon ami, répond la voix. Votre autorité est encore discutée parce qu'elle est trop nouvelle; les vieux républicains de 1848 ont pris ombrage du jeune homme en qui la France républicaine reconnaît déjà son chef. Vous avez trop de séduction pour ne pas arriver à « apprivoiser les anciens » ; déjà, Victor Hugo, Schœlcher, Peyrat sont avec vous.

— Oui, mais Quinet et Louis Blanc seront irréductibles.

— Qu'importe, ils restent isolés. C'est la masse des groupes de gauche qu'il faut continuer à conquérir par une inlassable patience. Croyez-en celle qui vous suit dans la mêlée avec tant de passion depuis des années.

« Je suis un écho du dehors, un écho un peu partial, je le veux bien, mais clairvoyant.

« Laissez-moi vous faire entendre autre chose que le cri de la foule qui aime les coups de théâtre et les attitudes.

« Soyez de plus en plus persuasif. Ne heurtez personne. Restez sur le terrain des principes, si vous le voulez, mais inaugurez une « politique de résultats ». Donnez au pays la sensation d'une possibilité d'adaptation des anciens partis à un régime nouveau. Soyez l'espérance d'une solution pratique et nonvelle, encore imprécise, mais qu'on sente devoir venir de vous et de vous seul.

« Car, à l'heure présente, un seul homme espère, un seul homme perçoit le réveil du pays dans les élections du 2 juillet qui viennent d'avoir lieu ; seul, il songe à grouper en un unique faisceau toutes les forces de la démo-

cratie pour arriver à créer la même union dans le pays.

« Seul, aux élections des conseils généraux, où il va se multiplier, il rendra au pays l'espérance.

« Le peuple s'oriente toujours vers l'espérance, et vous seul, ami, l'incarnerez aujourd'hui. »

— Vous êtes, savez-vous, chère et douce amie, un grand politique, et je vous avoue que ce matin je désespérais presque. Entre Thiers, Grévy et Louis Blanc, je me sentais comme emprisonné, comme paralysé. Vous avez raison, j'irai me faire inscrire à la gauche radicale et c'est de là que je tendrai la main avec une inlassable patience, comme vous le dites, à tous les républicains. Nous verrons bien s'ils me feront grise mine indéfiniment.

Mais, si je suis à la gauche radicale, me voilà forcé de faire, dans la campagne pour l'élection des conseils généraux qui s'ouvre, des déclaration

radicales, du socialisme, de l'anticléricalisme ? Cela me va, du reste. Qu'en pensez-vous ? N'y a-t-il pas là un danger ?

« J'ai un discours à faire, à Saint-Quentin, après-demain ; voudriez-vous me faire connaître, ma belle Egérie, ce que vous y diriez à ma place ? »

— Après que vous m'aurez dit votre pensée, je me permettrai humblement, peut-être, cher grand homme, de vous dire la mienne.

— Eh bien ! mon intention est de parler de l'enseignement du peuple. Il faut donner un aliment à ces esprits accablés par le malheur. Il faut que la nation voie son relèvement non seulement dans les choses matérielles, mais dans les choses morales. Car là, nous pouvons remporter sur l'Europe, et sur l'Allemagne en particulier, des victoires décisives, sans effusion de sang, en l'attaquant par le socialisme,

par l'affranchissement moral du peuple, par les idées républicaines (1).

« Je dirai donc à Saint-Quentin : « Ouvrons les livres d'histoire. Nous « y verrons malheureusement que toujours, le dernier progrès accompli, c'est le vrai progrès de l'éducation publique. Ils comprennent, en « effet, ceux qui ont intérêt à exploiter « les hommes et à perpétuer leur halte « dans la confusion, ils comprennent « que toutes les fois qu'on fait un lec- « teur, on leur fait un ennemi.

« Et ce n'est pas seulement, à mon « sens, par l'enseignement primaire, « donné gratuitement et reçu obligatoirement, que ce progrès doit s'accomplir, c'est surtout par l'enseignement supérieur, car c'est de l'élévation du niveau de la science qu'il « faut se préoccuper, si l'on veut que

(1) Les paroles qui vont suivre sont, à peu de choses près, celles du discours de Saint-Quentin.

« l'éducation fasse un plus grand « nombre d'hommes justes, libres et « forts.

« C'est pourquoi, dans le programme « républicain, comme première ré- « forme, j'ai toujours placé l'enseigne « ment du peuple ; mais cet enseigne- « ment a besoin d'être, avant tout, « imbu de l'esprit moderne civil, et « maintenu conforme aux lois et aux « droits de notre société. Je désire « donc, de toute la puissance de mon « âme, qu'on sépare *non seulement* « *les Eglises de l'Etat, mais qu'on sé-* « *pare les écoles de l'Eglise.* C'est pour « moi une nécessité d'ordre politique, « j'ajoute d'ordre social. »

— Ici, j'interromps, dit la voix. Croyez-vous donc utile, en ce moment, de soulever la question religieuse ? Ne pensez-vous pas que c'est après avoir procédé au relèvement matériel du pays qu'il faudra entamer seulement

la question, les programmes et les *desiderata* de la démocratie ?

« Je suis — il faut que vous le sachiez — profondément religieuse. Eh bien ! je crois que l'idée de séparation des Eglises et de l'Etat est prématurée. Elle viendra plus tard, c'est peut-être inévitable, mais aujourd'hui, le pays a d'autres choses à examiner. »

— Erreur, répond Gambetta. Il n'est jamais trop tôt pour proclamer une vérité nouvelle. La France aime les avant-gardes.

— Mais le clergé est une force. Voulez-vous la tourner contre vous ?

— Distinguons. Distinguons. Je dirai : « Il y avait autrefois dans la vieille « monarchie française, un grand clergé, fidèle à des traditions d'indépendance religieuse et nationale. L'Église de France avait toujours su se « tenir au-dessus des prétentions ultramontaines ; par là, elle avait imposé le respect au monde entier.

« Eh bien ! cette Eglise a disparu, « parce que, sous prétexte de lutter « contre les principes de la Révolution, « mais en réalité par instinct de domi- « nation, le haut clergé s'est, peu à « peu, d'abord, mais bientôt exclusi- « vement recruté parmi les représen- « tants de la doctrine romaine toute « pure ; de sorte qu'aujourd'hui il n'y « a réellement plus de clergé français, « au moins dans ses rangs supérieurs. « Toutefois, il reste encore une por- « tion du clergé qui pourrait nous don- « ner une idée de celui de l'ancienne « France : c'est le *bas clergé*. Le bas « clergé ! On l'a appelé ainsi parce que « comme un esclave entre les mains « de ses maîtres, il est tout à fait en « bas ; c'est le plus humble, le plus ré- « signé, le plus modeste des clergés. « Le bas clergé, c'est un régiment », « a dit en plein Sénat un hautain car- « dinal ; « quand je parle, il faut qu'il « marche. »

« Je n'ai jamais lu sans un mouve-
« ment de colère cette impérieuse pa
« role. Oui, je suis acquis à la libre-
« pensée, je ne mets rien à l'égal de la
« science humaine, et cependant je ne
« puis m'empêcher d'être saisi de res-
« pect et d'émotion quand je songe à
« ces hommes dont on parle avec tant
« de hauteur et qui constituent le bas
« clergé. Non, je ne suis pas froid pour
« l'humble desservant, pour cet hom-
« me qui, après avoir reçu quelques
« notions très courtes, très incomplè-
« tes, très obscures, rentre au sein de
« ces robustes et saines populations
« rurales dont il est sorti. Tenant à la
« fois du paysan et du prêtre, il vit au
« milieu d'elles, il voit leurs luttes dif-
« ficiles et rudes pour l'existence. Sa
« mission est d'alléger leurs souffran-
« ces : il s'y emploie de toute son âme ;
« il les assiste et les console. Dans les
« dangers et les périls de l'invasion,
« j'en ai vu se montrer patriotes ar-
« dents et dévoués ; ils appartiennent

« à la démocratie, ils y tiennent, et
« s'ils pouvaient se laisser aller aux
« confidences, plus d'un se reconnaî-
« trait démocrate et républicain.

« Eh bien ! c'est ce clergé des cam-
« pagnes qu'il faudrait élever, qu'il
« faudrait affranchir, qu'il faudrait
« émanciper, dont il faudrait former
« le clergé tout entier, afin de l'arra-
« cher au rôlè et à la servitude que dé-
« signe ce mot cruel de bas clergé.
« Vous voyez donc bien que, loin d'être
« les ennemis du clergé, nous ne de-
« mandons qu'à le voir revenir aux tra-
« ditions démocratiques de ses aînés
« de la grande Consutuante, s'associer
« comme le reste des Français à la vie
« d'une nation républicaine. »

— Bravo ! bravo !

— Vous voyez bien, amie, que je n'en veux pas au clergé tout en restant l'apôtre de la souveraineté de la raison.

« Mais il me semble que nous avons

abusé de la politique. Si nous parlions un peu... d'amour ? »

— Non, non, demain, demain, nous penserons à nous. Aujourd'hui, la matinée a été pour la patrie. Il ne faut rien lui enlever.

Et la délicieuse créature s'évade non sans être accompagnée de baisers lointains et de ce mot énigmatique du grand romantique qu'est décidément Gambetta :

— A demain les fiançailles !



L'ANNEAU
DES FIANÇAILLES

VI

L'ANNEAU DES FIANÇAILLES

Elle est, cette fois, la première au rendez-vous. Sa taille haute et svelte se projette sur les massifs de verdure jaunissante, en un profil harmonieux.

Le grand homme arrive enfin à pas pressés, un gros bouquet un peu en désordre dans ses deux mains. Il l'a cueilli lui-même en passant par Trianon dont il connaît le jardinier.

— Voilà des fleurs pour me faire pardonner.

Et la conversation commence par les nouvelles du jour.

Un gros événement vient d'avoir lieu, et leur hâte secrète de parler d'eux-mêmes, mêlée à un peu d'embarras, les fait s'arrêter un instant à la lettre de Bismarck au comte d'Arnim, à Paris, menaçant en termes méprisants la France d'une nouvelle invasion si l'on ne retrouve pas un officier prussien disparu à Chaumont.

Gambetta en est tout vibrant et parle de réorganiser nos armées, de dénoncer la paix humiliante, d'accepter le cartel. Son sang bouillonne. Bismarck semble être à cet instant son ennemi unique et juré.

Elle contemple avec admiration cette foudre qui menace et qui gronde, puis doucement, comme pour essayer son pouvoir sur ce lion amoureux, elle dit d'une voix tendre et profonde, en s'asseyant sur un banc de pierre, les fleurs dans sa main :



— Parlez-moi de votre mère.

— Vous voulez que je vous parle de ma mère. Quelle délicieuse idée, chère âme ! Oui, vous avez raison, mille fois raison ; son souvenir doit être présent ici aujourd'hui ; elle doit être avec nous, avec moi surtout, pour vous demander quelque chose.

« Ma mère, mais c'est la grande affection de toute ma vie. Je n'en ai pas eu d'autre, et mon cœur n'a vraiment parlé une seconde fois qu'en vous voyant.

« Ma mère descend d'une très ancienne famille du Quercy ; c'est une bourgeoise de vieux sang français, aimant l'instruction pour l'instruction, lisant et pensant, par conséquent, m'ayant fait lire et penser aussi. Toutes les éducations un peu complètes viennent des mères instruites. La mienne m'a fait apprendre à lire dans les œuvres d'Armand Carrel, et rien de ce qui est mouvement sérieux dans la pensée humaine ne lui est étranger.

« Elle m'a mis d'abord au petit séminaire de Montfaucon, près de Bergerac, puis au collège de Cahors, parce que j'étais trop loin d'elle.

« Ah ! les bonnes études solides et complètes, avec la surveillance inlassable de maman Orasie, avec les devoirs consciencieusement faits, la bonne maison paternelle, l'externat un peu vagabond, mais sain, aéré, profitable au corps et à l'esprit. Voyez-vous, le latin, le grec, l'histoire, sont des meubles précieux du cerveau. « Il faut tout savoir, me répétait-elle, arrange-toi pour cela. » Et, comme je lui disais qu'il fallait, pour compléter mon bagage intellectuel, aller à Paris, faire mon droit, alors, allégrement, sans aucune lamentation de mère latine, elle y a consenti.

« La politique, l'histoire, l'attiraient elle-même, et c'est bien pour me voir faire de la politique qu'elle m'a envoyé à Paris.

« J'ai suivi exactement la ligne tracée par elle. Je me suis fait inscrire au barreau en 1860, et depuis ce temps, selon son vœu, je sers mon pays.

« Vous le voyez, rien n'est plus simple que ma vie. J'ai fait ce qu'a voulu et ce qu'a désiré cette mère adorable, et je m'en suis bien trouvé. « Ta vocation, disait-elle en riant, c'est la Patrie. » J'ai obéi.

« Ecoutez, amie, je crois que ce qui fait l'indestructible force de la pensée française, son attrait, son rayonnement universel, ce sont les femmes comme ma mère, c'est la petite bourgeoise de province. C'est elle qui a donné les hommes de la Révolution française dans un lent et mystérieux pétrissement de deux ou trois siècles.

« C'est elle qui continue à produire ce qu'il y a de plus robuste et de plus sain dans la Patrie.

« La bourgeoise instruite, jolie et simple, possède une séduction incom-

parable. Tenez, j'en connais une... qui... »

Et son regard se croise avec le regard souriant de son amie...

— Vous en connaissez une, répond-elle enjouée. C'est une manière de parler ; la connaissez-vous bien réellement ?

Et la bouche enchanteresse fait une petite moue délicieuse et maligne.

— Car enfin, poursuit-elle, voilà quatre jours à peine que vous la voyez un peu chaque matin, cette petite bourgeoise française pour laquelle vous professez beaucoup d'indulgence et de partialité, et cela n'est pas suffisant, vous l'avouerez.

Et un petit rire frais accompagne ces paroles.



Un silence les suit, un assez long silence pendant lequel la figure de Gambetta devient presque grave.

— Voulez-vous que je vous fasse son portrait moral, dit-il, de cette voix chaude et fascinatrice qu'il sait moduler quand il veut séduire.

« Eh bien ! cette petite bourgeoise est un grand caractère, plus encore, une volonté, et ce qui la distingue entre beaucoup, c'est la sincérité, c'est la loyauté. Est-ce cela ? »

Encore un silence pendant lequel leurs mains se joignent.

— Et si je vous disais que je me fierais plus à elle qu'à mille hommes de mes amis ; que son intelligence m'inspire toute confiance et que je veux, si elle le veut, faire appel autant à son jugement qu'à sa tendresse.

— Seriez-vous devin ? Mais vous ne connaissez pas ses défauts, je vais vous les dire.

« Elle est entêtée et mystique, votre petite bourgeoise. Entêtée est peut-être un peu fort, mais elle tient beaucoup à ses idées ; elle ne les abandonne ja-

mais au moindre choc ; elles sont le fruit de réflexions, de comparaisons, d'atavismes mystérieux. Certes, ses idées se modifient au contact de certains magiciens de la pensée et de l'action, mais lentement et en restant quand même reliées à l'ensemble moral existant par quelques fils invisibles et robustes. »

Et, devenant plus tendre, dédaignant l'allusion et l'esprit, elle ajoute :

— Mystique. Ah ! c'est là mon grand défaut, ami. Malgré moi, malgré les événements, malgré le progrès moral de chaque jour, un atavisme fait d'un peu de superstition et de beaucoup de poésie, une croyance en Dieu absolue, un respect pour les choses et les êtres qui parlent de lui, pour notre religion enfin, qui est une des formes du langage divin, constituent le fond immuable de mon âme.

« En chasser Dieu serait impossible, même à l'être le plus aimé, le plus pas

sionnément aimé. Je le dis pour qu'il n'y ait aucun malentendu entre nous ; non pas parce que Dieu est plus fort en moi que l'amour, mais parce que, selon la loi de nature, ils ne font qu'un, et que, proscrire l'un, équivaudrait à proscrire l'autre. »

Et cela est dit avec une telle sincérité, un tel accent de simplicité et de grâce, que l'amant de demain en est comme transporté.

— Tu ne sais pas, chère femme adorée, quelle volupté il y a à lire ainsi à livre ouvert dans une âme délicieuse ; c'est là le véritable et le grand amour, se pénétrer, se connaître jusque dans les moindres replis de l'intelligence et du cœur ; arriver à penser non pas de même, rien n'est identique dans la nature, mais savoir à l'avance ce que l'un ou l'autre va penser suivant la logique et les données d'un caractère défini, c'est là la suprême joie, la suprême sécurité dans la vie.

« Il faut que tu connaisses la mienne, comme je connais la tienne.

« Eh bien ! je ne suis pas l'ennemi des religions, je ne suis que l'ennemi de la religion employée comme moyen de domination, d'asservissement, par des hommes qui en méconnaissent ainsi la grandeur. L'ultramontanisme, le cléricalisme, voilà mes ennemis.
« Allez donc dans vos temples, réunis-
« sez-vous dans vos églises, croyez,
« affirmez, priez. Ce que je demande,
« c'est la liberté, une liberté égale pour
« toi comme pour moi, pour ma philo-
« sophie, comme pour ta religion, pour
« ma liberté de penser comme pour la
« liberté de pratiquer.

« Ne crois pas que je sois un ennemi de la croyance, puisque je la veux assurée, libre et inviolable.

« Jamais, je le jure, je n'opprimerai la croyance : la religion viendra doucement à mon positivisme et réci

proquement, sans heurts, sans violence et dans la liberté.

« Veux-tu, aujourd'hui que, dans un acte de foi en nous et de volonté, nous célébrions nos fiançailles, prélude de notre union prochaine ?... »

***

Ici, un grand silence, leurs mains se sont disjointes.

— Ce serait mal de vous tromper. N'espérons jamais ce bonheur inaccessible. Vous ne voulez pas que je revienne sur un passé mort et dont nous ne parlerons plus ; mais c'est pour vous que je fais le sacrifice d'un foyer idéal, pour vous, dont la réputation doit être sans tache. La France attend tout de Gambetta. Il ne peut pas, aux yeux du pays et du monde entier, subir la loi apparente des faiblesses humaines. J'ai pour vous l'ambition la plus haute, la plus démesurée peut-être ; je vous veux à la tête de votre

pays, y créant l'ordre, la vie morale, la prospérité, la liberté ; vous ne pouvez pas préluder à tout cela par une faute qui rejaillirait sur le pays tout entier et qui ruinerait votre œuvre à ses débuts.

« Et puis, si ma faiblesse, complice de votre tendresse, en arrivait à consentir à l'union, il y aurait un obstacle plus insurmontable encore : c'est moi-même.

« J'ai l'horreur du mariage civil, sans prêtre. Il y a là, pour moi, comme une répulsion invincible, une révolte de tout mon être. *Le mariage sans Dieu me laisserait mon passé ; le mariage sanctifié par lui peut seul l'effacer.* »

Et les sanglots étouffent cette voix si tendrement cruelle.

***

La réponse ne se fait pas attendre ; Gambetta est bien l'homme des décisions nettes.

— Eh bien ! soit, et sa voix a pris une autorité, une gravité solennelle. Mais jurez-moi que, si je suis malheureux, incompris, persécuté, vous me donnerez le foyer que je rêve ?

— Je le jure de toute mon âme.

— Alors, sois ma femme en secret, chère adorée, célébrons aujourd'hui nos fiançailles selon les rites d'autrefois, des fiançailles religieuses, si tu veux, comme celles qui conféraient autrefois le mariage indissoluble, même en l'absence d'un prêtre.

« Tu as évoqué, dans une pensée délicieuse, le souvenir de ma mère Orasie ; associons-la, dans l'heure présente, à notre serment et qu'elle en soit témoin. Prends cet anneau, qui rappellera à nos deux cœurs le jour où ils se sont donnés l'un à l'autre.

« Sa devise : « *Hors cet annel point n'est d'amour* » est la mienne ; elle me lie pour toujours. »

— Cher, cher, répond la douce voix de l'amie, elle est la mienne aussi. Je vous aime, comme vous m'aimez.

Et leurs lèvres s'unissent en un premier baiser.



LEUR PSYCHOLOGIE

VII

LEUR PSYCHOLOGIE

En donnant à son union avec la femme qu'il aime, la forme des fiançailles, Gambetta, sans le savoir, a été d'une habileté suprême.

Peut-être, malgré le penchant qui l'entraîne vers lui, cette femme si sincère et si entière dans ses croyances n'aurait-elle peut-être jamais admis un rapprochement vulgaire, une aventure de guinguette ou d'hôtel. Cruellement instruite par le passé, son être tout entier repousse l'union libre et occasionnelle, il lui faut un lien divin, surnatu

rel pour s'attacher et se donner une seconde fois (car la première, c'est par un mysticisme savant qu'elle a été séduite).

Tandis que Gambetta, tout à son ardente passion, ne rêve que de voir son amour partagé, elle, lutte contre elle-même, contre toute son éducation mystique. Pour l'ancienne présidente de l'œuvre de Saint-Vincent de Paul d'Arras, devenir la maîtresse affichée d'un homme public, d'un démocrate, d'un libre-penseur, d'un athée peut-être, quelle impossibilité ! Aussi, avec quelles délices elle entend le grand tribun faire, pour elle peut-être, le discours de Saint-Quentin, où le petit pasteur d'âmes de la campagne est idéalisé ; et quand il lui déclare qu'il n'est pas l'ennemi de la religion, qu'il la veut seulement à sa place, respectée et libre, alors, à ce moment, elle est prête à l'entourer de ses bras et lui donner le baiser moitié dévot, moitié profane

que l'Eglise permet quelquefois dans les grands enthousiasmes.

Cette conscience si nette, si accusée, doit avoir quelque part un directeur, un confesseur, dépositaire de tous les secrets de la jeune fille et de la femme.

Ce directeur existe, en effet. C'est un des esprits les plus élevés de son temps ; mais comme ce récit n'est pas un récit de scandale, de personnalités, puisque aucun nom, sauf celui de Gambetta, n'y est prononcé, nous ne nommerons pas le Père X..., dont la mémoire est universellement respectée du reste.

Voici le sens de la lettre que, le jour même des fiançailles, le directeur de conscience reçoit de sa pénitente. Cette lettre est la dernière d'une longue correspondance antérieure :

Mon Père :

Vous m'avez donné verbalement, il y a quelque temps, sur la signification

des fiançailles, des instructions et des explications dont je vous remercie de tout mon cœur. Elles ont enlevé de mon âme un grand poids. Si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit :
« L'Église a admis deux sortes de
« fiançailles. Les sponsalia de præ-
« sente *et les* sponsalia de futuro.
« Les « fiançailles par paroles de pré-
« sent » ont constitué aux yeux de
« l'Église, dans les cas de force ma-
« jeure, le mariage sacramentel indis-
« soluble. C'était une convention par
« laquelle un homme et une femme se
« déclaraient réciproquement qu'ils se
« prenaient dès à présent pour époux.
« Au contraire, les « fiançailles par pa-
« role de futur » étaient celles par
« lesquelles un homme et une femme
« se promettaient seulement qu'ils con-
« tracteraient mariage un jour. »

Je viens, mon Père, vous informer que sur votre conseil, j'ai célébré aujourd'hui avec qui vous savez, mes fiançailles par paroles de présent. J'es-

père que vous m'approuverez et ne me refuserez pas votre bénédiction.

***

Telle est la psychologie de cette âme profondément croyante, cherchant à mettre sa passion — sa grande passion, il faut le dire — pour l'homme le plus séduisant de son temps, d'accord avec sa conscience de chrétienne. Quel plus beau combat et quelle plus noble aspiration !

A ces deux grands mobiles de l'âme humaine : l'amour et la croyance, va se joindre dans son cœur un sentiment nouveau : l'amour du pays, l'espoir de lui être utile en entrant dans la vie d'un homme qui apparaît comme l'arbitre des destinées d'un grand peuple. Alors, on ne peut s'empêcher de concevoir pour ce noble caractère cherchant à concilier trois cultes : l'amour, Dieu et la Patrie, une admiration que toute une vie d'épreuves, de sacrifices et d'affection viendront justifier.

L'amour de Gambetta (on peut dire quelque chose de plus, les lettres du grand homme le prouveront), la passion de Gambetta, qui s'exalte jusqu'à la mort dans un *crescendo* inoubliable, est comme un encens qui montera lentement autour de cette créature d'élite en la purifiant et l'absolvant.



A l'heure présente, la psychologie de Gambetta est tout autre, sauf les points communs de l'amour de la Patrie et de la passion partagée.

Nous allons essayer de la faire comprendre.

La vie publique a des dessous et des rancœurs que les hommes politiques cachent avec une certaine pudeur.

Certes, être acclamé est doux ; voir ses idées partagées après une lutte, est une récompense ; constater qu'on est la cause d'un progrès, agir dans l'intérêt de tous, tout cela constitue une

satisfaction profonde pour un esprit actif et génial comme celui de Gambetta.

Mais, au fond, c'est tout ; c'est l'austère volupté du devoir accompli (quand ce devoir est accompli loyalement et honnêtement), c'est le vent grisant de la renommée, c'est la satisfaction d'une vanité, noble sans doute, mais d'une vanité.

Et, à côté de cela, quels revers ! Tout ce qui s'agite autour de l'homme politique en vue, cache un monde d'intérêts, de calculs, de convoitises, de jalousies, d'ambitions avouables et inavouables.

Impossible de distinguer les mobiles légitimes, les désintéressements nobles, des intrigues, des conspirations, des passions vulgaires. Depuis le plus petit agent électoral jusqu'au plus gros électeur, il y a le plus souvent calcul et combinaison. Quant à celui qui vote avec conscience, avec un désintéressement anonyme, on ne le connaît pas.

Les plus agités, les plus fous, sont parfois les plus sincères parmi les amis d'un jour, mais aussi les plus compromettants. Tel vous propose, dans le fort de la lutte, un marché, un petit chantage déguisé et d'une moralité douteuse. Si on ne l'accepte pas, il est froissé, scandalisé. Tel autre propose quelque moyen héroïque, quelque panacée stupide qu'on est obligé de discuter, et rien n'est plus difficile à réfuter que l'absurde éclatant, incontestable.

Chez les amis véritables, le cas est plus embarrassant encore. Ils ont des droits à l'amitié, ils ont vu le député à ses débuts. Ils ont saisi quelques flottements, quelques faux coups de barre, et si leur amitié un peu tyrannique n'est pas écoutée, ils rappellent impitoyablement l'échec d'autrefois. — Tu te rappelles, tu l'as voulu, je te l'avais bien dit.

Amis anciens, amis nouveaux, amis

par calcul, ennemis déguisés, exaltés de tous genres (et la politique crée autour d'elle comme une sorte de folie spéciale) tous contribuent à former autour de l'homme politique en vedette comme une atmosphère artificielle où il respire un air anormal dont sa santé morale est toujours plus ou moins affectée.

Si alors, comme Gambetta, cet homme politique a la prétention de guider, de commander à tous ces éléments, d'indiquer la route à suivre, de s'élever au-dessus de toute cette tourbe politique, s'il peut :

Comme l'ancien Romain
Sur l'autel attesté posant sa forte main,
Répondre fièrement alors qu'on l'injurie :
« Je jure que tel jour j'ai sauvé la patrie. »

Oh ! alors, c'est une mer de calomnies, de mensonges, de jalousies, qui déferle sur ce rocher qui ose émerger de l'océan vulgaire.

L'âme du patriote, attaquée, méconnue, cherche un refuge, un foyer, non

pour fuir, mais pour penser, pour pleurer les illusions perdues, pour pardonner en paix.

Oui, l'homme politique loyal, sans foyer, est comme un navire toujours au large, toujours luttant contre les larmes, sans jamais pouvoir se reposer au port. Il est voué à la mort prématurée et au désespoir.

Pour Gambetta, plus tard, quand l'ingratitude et la sottise humaines auront fait leur œuvre, quand l'accusation de dictature l'aura profondément meurtri, nous verrons ce grand homme implorer à deux genoux la femme adorable qu'il a choisie et la supplier de mettre, par sa chère présence à son foyer, un baume sur la blessure non pas à la main, mais au cœur, que les hommes politiques lui auront faite. Fidèle à sa parole donnée le jour des fiançailles, elle consentira à le consoler au grand jour, aux yeux du monde. Mais il sera trop tard, le grand homme mourra, l'ingratitude humaine aura fait son œuvre.

En résumé, à l'heure où nous sommes, la situation des deux âmes dont nous tâchons de faire connaître les secrets, est des plus simples et des plus nobles.

Lui, cherche une tendresse conseillère, en dehors des intérêts qui l'environnent, un repos moral après les combats journaliers, une conscience sœur de la sienne devant laquelle il puisse sans danger et parler et s'interroger.

Elle, veut un époux devant Dieu, sinon le mystère et la liberté, uniquement dans l'intérêt du grand homme.

Mais tous les deux, pauvres et libres, aspirent d'une commune ardeur à l'amour et à l'absorption des deux êtres.

Ils aimeront donc passionnément, exclusivement. Et leur vie commune, apportera un des plus sublimes enseignements. Elle dira que, partie d'horizons moraux opposés, leur affection

mêlée d'épreuves aboutira, par des concessions mutuelles, à la communauté de pensée, à l'identification finale des deux âmes.



LES RENDEZ-VOUS
A LA
« RÉPUBLIQUE FRANÇAISE »

VIII

LES RENDEZ-VOUS A LA « RÉPUBLIQUE FRANÇAISE »

En quelques jours, Gambetta, pressé par les événements, apparaissant comme « l'espérance du pays », ainsi que l'avait dit à son amie, a réuni les capitaux nécessaires à la fondation d'un journal qui exprimera sa pensée publique, qui sera l'organe officiel des républicains, la *République française.*

Le frère dévoué, le bon Spuller, est là, le suivant comme son ombre politique, attentif à ses moindres gestes, s'interrompant lorsqu'il va parler, faisant autour de lui une garde vigilante.

La *République française* est comme un phare vers lequel tous les yeux du pays se tournent. L'hôtel de la Chaussée-d'Antin est le théâtre d'un va-et-vient de tous les instants. On monte, on descend, on appelle, on attend dans les antichambres. Toutes les grandes personnalités défilent les unes après les autres dans les bureaux. Le mot d'ordre vient de là, et la France républicaine toute entière attend chaque matin l'événement politique avec le véritable angle sous lequel il faut l'envisager.

Les journaux républicains sont rares à cette époque ; les plus républicains incontestablement aujourd'hui, sont tièdes ou tiraillés par des influences diverses. Chacun d'eux cherche sa voie. La *République française* seule a son drapeau politique déployé, son chef à sa tête, qui marche d'un pas sûr et triomphal.

La vie privée de Gambetta ne fait l'objet d'aucun racontar, d'aucun scan-

dale, et Dieu sait si le tribun est guetté, espionné par tous les partis. Ce sera un des étonnements de notre temps d'apprendre que la vie privée d'un homme aussi public que Gambetta a pu être si parfaitement gardée, qu'après vingt-cinq années, nous pouvons publier ici même, pour la première fois, des détails absolument nouveaux. Ce résultat semble un peu déconcertant pour la presse, habituée aux enquêtes approfondies et méticuleuses sur tous les hommes du jour.



La convention tacite des deux amis de ne mettre personne dans la confidence de leur affection, ni parents, ni intimes, de vivre dans l'amour et dans la liberté, est admirablement exécutée. Et le comble de l'habileté pour ces deux êtres aimants, c'est de se voir, non pas à la dérobée, loin de Paris, dans quelque réduit mystérieux, mais de se réunir au grand jour, dans cet hôtel de la

rue de la Chaussée-d'Antin où la lumière éblouit, où les visites, le bruit, l'activité font rage. Se cacher, c'est attirer l'attention, a dit un conspirateur. Comme cela est vrai !

Un observateur attentif aurait cependant pu voir, en janvier de l'année 1872, une voiture fermée, avec le cocher de Gambetta, Louis, toujours muet comme la tombe, s'arrêter quelquefois devant l'escalier des appartements du tribun. Une femme jeune et belle en descend. C'est elle !

Quelle souplesse de démarche ! et quelle grâce dans sa toilette élégante et sombre, faite de ses mains de fée.

Le chapeau microscopique, avec de larges brides venant se rejoindre sous un menton fin et petit, est tout un poème. Qui dira les veillées employées à faire le petit chef-d'œuvre ?

Les cheveux sont merveilleux, massés en deux grands bandeaux bruns ondulés, qui encadrent un front un

peu trop haut, mais blanc et poli comme de l'ivoire rosé. Les sourcils semblent « faits », tant ils sont réguliers et linéaires, légèrement arqués sur des yeux francs et souriants, car il y a des yeux qui sourient.

Mais, sans parler du nez fin et légèrement modelé, le chef-d'œuvre de cette ravissante physionomie, c'est la bouche, une bouche petite, d'un pur dessin, laissant entrevoir des blancheurs éblouissantes, et prenant sous la parole une mobilité, une mimique, une malice ou une tendresse, selon les cas, qui doublent, sans qu'on s'en doute, la valeur des idées exprimées.

Qui donc a dit que la bouche de la femme était la séduction suprême, parce qu'elle donne, en même temps et la pensée et le baiser ?

Et puis, il y a l'ensemble des traits, cette indéfinissable harmonie d'où naît, à première vue, le jugement global sur la personne, l'attrait ou la répulsion qu'elle inspire.

Mystérieuse empreinte, qui fait les coups de foudre et qui décide parfois de toute la vie des êtres. C'est cette impression de beauté alliée à la loyauté qui a séduit le grand homme dès la première heure, depuis 1869, depuis la séance du Corps législatif.

C'est ce front intelligent et haut qui l'a convaincu qu'il y avait là plus qu'une jolie femme ; ce sont ces yeux souriants qui lui ont promis la tendresse enjouée ; c'est cette bouche qui lui a donné la sincérité et l'ardeur d'un grand amour.

***

Elle monte, furtive, aux appartements. La porte se referme sur elle.

La petite salle à manger a deux couverts mis, bien blancs, bien simples. Le repas est là, tout servi, apporté du restaurant voisin. La lumière éclate partout. La maîtresse improvisée de la maison commence à jeter son coup d'œil sur les petits défauts; on cause des événements, et le repas des deux

amoureux commence, dans l'animation, dans la joie la plus délicieuse de se trouver seuls en tête à tête, pouvant dire à cœur ouvert toute leur pensée, commentant les événements, jugeant les hommes et les choses.

Ah ! reporters, mes amis, que n'étiez-vous là pour écouter les jugements sur Thiers, sur Mac-Mahon, sur Bismarck, sur tous ceux qui pétrissaient à cette époque l'histoire brûlante et palpitante de notre pauvre pays.

Puis, après ces tête-à-tête bien rares, venaient les lettres de Gambetta à son amie, envoyées au cours des événements. Ces lettres resteront comme un monument inouï de délicatesse et de ferveur. Elles révéleront un Gambetta inconnu (1).

---

(1) Nous voulons donner ces lettres sans commentaires qui pourraient en affaiblir la délicieuse saveur, comme nous l'avons fait dans la *Revue de Paris* à laquelle nous exprimons ici toute notre gratitude.

Mais nous en ferons repasser sous les yeux du lecteur des extraits groupés pour documenter ensuite le récit que nous avons entrepris. (Note de l'auteur-éditeur)

Elles apparaîtront, comme on l'a dit, plus belles que les lettres de Mirabeau à Sophie. Elles montreront surtout comment un grand cœur peut allier dans un même culte l'amour de la Patrie et l'amour de la femme adorée.



LETTRES
DE GAMBETTA

IX

LETTRES DE GAMBETTA
(1873-1882)

---

25 février 1873.

Chère mignonne,

Je te remercie de toute mon âme des deux précieuses lettres par lesquelles tu me réponds. Aujourd'hui, plus qu'à tout autre moment, je ressens une consolation infinie à recevoir de toi cette fortifiante tendresse, qui me permet de me trouver égal aux plus irritants obstacles. Car ton cœur, si pénétrant de loin comme de près, ne s'y est pas trompé; je suis très inquiet, très préoccupé, très divisé

même; je sens les solutions et les partis les plus contraires se livrer bataille dans ma tête: j'ai simultanément les plus vives appréhensions et les plus enthousiastes espérances... Je t'embrasse, je te supplie de m'écrire et je me mets à tes pieds.

21 décembre 1873.

Ma chère mignonne adorée,

Ne te tourmente donc pas et ne médis plus de tes grâces. Je ne peux trop te dire à quel point je suis heureux et touché de ces injustes inquiétudes, et combien, loin de trouver ta compagnie triste et mélancolique, je me plais à te sentir sans effort, au cours, au fil de ton humeur grave, élevée, enjouée, sans affectation ni gêne. C'est bien ainsi que je te voulais, et que je te rêvais, une véritable femme, forte par le cœur et par la tête, tou-

jours au-dessus des émotions de la vie et des coups de la mauvaise fortune. Les crises effroyables que tu traverses, si terribles qu'elles soient et si cruelles que je les ressente, apportent avec elles cette fortifiante leçon que je ne pouvais mieux choisir et que celle qu'a élue mon cœur est la courageuse et nécessaire compagne de mon oscillante vie. Tu peux juger l'énormité de ton erreur; ce qui t'effraie est précisément ce qui me réconforte, et cette fermeté grave que tu montres dans les combats de l'existence est l'attrait même qui m'attire, m'attache et m'enchaîne le plus invinciblement à tout ton être. Il ne faut d'ailleurs jamais chercher le rire; il doit naître et jaillir; il n'est bon et sain que s'il est provoqué par d'heureuses circonstances, et bien rarement, en nos tristes temps, peut-il être de mise. Notre malheureuse patrie

déchirée et avilie au dedans, mutilée et peut-être menacée au dehors, aurait droit de nous demander compte d'une gaieté criminelle et hors de saison. Le temps des joyeusetés durables est passé pour longtemps, et ce n'est pas une des moindres raisons qui t'associent dans mon âme à cette commune et égale tendresse que j'ai vouée à ma femme et à ma patrie : la communauté même de vos infortunes.

Encore, je compte bien que toi, du moins, tu touches au terme de tes afflictions : mais elle, la pauvre France, c'est avec un insupportable sentiment de terreur et d'angoisse que je vois s'avancer l'année nouvelle ; nous sommes mal conduits, mal dirigés, et aux prises avec ces redoutables et avides Allemands. Je tremble de voir recommencer l'année terrible, de retrouver le pouvoir avec l'invasion sur les bras, une armée désorga-

nisée, un pays plus abattu, une Europe plus servile que jamais: tiens! je frémis pour ce qui reste de France. Mais assez de discours et viens me voir lundi.

Je t'adore et baise tes beaux yeux.

9 mars 1873.

Chère adorée,

Tu es une fée, et je ne sais rien de plus gracieux, de plus prévenant que ta délicieuse attention. J'ai fait honte à ma tante ; mais tout cela est trop beau, trop riche ; c'est superflu. Je te prie de revenir promptement pour que je puisse te gronder à loisir ; viens au moins mardi, sinon lundi ; nous passerons encore une de ces divines soirées qui me semblent, le lendemain, un souvenir supra-terrestre.

La politique va d'ailleurs à merveille, et je serai bien aise d'en causer

avec toi. J'ai à peu près renoncé à parler sur la seconde Chambre : Le vieux pensionnaire, (Monsieur Thiers) est tout à fait remis : sa santé si précieuse à tous n'inspire plus aucune inquiétude ; c'est là, après tout, notre meilleure constitution, et je ne voudrais pour rien au monde l'ébranler. Donc je vais me taire jusqu'à nouvel ordre.

Mais il faut au moins que j'aie le bonheur de me mettre à tes genoux, car, plus que jamais, je ne peux permettre que tu mettes tant d'intervalles dans tes visites. Viens je t'appelle, je t'attends, je t'adore.



II

1873 à 1875



Cette période correspond à la chute de M. Thiers en mai 1873 et à la présidence du Maréchal de Mac-Mahon. C'est la période des tentatives de restauration monarchique pendant laquelle Gambetta conduit la résistance des gauches avec une énergie sans exemple. Il dit : jamais le calme « et la force n'ont été plus nécessaires. Res- « tez calmes. Il y va du salut de la France « et de la République. » Et il est écouté.

A ce moment, le Comte de Chambord déclare qu'il ne peut renoncer au drapeau blanc et les droites sont contraintes de maintenir le provisoire en attendant la mort du Comte de Chambord. C'est alors que Gambetta négocie avec le centre sur

ces bases : ou la dissolution, ou l'établissement de la République par l'Assemblée.

Cette dernière résolution est enfin adoptée par 353 voix contre 352 et la Constitution Wallon est votée. La République est fondée.

C'est durant cette période de luttes grandioses, épiques au point de vue politique, que Gambetta a écrit les merveilleuses lettres suivantes.

1874.

Chère femme adorée,

Nous sentons bien ensemble; nos âmes n'ont jamais été plus à l'unisson, et je savoure à longs traits l'amour tel que l'ont rêvé de tout temps les plus nobles esprits de l'humanité Toi seule, entre toutes les femmes, as pu me transporter sur ces sommets éblouissants de la passion et de la communion des intelligences. Je ne distingue plus entre les sensations :

elles sont toutes délicates, exquises, et les plus charnelles s'épurent par la domination de l'esprit. C'est un thème infini de méditations et de joies intérieures, et c'est à toi, à toi seule, que je dois d'avoir découvert ce monde supérieur et éblouissant, que tant de grands cœurs ont cherché à travers les honteuses tentatives de la vie de désordre, sans pouvoir jamais y pénétrer. Aussi je t'adore comme les saints adorent Dieu, comme un pur esprit. Je te serre à te briser dans mes bras; viens demain à l'heure que tu voudras; je me mettrai à tes pieds

4 mars 1874.

Ma chère adorée,

L'*Officiel* de ce matin ouvre les collèges électoraux de la Haute-Marne et de la Gironde. Je me décide à partir dans une heure pour Bordeaux, dans le plus strict incognito ; je serai

de retour samedi matin au plus tard. Je te prie de ne pas écrire pour que la poste ne soit pas informée : je t'écrirai, moi, tous les jours sans manquer, je te le promets bien. Je pars un peu vivement, les lèvres encore chargées de miel et je reviendrai vite pour te rapporter le rayon. Soigne-toi, ressaisis-toi, je t'assure que tes forces morales me donnent à penser, et je suis tout à fait anxieux et bien désireux de te voir de nouveau maîtresse de toi même et supérieure à ta destinee.

L'horizon s'éclaire, on voit poindre l'aurore ; encore quelque attente et nous assisterons au beau lever de soleil de notre vie commune et heureuse. Aie confiance, courage ; songe que je t'aime plus que la vie, plus que la gloire. Je me mets à tes pieds.

P.-S. — La réception d'Ollivier est indéfiniment ajournée.

9 avril 1874.

Ma toute aimée,

Je reçois ton charmant billet et je te renvoie l'écho de ton propre cœur. Je ne t'ai jamais, moi aussi, autant aimée ; tu dois bien sentir que les folles impatiences, qui par saccades viennent m'agiter, n'ont d'autre source que l'immense tendresse que je t'ai vouée, l'amertume de te voir souffrir et de me trouver impuissant à te rendre la joie et la santé. Tout mon être t'appartient ; ma vie dépend de la tienne ; je ne peux supporter l'idée que la femme, sur la tête de laquelle j'ai concentré tout ce que je ressens d'orgueil, d'ambition, d'amour, de passion, peut une minute souffrir, et souffrir à cause de moi.

Je t'adore du plus profond, du meilleur de mon cœur, et si tu étais là, comme tu y seras lundi, je t'embras-

serais si éloquemment que tu verrais bien que je suis tien pour toujours.

22 septembre 1874.

Chère mignonne adorée,

Moi aussi, je regrette de voir s'envoler une à une ces belles et douces journées d'automne loin de toi, t'appelant sans cesse et ne voyant rien venir; ah! que nous les regretterons sur le tard de la vie, ces belles heures amoureuses de la jeunesse, et il ne sera plus temps !

Arrive donc au plus vite et allons nous remplir les yeux et le cœur de lumière, de sensations et d'images. Tu sais bien où je veux t'entraîner. Que tardes-tu, mignonne, et pourquoi te laisser embarrasser à chaque pas des vulgarités ou des exigences sociales? Nous sommes nos maîtres ; la nature nous réclame ; elle a mis ses beaux atours pour nous faire fête.

Donc je t'attends jeudi ; nous partirons vendredi et nous reviendrons samedi soir au plus tôt. Réponds-moi clairement, car il faut que je prévienne.

Je t'adore et t'embrasse à en perdre haleine.

13 janvier 1875.

Chère mignonne aimée,

Tu es bien la plus incomparable charmeuse qui soit sortie des mains de la nature, et je me sens tous les jours plus pénétré de reconnaissance pour la destinée qui m'a choisi entre tous les hommes pour assister à cette éblouissante féerie de grâce et d'enchantements.

Je ne parviens jamais à distinguer au fond de mon être ce qui est le plus séduit de mon cœur ou de mon esprit; au moment où je vais prononcer, où je crois que mon cœur est le plus at-

tendri, l'esprit réclame et démontre que c'est lui qui a le plus sujet d'être ravi et enamouré. Hier tu m'as dépassé et tu t'es surpassée; je ne suis pas sorti du charme ; ton petit mot, si délicieux, si attachant, a prolongé mon extase et ouvert ma journée sous la plus heureuse étoile.

Aussi quelle belle et immense victoire nous avons remportée aujourd'hui ! L'armée française est sauvée, l'avenir assuré, la Patrie se refera ; nous vivrons juste assez pour saluer les revanches du droit et de l'honneur national; et ce jour-là nous pourrons dire avec orgueil : notre amour fut le génie inspirateur de ces efforts du patriotisme, et c'est ma Léonie qui en fut l'âme.

(C'est la certitude du triomphe de la République qui inspire à Gambetta cette admirable lettre).

22 avril 1875.

Chère mignonne adorée,

Grâce à ta charmante apparition, la journée s'est ouverte sous les plus favorables auspices ; mon esprit en est resté tout illuminé, et je suis assez satisfait de ses élucubrations. Je n'en ai pas moins un fort tic tac dans le cœur. Je vais passer un gros cap, et je ne serai débarrasé de mes émotions que sur le terrain ; jusque-là je tâte et retâte mille choses sans m'arrêter à aucune. Je sens dans mon cerveau, comme une brume flottante et visqueuse, quelque chose d'approchant de l'atmosphère qui dut précéder le débrouillement du chaos. Tout au fond, brille une étoile, la tienne, la nôtre, qui servira de guide pour sortir de ces brumes.

Enfin à demain ! et que la fortune me soit prospère ! Après ce coup de

collier, il ne me restera qu'à fêter dignement l'anniversaire de nos amours, et aller, tout imprégné encore de tes parfums, chercher un jour d'air et de repos ici ou là. Toutes ces diverses idées viennent se jeter à la traverse de mes méditations, non sans les écorner fortement ; je suis fiévreux, nerveux, et il n'est que temps d'en finir.

Heureusement l'amour est mon cordial et c'est lui que j'invoque, pour lui, avec lui, que je vais livrer bataille. Léonie, *ora pro nobis*.

17 août 1875.

Chère mignonne adorée,

Tu as bien dit : tu n'as fait que traduire les certitudes de mon cœur, en affirmant que près de toi je sentirais toujours revivre mes forces et mes espérances. Tu es pour moi le conseiller toujours clairvoyant et ferme;

aussi haut, aussi profondément que j'analyse les circonstances de ma vie, depuis que la fortune nous a unis, je te rencontre toujours comme l'inspiratrice de mes meilleures actions, le guide le plus sûr de mes actes, et je t'aime comme autrefois les Grecs éclairés devaient aimer leur génie familier, leur Minerve personnelle.

Que de fautes tu m'as évitées ! que de bonnes parôles tu as fréquemment mises sur mes lèvres ! que d'impatiences et de colères tu as su m'épargner ! De toutes ces saines influences, je te bénis en mon cœur. Comment pourrais-je jamais faiblir dans le culte que je t'ai voué ? Toi que je reconnais comme l'essence même de mes actes, et la meilleure partie de ma raison ! il faudrait me méconnaître moi-même et renoncer à tout ce que je poursuis pour amoindrir mon amour.

Hier j'ai fait assez bonne besogne, et, chemin faisant, visité une belle villa toute pleine de monuments, de sujets historiques et de souvenirs nationaux. J'ai peu agi, beaucoup pensé, et en somme je suis rentré à Paris un peu meilleur que je ne l'avais quitté. Demain nous causerons plus longuement. Les événements extérieurs s'aggravent à vue d'œil, et je suis de plus en plus troublé. Les incapacités qui nous gouvernent me font frémir à chaque minute qui s'écoule et quels adversaires nous avons en face de nous !

La troisième partie de l'étude sur les deux chanceliers a paru dans la *Revue*. Elle te fera connaître tout ce que nous pouvons redouter de pareils ennemis, en même temps qu'elle justifie, de point en point, et comme à plaisir, les appréhensions dont je te faisais part dans notre dernière entre

vue. Mais je remets à demain, j'irai te prendre vers deux heures.

En attendant je t'adore et je t'embrasse.

23 octobre 1875.

Ma toute aimée,

Eh bien! as-tu retrouvé la terre, es-tu redescendue des hauteurs? Quel est ce monde nouveau et sublime où nous avons pénétré tout à coup hier? Est-ce l'Atlantide perdue des Anciens, où, selon la légende dorée, les âmes sœurs doivent se réunir et s'aimer durant les éternités? Que sais-je? Je me laisse planer, au risque d'y laisser la cervelle, dans cet éther sublime où finit le désir parce que la passion y est constante et toujours assouvie. Tout le passé fuit sous mes pieds, comme un point dans l'espace, et me

paraît méprisable et vain; j'ai la sensation d'être sorti de l'abîme et des ténèbres, et de nager dans la pure lumière sidérale. Les mots me paraissent tous vulgaires et lourds pour rendre les impressions délicates et presque fluides qui me viennent de ce monde supérieur où tu m'as transporté. Il faudrait, en entrant dans ces régions inexplorées jusqu'à nous, créer une langue nouvelle qui n'eût jamais encore servi à une bouche humaine, et c'est ici le cas de redire après Bacon : il n'y a pas d'hyperbole à la hauteur d'un pareil amour.

Descends dans ton cœur; écoute-le chanter son hymne: seul, il pourra te révéler ce que murmure le mien en ses plus secrets replis. Je te l'ai donné, laissé en tout hommage; interroge-le à loisir, il ne peut désormais que te plaire ! Je m'arrête pour ne pas te paraître le plus fat des amoureux.

Ah ! comme j'ai soif de t'adorer en chair et en esprit ! Je ne trouve qu'un mot, mais il dit bien ce que je veux : Reviens.

... Tout à ma reine, que j'embrasse



III

1875 à 1877

Cette période est la plus décisive de la vie de Gambetta.

C'est une suite ininterrompue de batailles et de victoires.

L'Assemblée nationale se sépare le 21 décembre et Gambetta devient dès lors le *leader* du parti républicain, tant pour les élections sénatoriales que pour les élections à la Chambre des Députés.

Après le vote du 30 janvier 1876 qui amène au Sénat, une forte minorité républicaine, arrive le vote du 20 février pour la Chambre des Députés, qui justifie toutes les espérances des républicains et récompense tous leurs efforts.

Le premier tour de scrutin donne au parti républicain 300 sièges contre 135 et le second 56 contre 49. M. Buffet battu dans les quatre circonscription où il se présente, se retire et laisse la présidence du Conseil à M. Dufaure. Gambetta est élu à Paris, à Lille, à Marseille et à Bordeaux. Il est le chef incontesté de la majorité républicaine de la nouvelle Chambre.

Le 5 avril, il est nommé président de la Commission du budget où il se révèle financier de premier ordre comme il avait été organisateur génial de la Défense nationale. La discussion du budget de 1877 est l'une des plus remarquables de notre histoire économique et politique.

Jamais les impôts n'ont tant rendu, jamais avec un budget de 3 milliards seulement, le crédit et les finances de la France n'ont été plus florissants.

C'est à l'étranger comme un long cri d'admiration.

A ce moment, Gambetta rédige dans la *République française* le programme des

réformes et passant de la défensive républicaine à l'offensive, il formule les *desiderata* de la démocratie.

Jules Simon est remplacé par M. de Broglie et le dernier effort des revenants du 24 mai et du second Empire se formule par le coup d'Etat parlementaire du 16 mai 1877.

On connait cette bataille triomphale livrée par les 363 dont Gambetta avait dit : « Nous partons 363, nous revien drons 400. » Le duc de Broglie, pendant quatre mois de dictature, fait condamner Gambetta par défaut à 3 mois de prison et 3000 francs d'amende pour avoir dit : « Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, il faudra se soumettre ou se démettre ».

Le malheur veut, qu'à la veille de la victoire, M. Thiers, après avoir concerté avec Gambetta tous les détails de la défaite des partis monarchiques, meure le 3 septembre sans avoir pu voir les élections du 14 oc-

tobre qui marquent les dernières étapes du triomphe de la Républiqus raisonnable et sérieuse.

Gambetta est élu à Paris dans le XXe arrondissement par 13.913 voix sur 15.720 votants et 18.586 électeurs inscrits.

Après une dernière tentative du Maréchal de Mac-Mahon avec le ministère Rochebouet, lequel dure quelques jours, M. Dufaure est enfin appelé à constituer un cabinet et la République est non seulement fondée par une Constitution régulière mais consolidée et reconnue par le pays tout entier.

L'ère des combats est close, Gambetta entre en 1877 dans l'ère plus dangereuse de l'apothéose.

Voici les lettres d'amour qui reflètent cette atmosphère de luttes épiques et d'apothéose finale dont nous venons de parler.

Mars 1876.

Chère mignonne aimée,

Te voilà revenue au printemps de ta vie ; je ne t'ai jamais vue si gaie, si calme, si brillante, si séduisante ; j'en suis encore tout enivré de joie. Je ne saurais te dire le bonheur que j'ai ressenti de me retrouver moi-même si jeune ; je te dois les plus douces émotions de mon existence, et quel repos adorable on goûte près de toi, quel abandon délicieux ! on se sent entraîné au rêve, à la volupté, comme on descend un fleuve en se laissant aller au courant.

Et tu vas, en retrouvant la liberté, retrouver la santé ; nous irons courir ensemble au pays du soleil ou des brumes à ta guise, ou successivement vers Naples, vers Harlem. Je m'en donnerai à plein cœur. Je prendrai près de toi la force et les inspi-

rations pour la lutte. Je te dois le meilleur de mes triomphes, et je sens au fond de mon cœur que je ne peux les compléter, les poursuivre que sous ton aile.

Tout à toi.

5 mai 1876.

Chère mignonne,

Je suis ravi à mon tour de ta délicieuse réponse ; tu y es bien tout entière, avec ta tendresse avisée et pénétrante, et j'adore jusqu'à cette pointe de modestie qui te fait restreindre ton rôle comme à plaisir. Sois bien assurée que jamais il n'en fut de plus grand, de plus utile, de plus puissant, que ton concours dans ma vie, et si je touche le but je te le devrai.

Je vois qu'à ton tour tu mords au budget. L'idée m'est venue de te le narrer et de te mettre au courant

comme le plus joli et le plus distingué des sous-secrétaires d'Etat. Le budget m'a d'ailleurs valu ce soir une assez belle corvée. Je suis allé au Théâtre Lyrique voir jouer *Dimitri* avec les membres de la commission des Beaux-Arts : mais je n'ai pu surmonter mes bâillements et je suis sorti au deuxième acte ; cet homme assurément n'aime pas la musique.

Je t'adore et t'embrasse.

23 mai 1876.

Ma chère aimée,

J'ai réellement grand besoin de te voir : je ne pourrais attendre plus longtemps ; tu es ma vie, ma patrie intellectuelle et morale et j'ai la nostalgie. Donc, viens demain vers cinq heures, je serai rue Montaigne. J'ai hâte de connaître ton sentiment sur ce que j'ai fait hier, sur ce que je me propose de faire dans la suite. J'ai

tellement pris l'habitude de consulter l'oracle que je ne peux plus rester loin de lui. Il y a maintenant dans mon amour une grosse part de fétichisme, dont il faut s'accommoder, si exigeant que je puisse devenir. J'ai d'ailleurs la vanité de croire que tu ne peux que trouver force et santé dans ces rencontres. D'ailleurs, voici le printemps ; le soleil veut décidément nous revenir ; il est nécessaire d'aviser à l'emploi de notre temps.

Je n'ai pas abandonné le dessein de t'entraîner le mois prochain jusqu'au fond de l'Italie. Il est donc urgent de proposer un arrangement qui puisse satisfaire mes désirs et ce goût des voyages dont tu me berces toujours sans jamais le réaliser.

2 juillet 1876

Je veux surtout te dire quelle consolation je puise dans la pensée de notre

amour en ces conjonctures. Je lui dois de conserver ma force et mon sang-froid. L'amour c'est le viatique ; si je ne trouvais, grâce à lui, au fond de mon cœur l'espérance et la confiance que tu y mets de ta délicate main, je serais véhémentement disposé à planter là tout ce troupeau d'imbéciles et d'ingrats et j'irais me faire solitaire en quelque lieu. Ce que tu as d'efficace et de divin, c'est de me retenir au devoir, de me ramener à l'action, et c'est dans ces reprises de courage que je sens la solidité et le prix de ta tendresse. La vie serait un mensonge, elle serait indigne d'être retenue sans un compagnon d'armes comme ma Léonie ; aussi je fais plus que de l'aimer ; je lui obéis et je la confonds dans un seul et même amour avec la Patrie.

Je te remercie et t'adore en esprit et en vérité.

29 juillet 1876.

Ma chère idole,

Je voudrais mettre à tes pieds tous les trésors de ce monde pour te faire un ex-voto digne de toi et de la merveilleuse guérison que tu procures à ton dévot adorateur. Je sors de cette inénarrable et trop courte odyssée tout joyeux et tout à fait libre des soucis qui m'accablaient depuis un mois. Je ne sais si je suis encore dans le rêve ; mais je sens au dedans et autour de moi la certitude de la délivrance et de l'apaisement. Je te bénis et je t'aime comme le malade miraculeusement guéri, peut aimer et bénir son fétiche et son Dieu. N'es-tu pas après tout ma seule religion et le seul support de ma vie ?

Je ne me doutais guère quand je t'ai rencontrée qu'un jour viendrait, où, désabusé de tout, je me referais

un bonheur et une espérance nécessaires aux luttes que je soutiens ; je croyais ne devoir t'aimer que pour mon cœur, et voilà que tout ce que je veux et tout ce que je vaux tient à toi, se soutient par ton influence et se réalise par la confiance dont tu sais toujours m'animer.

Tu as jugé à propos, en me rendant un cœur sensible et passionné, de me garder par surcroît une tête et un courage. Tu peux apprécier maintenant si tu es réellement supérieure au reste du monde, et si mon amour est de ceux qui peuvent broncher sous l'influence du temps et des épreuves.

Je t'envoie mes actions de grâces, mes caresses et mes prières pour te revoir samedi. Demain, je te narrerai l'entrevue, celle du matin et celle du soir : que ton génie m'assiste et m'inspire !

Je baise ton front.

26 octobre 1876.

Chère mignonne adorée,

Après ton départ, le sommeil est revenu, et avec lui le rêve. Je me suis éveillé toutefois de très bonne heure, et j'ai jeté les yeux sur le croquis que j'avais tracé devant toi de cette pénible harangue. Je sens comme un embarras maussade ; les idées affluent ; les développements s'entassent dans ma tête ; mais l'ordre et la clarté font défaut ; on dirait que je suis rebelle à produire loin de la chaleur de l'auditoire. Je ne trouve, il me semble, que des lieux communs, des banalités sans précision, j'abandonne ma besogne et je m'en remets à la fortune du moment. Advienne que pourra ! Je préfère attendre le tête-à-tête avec cet autre monstre plus épais et plus difficile que celui de Varzin.

Quel métier que le mien ! Il me faut,

avant d'agir, gagner le droit de faire triompher la raison et la justice sous la livrée de la violence. Il faut écarter les suspicions des uns, mater les calomnies ou les terreurs des autres et les tromper tous pour les mieux servir. Heureusement, il me reste la certitude au fond de ma conscience que je ne peux mieux faire.

Qui donc a voulu que la vérité ne puisse cheminer dans le monde toute nue ? La plus impérieuse des volontés, le besoin qu'éprouve l'humanité de n'obéir, de ne suivre, qu'à la condition d'être séduite ou violentée. Mais trêve de misanthropie ! je reviens vers toi ; je te presse dans mes bras ; ton contact, même idéal, me rend force et courage.

Je t'embrasse, ma douce consolatrice, et me mets à tes genoux.

22 novembre 1876.

Si j'avais la plume de Pope, j'écrirais un petit poème sur la boucle d'oreille perdue, et j'en profiterais pour apprendre à la postérité la plus reculée, les mystères de nos amours. Mais las ! je peux répéter après le plus grand de nos maîtres : je ne sais ni lire ni écrire, et ne suis qu'un étranger dans le chœur des poètes et des artistes. C'est vraiment dommage, car j'ai vu, connu des sublimités ignorées des autres mortels, et il faut remonter aux âges anté-historiques pour trouver des déesses assez généreuses pour se communiquer aux hommes. Le bon Homère dort du sommeil éternel et ce ne sont pas nos aventures qui le réveilleront. Contentons-nous de vivre notre poème ; mettons notre orgueil à nous aimer, et faisons la nique à la postérité ; elle en saura toujours assez pour nous envier, sans pouvoir nous imiter.

27 janvier 1877.

Cher amour,

Celui-là n'a pas connu la véritable ivresse du triomphe politique, qui ne l'a pas savourée dans l'amour. C'est à ces heures qu'on sent combien cet ineffable sentiment est divin; que dis-je? c'est tout le divin qu'il soit donné à l'homme d'éprouver, de posséder et de rendre. Tu m'es apparue hier réellement comme l'incarnation palpable et frémissante du beau idéal, et, dans mes plus voluptueux transports, je sentais une flamme immatérielle qui purifiait et illuminait mes sens. Aussi, quelle supériorité de force, de courage, de puissance je tire de toi comme d'une inépuisable mine de richesses morales! Je puis dépenser sans compter, à pleines mains, dans les multiples luttes de mon existence,

les épargnes et les réserves de mon esprit: je suis sûr de refaire le trésor à ton simple contact. Selon la parole du beau Galiléen, tu es la fontaine de vie, ma belle Samaritaine. C'est la confiance que tu me donnes qui me rend tout facile et toute chose propice. Tu es encore, par là, investie du plus noble attribut des déesses, la protection efficace : tu es mon égide, mon guide, et, le succès remporté, ma récompense et ma fortune.

Sens-tu bien comme je t'aime éperdument pour toi, pour moi, pour mes idées, pour le but de ma vie, pour tout ce qui m'enflamme, me domine, me passionne et m'entraîne. D'autres ont pu aimer en singularisant leur amour; moi, je t'aime de toutes mes facultés et pour toutes les tiennes qui résument le chef-d'œuvre de la nature en ta personne. Tu ne sais pas à quel point tu es adorable, et c'est là

ton seul défaut; tu l'as été hier jusqu'à l'infini, et c'est juste ainsi qu'est mon amour, sans bornes et sans autre limite que celle de ma propre vie.

A tes genoux.

8 juillet 1877.

Ma chère mignonne aimée,

Tu es enivrante, idéale; je suis plus adorant que jamais, plus heureux, plus fou que je ne le dis encore, de posséder un tel joyau. Rien n'entre dans mon esprit ni dans mon cœur en parallèle avec ta tendresse. Grâce à elle, je vis dans la sphère supérieure de l'amour ineffable, insensible au reste du monde, et je me sens supérieur à toutes les déceptions si je reste appuyé sur ton cœur. Je te vois enfin telle que je t'avais rêvée, confiante, aimante, gaie, toujours maîtresse de ta raison et de la mienne, enfin une femme, une vraie femme, celle qui

m'était due, qui pouvait régler ma vie, remplir mon âme et consacrer mes triomphes. Tiens, je ne veux plus rien ajouter, je me sens impuissant à m'exprimer, à t'honorer et à t'adorer comme tu en es digne et comme je te veux d'une infaillible volonté. Tout à toi et pour toi, je t'embrasse.



IV

1878 à 1881

L'histoire enregistrera comme l'une des plus belles périodes de la République, celle de 1878 à 1881.

Gambetta est au sommet de la puissance persuasive dont il a été l'unique représentant jusqu'à ce jour dans le domaine politique.

Il est le chef incontesté de la majorité républicaine, l'apôtre convaincu comme l'a dit Reinach, d'une politique de réconciliation nationale. Il dit au centenaire de Voltaire : « Quant à moi, je me sens l'es-« prit assez libre pour être à la fois le « dévot de Jeanne la Lorraine et l'admi-« rateur et le disciple de Voltaire. »

A Romans, le 18 septembre à Grenoble

et ailleurs, il trace de main de maître, le programme de la démocratie.

En 1879, le renouvellement triennal du Sénat donne une majorité importante au parti républicain.

Si l'institution de cette seconde Chambre a pu s'acclimater en France, le mérite en revient à Gambetta qui a su convaincre la démocratie de la nécessité d'une assemblée de contrôle.

Enfin Mac Mahon se retire de la Présidence et Gambetta sans rancune et sans arrière-pensée y pousse doucement Grévy, refusant pour lui-même la première magistrature du pays.

De 1879 à 1881, le véritable fondateur de la République est seulement le Président de la Chambre et il donne à ce rôle un caractère et un cachet tout personnel.

Là, il est en contact avec tous les hommes politiques, cela lui suffit et sans relâche il poursuit toujours son idéal : « L'union des Républicains et la République ouverte à la France. »

L'apogée de sa fortune est marquée par le retour des Chambres à Paris, et la loi d'amnistie pour les crimes de la commune. L'armée l'acclame le 14 juillet 1879.

C'est le Capitole, mais c'est aussi bientôt la roche tarpéienne.

Les lettres de Gambetta à son amie, durant cette période, sont plus passionnées et encore plus belles si possible.

La fortune n'a pas — comme à l'ordinaire, hélas ! — changé son cœur et dans les dernières lettres revient toujours l'incessante prière pour consacrer définitivement son bonheur par le mariage.

Rome, 1er janvier 1878.

Ma chère idole,

Si l'absence même la plus courte, et pour les raisons les plus impérieuses, peut prendre un air agréable, ce serait aujourd'hui que je consentirais à lui pardonner. Ouvrir un nouvel an à Rome, dans les conditions les plus riantes, à quelques jours d'un retour

plein de promesses, et inaugurer cette nouvelle carrière avec tes grands souhaits, ta magique parole d'amour et d'espérance, quelle plus douce consolation le sort pouvait-il m'offrir à notre séparation, purement physique d'ailleurs, car je t'ai là constamment présente et visible ? et nous avons si bien confondu nos pensées, nos rêves, nos instincts, et jusqu'à nos préjugés, que je ne ressens pas une émotion ou une impression sans la reconnaître pour tienne ou bien voisine des tiennes.

Je ne peux cependant pas ne pas regretter le stimulant et la vivacité des réflexions que ta présence ici apporterait à ma propre action ; je te suppose, mais je ne peux te remplacer aussi bien. Ce que je voulais faire est fait, demain je règle mes dernières visites, je dîne, — le seul dîner que j'aie voulu accepter, — chez notre

ambassadeur, et je file sur Nice. Le temps d'embrasser mes nombreux parents, et je remonte vers Paris, vers la vraie civilisation, vers le bonheur et le trésor de ma vie, vers toi, ma Léonie, dont je couvre le visage de baisers.

Tout à toi.

23 février 1878.

Chère mignonne adorée,

Non, non, il faut toujours m'exprimer librement ton avis, j'en ai besoin; c'est le contrôle le plus sûr, le plus sagace de ma propre pensée, et, dans l'amour que je t'ai voué, il est entré, depuis qu'il existe, une dose toujours grandissante de raison et de jugement. La tentative la plus hardie, et probablement la plus féconde de ma carrière, est née de ton inspiration et des clartés de ton intelligence. Tout ce qui se passe et s'accumule de ce

côté démontre que tu as vu juste et que j'aurais vainement cherché dans d'autres directions la voie du relèvement et de la réparation dus à notre malheureux et noble pays... N'oublie pas que j'aurai toute la journée de lundi et que je te conjure de me la réserver, en m'indiquant l'heure la plus matinale pour en jouir. Mignonne chérie, je t'attends sans faute et je baise tes belles mains et suis pour toujours ton adorant.

7 mars 1878.

Chère mignonne aimée,

Le disciple, c'est moi ; le maître, c'est toi, et je ne veux plus changer ces doux et fortifiants rapports : les problèmes qui se posent sont aussi nombreux que compliqués et j'ai grand besoin de lumières. La journée de samedi tout entière suffira à peine pour satisfaire à toutes mes interro-

gations ; c'est dire qu'il faudra venir de très bonne heure.

Le *Monstre* vient encore de se retourner. Je le soupçonne fort de n'avoir aucun plan et d'être aussi embarrassé qu'embarrassant, ce qui n'est pas peu dire.

11 mars 1878.

Ma chère mignonne aimée,

Tu as triomphé de mes dernières résistances. C'est fait, nous irons là-bas avec toutes sortes de précautions, de lisières. La soirée de ce soir a été triomphale. Je te conterai cette présentation mercredi.

Je t'embrasse de toutes mes forces.

26 juin 1878.

Ma chère âme adorée,

Tu es divine, et je suis le plus heureux des mortels qu'une déesse aurait

honoré de ses faveurs. Je te dois tout, je te rapporte tout, et je n'admets pas que tu puisses perdre une seconde la conscience du bien moral que je tire de ta supériorité dans tous les ordres. Tu as beau te méconnaître, t'humilier; je te rappellerai toujours à la vérité de ton rôle et de ta puissance.

Je me sens, je me constate si bien un tout autre homme depuis l'inoubliable journée du 27 avril, que je mets, dans l'indissoluble amour qui a lié nos existences, une part d'admiration reconnaissante qui me rend ta tendresse plus douce et plus profonde. C'est ainsi que je te veux, que je t'aime, et que j'exige que tu penses.

Je suis monstrueusement fatigué, je toussaille de-ci de-là en dépit du soleil et du délicieux breuvage de la mère Legay. Je ne soupire qu'après ton retour et je t'attends vendredi matin

pour aller courir ensemble et jouir de mon bonheur.

Je t'embrasse comme je t'aime.

Ville d'Avray, 28 juillet 1878.

Chère femme adorée,

Tu es venue et tout est illuminé ; ma chartreuse me paraît toute rayonnante et tout embaumée de tes parfums. Je m'éveille le cœur joyeux et palpitant encore des émotions de la veille ; je me lève en toute hâte pour aller courir les bois et chercher les lieux désignés de nos prochaines promenades ; je songe, en riant comme un enfant, que demain lundi je te ramènerai sous le toit de ma chaumière et j'exulte. Comme j'aime les plaisirs nouveaux pour moi de la solitude, ce grand et bienfaisant silence, ces admirables retraites des bois, ces eaux calmes et endormies aux pieds des

bruyères parfumées, et surtout la volupté de se recueillir, de penser, de méditer à son aise, sans choc ni criailleries du dehors !

14 septembre 1878.

Chère adorée,

Je tenais à te posséder ce matin et juste à l'heure où a eu lieu notre réunion. C'était un anniversaire que je fêtais au fond de mon cœur. Il y a dix ans à pareille heure, je suis entré avec effraction sur la scène du monde. Tout me manquait alors; aujourd'hui, rien ne me tente plus que la longue possession de mon amour. Tu es le prix le plus riche, la couronne la plus brillante que pouvait me décerner la fortune: je jouis immensément de mon bonheur. Il est désormais inaltérable comme ma volonté de t'adorer jusqu'à la mort. Aussi, je

ressens un plaisir ineffable à t'entendre dire et redire : « Je t'aime »! C'est le cri de nos cœurs, et c'est dans ce mot divin que je place le reste de ma vie. Je t'aime, et je suis pour toujours tien.

20 septembre 1878.

Chère mignonne adorée,

Adorable journée, sublime extase! je n'ai jamais été plus fier, plus heureux de mon amour. Je t'attends sans faute vendredi soir : tu viendras me prendre à Versailles.

Demain matin, je vais me promener du côté de Châtillon, près des bois de Verrières, pour régler un léger compte arriéré avec un certain Périgourdin. Il paraît que ce Monsieur désire connaître ma force au pistolet; il sera satisfait. N'aie donc aucune inquiétude, la scène se passera

tout près de toi et je suis sous ta garde. Je t'embrasse le plus tendrement du monde. Tout entier à toi.

Télégramme:

Rencontre à Plessis-Piquet; pas de résultat, vais très bien, amitiés à demain.

21 septembre 1878.

Chère femme adorée,

Quel orgueil et quelle joie m'emplissent le cœur! C'est bien là le langage de ma fière et douce compagne à qui l'héroïsme ne coûte rien, son caractère se trouvant naturellement à la hauteur de toutes les épreuves. Cette lettre est pour moi plus qu'une couronne; c'est le triomphe même; je te remercie, je t'adore et je te garde au fond de mon âme un inviolable sanctuaire comme à la déesse de ma

carrière et de ma vie. Tout s'est bien passé, et demain je te conterai les détails. Je t'attends toujours avec impatience; aujourd'hui, c'est de la frénésie... En attendant, je te presse dans mes bras et t'envoie mes actions de grâces pour la sublimité et la délicatesse de tes sentiments.

A demain, ma noble femme.

22 février 1879.

Chère petite femme adorée,

J'ai goûté hier une des plus nobles et des plus douces jouissances morales de ma vie, j'ai satisfait mon cœur et ma raison, je t'ai ouvert jusqu'au fond toute mon âme, et tu as pu lire tracés en caractères ineffaçables les sentiments de tendresse, d'amour, de respect, de reconnaissance et d'ambition amoureuse qui y furent gravés dès le premier jour de la main même de la nature. Je ne fais plus d'objec-

tion au destin, j'ai la certitude que tu es désormais à l'abri de la désespérance et du doute... Oui, chère enfant, je connais ta blessure, je veux mettre mes lèvres sur les lèvres de cette plaie toujours saignante et la fermer en la baisant. Je te remercie avec effusion de ce que tu mets tous les jours de grandeur et de beauté dans nos tendresses. C'est bien ainsi que j'avais de tout temps ardemment souhaité d'aimer et d'être aimé. Rencontrer une pareille femme, lui sacrifier ma vie, lui livrer les plus secrets replis de mon âme, pénétrer à mon tour dans les divins sanctuaires de son cœur, y occuper toute la place en maître toujours prêt à obéir et à maintenir : mon rêve est réalisé par toi et pour toi, et cette conquête est devenue la bonne étoile de ma vie, le secret aiguillon de ma fortune, et je t'assure que je t'aime à mesure que tout monte autour de nous...

. . . . .

Vendredi soir, 23 mai 1879,
écrite à distance d'un baiser.

Chère petite femme adorée,

As-tu jamais pénétré au fond de mon âme comme aujourd'hui? et malgré les plus vives impressions de nos plus adorables rencontres, as-tu souvenance d'une journée plus suave et plus voluptueuse? Je suis bien sûr d'avoir possédé aujourd'hui la pleine et entière essence de ta nature. J'ai vécu de ta vie et non de la mienne. Je perdrais avec joie le sentiment de ma personnalité pour passer dans la tienne. Le rêve est accompli, la révélation est complète, je respire dans l'azur que tu habites, et c'est le cas de redire avec le prophète-roi : je me sens comme si j'étais un dieu, et je le suis, puisque le propre, le don de la divinité, c'est l'amour. C'est en toi que je m'abîme pour l'éternité, et je ne veux plus rien désirer au-dessus, au-delà de cette

ineffable communion. A toi donc en toi et pour toi.

6 novembre 1879.

Chère mignonne idéale,

Hier fut une journée mémorable. j'ai deviné que j'ébranlais ton âme sur le délicat sujet qui me prend au cœur depuis si longtemps. Je la bénis, cette journée qui me rapproche du plus fervent de mes vœux, et j'espère, j'espère.

10 novembre 1879.

Chère mignonne adorée,

Je te dois de connaître la vraie définition du parfait bonheur: ce serait une vie tout entière composée de journées pareilles à celle d'hier. Je désire d'autant plus ardemment renouveler ces rencontres et ces jouissances morales, et je ne cesserai de reproduire mes vœux jusqu'à ce qu'ils soient

exaucés. Penses-y bien, chère femme, et reviens un beau jour, les yeux brillants, la face illuminée de joie, comme je te voyais distinctement dans l'ombre de la voiture, me dire: « Oui, je consens », et nous serons heureux...



V

1881-1882

L'année 1881 est particulièrement douloureuse et pour Gambetta et pour la France.

C'est l'année ingrate et traitresse à la fois.

Dès le lendemain du 14 juillet où l'Armée l'a acclamé. a dit Reinach, de nouvelles intrigues souterraines commencent.

Une allocution qu'il prononce aux fêtes de Cherbourg, où il a accompagné le Président de la République, est tronquée par une partie de la presse et indignement exploitée contre lui. Désormais, on trouve des griefs dans ses moindres paroles, dans les actes auxquels il est le plus étranger. En même temps, les

accusations de pouvoir personnel et de visées dictatoriales grandissent. Il ne se passe plus de jours où il n'est injurié, diffamé, dénoncé au pays comme un César, avide de guerre et de tyrannie. Après n'avoir répondu pendant longtemps à ses insulteurs, il en est réduit un jour à descendre du fauteuil présidentiel pour repousser les attaques dirigées contre lui. Son voyage dans sa ville natale de Cahors (dont il parle dans une lettre qui va suivre) et qu'il accomplit pour inaugurer le monument des Mobiles du Lot, tués pendant la guerre, est habilement transformé par la presse ennemie en un insolent triomphe. Il a cependant fait, à Cahors, un éclatant éloge du Président de la République, mais il veut faire voter le scrutin de liste par le Sénat, et combat le projet de révision constitutionnelle de M. Barodet. L'Elysée fait alors campagne contre le scrutin de liste et marche ouvertement contre le fondateur de la République et le grand électeur du Président.

Les élections de 1881 sont pour Gambetta une épreuve et un triomphe. Une épreuve, car à Charonne, il est accueilli par des clameurs furibondes. Il proteste vigoureusement contre « la servitude par « le silence qu'inaugurent les esclaves ivres. » C'est la première fois que le

peuple ne l'applaudit pas frénétiquement, mais les résultats électoraux sont pour lui malgré tout, une véritable victoire. L'ensemble des élections donne 457 députés républicains et 90 députés de droite.

La conspiration n'a pas cependant désarmé. La Chambre se réunit le 26 octobre et le même jour une majorité aussi imposante qu'hétérogène, nomme Gambetta, président provisoire. Elle adopte ensuite son ordre du jour sur les affaires tunisiennes, tout cela pour l'amener à accepter le pouvoir, c'est-à-dire à l'élever encore pour le précipiter de plus haut.

Gambetta qui a le courage civique plus que tout autre homme de son temps, accepte bravement.

Mais les grandes personnalités politiques se retirent de lui. Jules Ferry, Freycinet, les présidents et anciens présidents du Conseil qui doivent faire partie du « gran ministère » faussent éompagnie au sauveur de la Patrie et au fondateur de la République. Il constitue néanmoins le mi-

nistère du 13 novembre avec de jeunes ministres actifs.

Gambetta développe alors librement son idéal. La république doit cesser « d'être « une petite chapelle ouverte seulement « à ceux de la veille elle doit devenir un « vaste édifice ouvert à tous ceux qui se « rallient à ses institutions et où sont « admis les militaires ou civils, qui peu- « vent servir utilement sous des ministres « républicains. »

« Devant l'étranger, la République doit « tenir haut le drapeau national et prati- « quer une politique digne et forte tout en « restant pacifique. »

On crie alors à la dictature. Les chefs de « la campagne de la peur » proclament que Gambetta veut la guerre.

On demande la révision de la Constitution et l'on proteste avec violence contre l'inscription du scrutin de liste dans cette constitution.

Une tempête éclate, les accusations les

plus folles sont lancées dans le public, la chute du ministère est décidée.

Gambetta tombe du pouvoir le 26 janvier 1882 après 72 jours de ministère pour avoir été fidèle à sa déclaration du premier jour : « Notre politique sera celle de la France ».

Triste, meurtri, profondément écœuré, confiant pourtant dans la justice de l'histoire, il reprend la direction de la *République Française* et dépose sur le bureau de la Chambre tous les projets préparés pendant son ministère.

Son dernier cri est pour protester contre l'abandon de l'Egypte, ce « crime historique », et les épreuves redoublent et s'abattent sans trêve sur lui. Il perd sa mère tant aimée.

Mais son amour, ressource suprême, lui reste encore. Sa dernière correspondance durant ces deux années d'épreuves est comme un tendre appel à l'union indissoluble et définitive de deux cœurs.

Que l'on compare ces dernières lettres

avec les premières écrites dix ans auparavant et on les trouvera encore plus éloquentes, plus tendres et plus complétes.

C'est que l'amour est le seul remède à la souffrance et l'on sentira là plus que jamais, l'appel éperdu de cette âme meurtrie, à la vie commune, à l'union éternelle.

30 janvier 1881.

Chère mignonne adorée,

Je te rends mille grâces; tes magnifiques fleurs ont ébloui et charmé tous mes convives, et tous ces éloges m'allaient au cœur en s'adressant au tien, car je traduisais tout bas. Tu sais ce qui manque à présent à mon bonheur: c'est ta présence dans ces fêtes et le bien que tu trouverais l'occasion d'y faire. Je reviendrai toujours à cette question, parce que tous les instants de ma vie m'y ramènent, et que j'espère bien qu'à force de vouloir je l'obtiendrai.

A trois heures, je serai rue Bonaparte pour t'enlever, et pour toujours

si tu le veux; je te couvre de baisers.

13 février 1881.

Mignonne adorable,

Il fera moins beau que dans nos cœurs, mais nous trouverons en nous ce qui pourra manquer au ciel. J'ai hâte de te remercier, de t'étouffer doucement de caresses pour la suave lettre que tu m'as envoyée hier et que je relis en me sentant frissonner d'amour dans tous mes membres.

Ne cherche pas plus loin et plus haut la langue de ta passion; tu as le secret de tout dire et de tout faire sentir. Quant au gage suprême de ton amour, il est encore plus facile à donner; tu n'as qu'un mot à dire, qu'un signe à faire, il est vrai devant M. le Maire, mais il est bref s'il est héroïque, et nous entrons dans la Terre

Promise: tu entends bien : promise ! Mais à tantôt trois heures précises.

Je baise tes douces mains.

17 mars 1881.

Chère femme adorée et souhaitée,

...Je trouve ta douce lettre sur ma table comme un sourire de bienvenue. Non, mignonne, cette main s'est réservée, elle sécherait plutôt que de s'allier à une autre main que la tienne; sois bien assurée de ceci : ou elle restera tristement vide, ou elle sera tienne. Quand l'accepteras-tu ? C'est le mot par lequel je finirai désormais tous mes discours à ton oreille. Je baise tes mains.

17 mars 1881.

Chère mignonne adorée,

Nous voilà lancés à toute vitesse dans l'inconnu parlementaire. Les positions sont prises, les orateurs dési-

gnés, j'ai passé la soirée à styler tout mon monde, je réfléchirai demain pour mon compte personnel en me promenant avec toi, ma vraie, ma seule inspiratrice.

Cahors, 26 mai 1881.

Chère mignonne adorée,

Je t'envoie mes baisers à toutes lèvres et du fond du cœur. Ma joie serait tout entière ineffable, si tu étais là, sous mon œil, et prenant la part qui t'est due dans ce triomphe. Inutile de te le décrire, c'est la fête d'une nourrice qui retrouve son enfant devenu maître après vingt ans de séparation. Cela ne ressemble à rien de ce que j'ai vu jusqu'ici; la terre, le ciel s'en mêlent et c'est la plus belle fête qu'il ait été donné à un homme de voir sur son sol. Mais tout cela ne peut m'habituer à l'absence.

27 mai.

Chère mignonne adorée,

Je suis excédé, brisé et dévoré du besoin de rentrer à Paris et de retrouver le calme et la tendresse rafraîchissante de ton âme. Tout et toujours tien.

28 mai.

Enfin, encore une heure, une distribution de prix, une dernière cérémonie, et nous reprenons le chemin de la capitale. Je rentre à peu près aphone et épuisé, et j'ai grand besoin de retrouver la magicienne qui règne sur mon cœur et que je ne peux plus quitter sans sentir s'évanouir tout le plaisir de vivre. Je t'embrasse.

Paris, 3 août 1881.

Chère femme adorée,

N'as-tu pas senti, ma bien-aimée, qu'en parlant de ces rachats de la vie

d'orateur, je pensais surtout à l'infaillible consolation de ton amour que la fortune devenue ennemie serait impuissante à m'arracher. C'était le cri suprême du défi qui jaillissait de mon âme vers toi pour affirmer plus haut que jamais que tu étais le repos, l'espérance, le support de ma vie tout entière. Non rien ne peut se jeter jamais entre nous, je ne dis pas pour nous séparer, mais même pour nous faire trébucher. Voilà de longues années que j'ai pris conscience et possession de moi-même, et que le caprice, la fantaisie, ont fait place à l'irrévocable, à l'inaltérable religion de ton cœur. Le monde pourrait s'écrouler autour de moi: tant qu'il me resterait une lueur de raison, un atome de force, je me sens éternellement lié à la femme trois fois bénie qui m'a recueilli et sauvé de moi-même. Je t'aime avec ma tête, avec mon cœur, et mes sens,

je t'aime à l'infini. — A vendredi, à toujours. Je t'enverrai un petit mot de Tours, une fleur du jardin de France « Terra è licta », disait le Dante.

Tours, 5 août 1881.

Chère mignonne adorée,

Je ne sais pourquoi, mais il me semble que je suis moins loin de toi qu'en toute autre ville de France... Tours est resté si doré de poésie dans les conversations, que je te retrouve partout, et cela abrège et adoucit la séparation.

8 novembre 1881.

Chère ange adorée,

Je reçois ta lettre à l'instant, et je réponds avant d'aller rêvasser à mes odieuses combinaisons parlementaires. Oui, il vaudrait mieux être à Zuppat et surtout à Sorrente. Il en est temps encore. Veux-tu partir et

laisser là tout ce vilain monde se déchirer tout à son aise, je suis prêt et je *nous* sauve, -- un mot, un oui, un simple oui, et nous sommes libres et pour toujours... Ah! Mignonne, que je t'aime et que j'ai besoin de t'aimer! Toi seule me rattaches à la vie, je suis blasé sur tout le reste et ne pourrais en supporter plus longtemps la vue. La nature et ses merveilles ne me suffiraient plus sans ta douce présence. Je me mets à tes pieds et pour le reste de mon existence.

9 novembre 1881.

Chère mignonne adorée,

Enfin, nous venons de sortir de l'interminable affaire tunisienne; vers neuf heures du soir, tout a été terminé, et assez bien, grâce à un mouvement d'indignation qui m'a poussé à la tribune après 18 votes successifs sur des ordres du jour plus sots les

uns que les autres. Je n'ai pas cru pouvoir tolérer un tel aplatissement de la France républicaine devant l'Europe, et je suis intervenu. En quelques minutes, je leur ai fait ratifier une politique d'exécution et de fierté nationale, et ils ont répondu par 397 voix. Mais mon intervention m'engage et je suis obligé de discuter avec le Président de la République, s'il est prêt à subir la dictature, puisque dictature il y a. J'ignore ce qui va se passer, mais j'ai besoin de te voir et j'irai te prendre demain vers quatre heures. Là, nous aviserons pour la conduite à tenir. Mon bon ange gardien, ne me refuse pas ta magique influence, je me mets sous ta sauvegarde, je t'aime comme la lumière de ma vie. Tout et toujours à toi. Merci de ta longue lettre, c'est un élixir de courage que je bois à longs traits.

17 novembre 1881.

Chère femme adorée,

Cette fois-ci, c'est bien à ma femme que je me sens écrire, il n'est pas possible que je n'aie pas touché ton cœur et ta raison et vaincu tes trop délicates objections. Tu peux remonter la pente de la fatalité, oublier le passé, illuminer mon avenir, et nous rendre enviables à jamais. J'ai hâte de te revoir, et je me fais une fête de me mettre à tes genoux, de t'adorer, chère idole, en pleurant sur mes violences involontaires. J'en ai honte, j'en ai confusion encore. Je sais bien que ton ineffable clémence m'a tout pardonné, mais je suis digne de ce pardon pour l'inextinguible passion que je t'ai vouée.

29 novembre 1881.

Chère femme adorée,

Je ne consens qu'avec bien de la

peine à t'ajourner à demain, et si tu te sentais mieux, tu pourrais toujours venir me surprendre; je suis toujours là, attendant ma douce bien-aimée. La nuit a donc été mauvaise, et le bien ineffable que tu laissais dans mon cœur, l'apaisement moral que tu m'avais apporté, l'espoir que tu avais mis en moi n'avaient pas produit une réaction suffisante pour chasser ta vilaine fièvre. Grâce à toi, au contraire, j'ai retrouvé le conseil et la tranquillité d'esprit, sinon la pleine force du corps, et tu peux juger combien tu fais partie intégrante de mon être. Je ne puis plus désormais agir, penser, vivre que sous la persuasion que tu es de moitié dans ce que je veux, prépare et poursuis. Je m'assure que tu sens au profond de ton cœur, si pénétrant et si noble, cette indéfectible passion qui me remplit, m'exalte tout entier, et dont la pleine satisfaction

enfin, consentie par toi, peut seule rassasier toutes mes ambitions. Soigne bien cet être fragile, dont je dépends corps et âme, et ne doute jamais que je t'aime sous toutes les formes à la fois, je veux dire que cet amour remplace en moi et résume en même temps les divers sentiments de tendresse, de famille, d'amitié, de passion que le cœur de l'homme a l'habitude de disperser sur plusieurs êtres et que je mets mon bonheur à tout concentrer sur ta tête. Donc à mercredi, si tu souffres ; si tu peux, à ce soir, à tous les jours. J'embrasse à genoux tes adorables mains.

7 décembre 1881.

Chère âme,

Non, quelle que soit ta douleur, elle n'est pas au-dessus de ma passion et de ma tendresse. Il faut croire, il faut espérer, il faut se jeter dans mes bras

et y rester toujours. Tu as beau regarder en arrière et y chercher des points d'arrêt ou des espérances déconcertées: toutes ces maladives ou légitimes doléances ne sauraient prévaloir contre ma volonté réparatrice et le courage surhumain dont tu as fait preuve et que tu peux consacrer, si tu le veux, à une nouvelle vie. Je te la ferai digne de toi et de moi, et tout sera aplani. Crois-moi, chère enfant, tu peux nous sauver tous les deux, oui, nous sauver, car sans toi ma vie découronnée et vide n'a plus ni valeur ni charme. J'ai encore plus besoin de ta divine présence, de ta tendresse, que tu n'as besoin de moi même. Laisse-toi fléchir, songe que rien n'est perdu quand on est résolu à tout sauver, et confie-toi à un amour sans bornes, comme celui que je t'ai voué. Je t'aime, je t'adore et je t'attends. Je ne suis pas sorti, je n'ai

reçu personne, j'ai travaillé seul comme un abandonné, et je te réponds à lettre vue. A toi toujours, et exclusivement à toute autre pensée.

9 décembre 1881.

Chère femme adorée,

Laisse-toi vaincre à ma grande âme, abandonne-toi à ta divine tendresse et tu surmonteras l'horrible destinée qui t'accable depuis trop longtemps. Une nouvelle année va s'ouvrir pour nous; nous restons les maîtres de changer le sort et la fortune; nous pouvons nous suffire pleinement l'un à l'autre. Tu as épuisé la coupe des afflictions; j'ai personnellement connu, sans en être ému ni troublé, toutes les extrémités du bonheur, de ce qu'on est convenu d'appeler parmi les hommes, les joies du pouvoir et de la renommée; mais rien ne m'est de rien sans toi, sans ton amour

sans ta présence, sans ta revanche contre l'injuste destinée. Ouvrons ensemble cette nouvelle ère, jette toi sur mon cœur et restes-y; je suis, sans orgueil, de force et de taille à te refaire une vie, à te faire tout oublier si tu veux croire et exaucer celui qui t'aime et t'aimera par-dessus toutes choses dans ce monde et dans l'autre s'il y en a un. Viens à mon âme, je t'attends, et, si tu veux, je te garde toujours.

*
* *

[L'année 1882 qui va s'ouvrir est la dernière du grand patriote et du grand cœur que nous avons révélé.

Qu'on lise ces admirables lettres avec recueiliement. C'est le chant du cygne. Jamais Gambetta n'a été si noble que dans l'épreuve, jamais il n'a été si tendre et si aimant.]



— 1882 —

12 janvier 1882.

Chère femme adorée,

L'orage s'amoncelle, les nuées s'épaississent; je compte bien que tout ce gonflement diluvien va crever dans quelques jours sur ma tête. Je poserai carrément la question, je jouerai franc jeu, quitte ou double. Ils passeront sous les Fourches Caudines ou je les abandonnerai à leur irrémédiable impuissance; je me sens à la fois plus libre et plus résolu: la fortune prononcera, Mignonne me reste, et c'est le tout de ma vie. Je t'écris au milieu des plus effrayants tracas. Le Conseil que j'ai tenu toute la matinée

reprendra ce soir et demain matin. Je me rends à la Chambre dans quelques instant. Je ne t'en donne pas moins rendez-vous demain à quatre heures...

Paris, le 19 janvier 1882.

Chère mignonne adorée,

Voici enfin que les nuages se dissipent et que je vois en face mes adversaires de tout ordre. Nous nous battrons en plein soleil. Sur 33 commissaires élus, six sont favorables au projet du Gouvernement et encore, mais quel beau terrain de bataille ils viennent de me livrer ! Il ne s'agit plus, en effet, en présence de cette explosion de haine et de sottise, de politique, de textes et de lois constitutionnelles, de droit public ou électoral ; il s'agit de deux intérêts suprêmes : y aura-t-il, oui ou non, un gouvernement digne de ce nom ? Je

leur dois des remerciements pour avoir restitué et assuré au début, à la crise toute sa grandeur et toute son importance, et je ne manquerai pas à ce devoir sacré au jour de la discussion publique. Je me réjouis à l'idée de livrer un dernier beau combat et quoi qu'il advienne de retrouver l'occasion de dire toute la vérité au pays. Et puis, et puis, je chanterai comme le prophète Isaïe: *liberavi animam meam*, j'ai délivré, j'ai affranchi ma vie. Mignonne, crois-moi bien, c'est le cœur joyeux que je vais au-devant de cette rencontre, car vainqueur je les tiens, vaincu, je me reprends et cette fois je me garde pour toujours, pour toi et mes chers projets. Je t'embrasse comme je t'aime.

A trois heures précises chez toi. Il fera froid, couvre-toi bien, nous irons aux champs.

Nice, 5 février 1882.

... Je te jure qu'il n'y a plus de vrai plaisir loin de toi; tu es à tel point entrée dans ma vie que je ne la sens plus remplie quand tu es loin. Ah! Mignonne, je t'aime bien comme tu pouvais le désirer, pleinement, absolument, *exclusivement*. Pèse bien ce dernier mot, le seul qui exprime toute ma passion, et tire les conséquences d'un tel aveu... Je te presse sur mon cœur.

Bordighera, le 6 février 1882

Chère mignonne adorée,

Plus de plume ni d'encre, un leger crayon pour tracer le baiser du matin que je t'envoie à travers l'espace. Je suis venu passer vingt-quatre heures ici, en pleine campagne, désireux de trouver un peu de silence et de repos. Quand me rappelleras-tu et quel jour serai-je auprès de ma belle et

bonne magicienne, au doux nid qu'elle capitonne pour nous deux...

San Remo, 9 février 1882.

Chère femme bien-aimée,

C'est à San Remo que m'est arrivée ta délicieuse lettre, annonçant la fin de tes travaux et m'apportant, avec un baiser que je savoure même de loin, tout un prochain avenir plein de tendres caresses. Ah chère mignonne, que tu es entrée au profond de mon âme! Je ne jouis plus même de la nature quand tu n'es pas à mes côtés pour partager et épurer mes impressions les plus vives.

Gènes, 13 février 1882.

Chère femme adorée,

Que de souvenirs et aussi de poignants regrets me donne ce séjour! Ici, je t'ai promenée, adorée, embrassée et tu es absente, et je me sens trop

seul dans cette grande cité de marbre que je sens toujours être mon berceau. J'y respire plus librement qu'ailleurs, et loin de me trouver dépaysé, c'est toute son histoire qui me revient comme une tradition de famille. Je me laisse aller à cette rêverie du passé, et je m'oublie dans l'admirable aventure de Colomb, les audacieuses courses marines des Doria, les grands coups d'épée des Spinola, les fantaisies dorées des Doges: j'éprouve quoique bien Français, un regret de race à retrouver tous ces grands témoins de la fortune de la superbe République de Gènes, une République où la force et la dignité marchaient de pair avec la liberté populaire. Mais trève de rêveries : ce qui est positif, c'est que je ne puis vivre loin de ma dogaresse, et que je vais reprendre le chemin des Alpes pour la rejoindre. Mignonne, à mercredi, et tout à toi pour la vie.

Gênes, 14 février 1882.

Chère femme adorée,

Je quitte Gênes dans quelques minutes, et je veux t'envoyer un dernier billet de cette magnifique cité. J'ai revu tous les lieux que nous avons visités ensemble, pour me donner le suave plaisir de rêver que tu étais encore à mes côtés, et retrouver les impressions éprouvées d'un même cœur. Il y a dans ces évocations du passé une émotion à la fois triste et douce qui est comme la récompense de la tendresse gardée et ressentie à distance. Je m'en vais avec bonheur, puisque c'est le désir de te reprendre sous ma garde qui me ramène au doux nid que tes mains préparent. Ah! Mignonne, que je t'aime et que tu en es digne. Loin de toi, j'ai tout le loisir d'analyser les divines qualités de ta noble nature, et mes yeux se mouillent de larmes en pensant pour la

millième fois à quel point la fortune me fut propice, en te plaçant sur mon chemin. Désormais nous ne nous quitterons plus, si tu le veux. Nous avons l'un et l'autre suffisamment pesé le monde et ses prétendues joies pour savoir que le triomphe de la sagesse est de s'aimer, de se le prouver, et de se consacrer au seul maître qui soit digne de nos vœux, l'amour mutuel sans partage... Tout, tout à toi.

28 février 1882.

Chère mignonne adorée,

J'envoie tout mon cœur à ma ravissante compagne, et je me promets bien de le lui laisser toute la vie, n'ayant plus d'autre ambition que de lui rendre le sourire aux lèvres et le bonheur dans les yeux. Je sens, et c'est mon plus doux triomphe, que l'œuvre est en bonne voie et qu'à force

de passion et de tendresse, j'aurai raison de la sotte destinée qui s'acharne sur ta noble nature. Crois-moi chère femme, je serai plus fort que cette destinée, et nous assurerons notre félicité en dépit de tout. Je te quitte pour aller dîner avec Renan, tu lis bien : avec l'Ecclésiaste, tout à fait à l'improviste, mais je ne sais pourquoi il me semble que ton souvenir me sera encore plus présent en sa compagnie que de me retrouver tout seul rue Saint-Didier. A demain deux heures chez toi, pour Ville-d'Avray. Je baise tes délicieuses petites mules dorées.

9 avril 1882.

Chère femme bénie,

Je ne veux pas que tu t'éveilles demain sans trouver sur ton chevet le petit billet tout rempli de mes sentiments de reconnaissante tendresse

pour l'heure de bonheur, de réconfort, d'inaltérable espérance que tu m'as donnée ce soir. Courage, chère enfant, encore quelques efforts, et nous sortons du lugubre défilé où nous tâtonnons et souffrons, toi si cruellement, si longuement, si héroïquement. Le simple contact de quelques instants m'élève au-dessus de moi-même et des misères de la vie. Il n'est pas possible que la force qui me vient de toi ne soit pas ton bonheur et la promesse du salut pour toi-même... Je voudrais te faire partager l'orgueil que tu m'inspires et te bien convaincre que jamais le monde ne vit avant toi tant de grâce, de délicatesse et de courage animer une si frêle créature, et que c'est bien le sentiment ineffable de posséder un pareil trésor qui fait la volupté de mon amour. Oui, chère âme, je t'aime comme la plus haute expression de

la femme, et, plein de cette idée toujours présente, je me ris de toutes les sottises du destin, je me réfugie en toi comme dans un éden, et par là je m'applaudis encore de vivre, puisque la vie est et reste la condition fatale des plus nobles jouissances qu'il m'ait été donné de savourer.

Merci à toujours, je te couvre de baisers.

7 avril 1882.

Chère mia *moglie*,

Je ne suis jamais irrité avec ma chère malade ; je suis triste, avec des envies folles de pleurer sur ses mains pour la guérir et l'enlever à l'odieux destin qui la poursuit. Ce n'est pas ma faute si je suis impuissant à te convaincre, à te gagner; je m'en veux de ne pas réussir, mais je ne garde de mes vaines tentatives qu'un désir plus impérieux de recommencer et de ne

m'arrêter que lorsque j'aurai vaincu. Mon repos sera alors de te posséder et de te prouver qu'il est toujours possible de refaire sa vie quand on la refait à deux, en s'aimant, en s'adorant. Je n'en veux pas dire plus aujourd'hui, n'ayant l'esprit rempli que de tristes choses. A demain soir chez toi, nous causerons de tout. Je t'embrasse avec tout mon cœur.

6 juillet 1882.

... Je juge bien misérable de me dérober à mon vrai bonheur pour le sacrifier aux décevantes chimères de la politique. J'ai cependant accompli une assez utile besogne depuis deux jours ; j'ai fait approuver par la Commission de la Chambre mon projet de réorganisation militaire, et je tiens encore par ce dernier lambeau aux intérêts de la Patrie ; je livrerai ce dernier combat, et, si j'échoue, je saurai me résigner à ne plus fatiguer mes

aveugles contemporains de mes projets de restauration nationale.

J'ai reçu la nouvelle de la mort de ce brave C...: nous l'enterrons vendredi matin. Le soir nous partons pour Ville-d'Avray, j'irai te prendre rue Bonaparte à cinq heures. Sois bien tranquille, ma chère femme, je suis là à tes côtés, et quand tu le voudras, nous mettrons à profit les inventions de notre Code civil ici ou au delà des frontières à ton choix. Je ne serai jamais satisfait de cœur et d'âme que le jour où tu porteras le titre de cette union indissoluble qui nous lie à jamais. Je baise les mains de ma femme.

Nice, 22 juillet 1882.

Chère femme adorée,

Deux mots en courant, car je suis un peu débordé, par les mille détails de la lugubre cérémonie... Je vais

conduire seul ma pauvre mère à sa dernière demeure, là-haut, en face de la mer, sous le soleil et sous les fleurs, auprès de ma tante bien-aimée. Sois bien rassurée sur mon état; je vais moralement et physiquement aussi bien que possible: c'est ta force qui est ma force, ta tendresse qui est ma consolation et ton cœur mon refuge. Je t'aime, comme dit mon père, comme Donna et Madone. A toi toujours.

Aux Crêtes, 21 septembre 1882.

Ma chère femme bien-aimée,

... Je compte bien que tu es déjà installée à Ville-d'Avray, que tu y passeras les quinze jours de la séparation, que tu y présideras à la rigoureuse exécution des travaux et que tu seras, comme il convient, une maîtresse de maison préludant ainsi au rôle définitif qui t'attend et le plus vite possible. Je suis

à la fois attristé et un peu vain des doléances que me vaut ton départ. Je sens si bien la sincérité de ta tristesse. Je retrouve si palpitante toute ton âme dans tes lignes désolées que, tout en te plaignant, je me réjouis méchamment et secrètement d'être si fortement, si exclusivement aimé. Je ne me borne pas à en tirer vanité. Je m'assure de plus en plus de mon bonheur. Je me réjouis d'avoir si bien choisi ma compagne, et j'ai hâte d'aller retrouver celle d'où dépend toujours la félicité de ma vie, le calme de mon cœur, et l'ineffable jouissance de posséder un trésor inappréciable, dont rien ne peut plus me priver. Je te retourne cette magnifique page de Balzac, en observant qu'elle est vraie de nous deux, pour nous deux, et que c'est bien cette harmonie parfaite de nos âmes qu'il n'a pu posséder ni atteindre, qui fait l'excellence inaccessi-

ble pour d'autres de notre divine communion.

Je t'embrasse comme je t'aime, sans mesure, sans fin.

Léon GAMBETTA.



LEUR ŒUVRE COMMUNE

VI

LEUR ŒUVRE COMMUNE

Mon but en écrivant ces lignes n'est pas de faire œuvre politique. Comme je l'ai dit, c'est le cœur de Gambetta que je veux faire connaître à mes contemporains. Mais comme les lettres du grand Tribun en témoignent, il y a eu entre lui et celle qu'il avait choisie non seulement comme femme, mais comme collaboratrice de son œuvre politique, une telle identification, un échange si permanent de vues, qu'il est impossible de ne pas révéler quels sont les actes que l'influence de sa compagne sur son esprit si mobile et si avisé, a pu déterminer.

Tout d'abord, il est hors de doute qu'au début même de son action politique, Gambetta ayant rencontré sur son chemin un esprit indépendant et prime-sautier au point de vue religieux, abandonne pour toujours les vulgarités auxquelles son tempérament plébéien et son entourage peu choisi au début, pouvaient le porter. L'admirable portrait qu'il fait du curé de campagne au discours de St-Quentin, l'affirmation de la grandeur de la Religion libre dans l'Etat libre, seront les fruits immédiats de ce contact modérateur et traditionnaliste avec son esprit prime-sautier et *avant-gardier*.

Désormais Gambetta, tout en ne modifiant rien à ses idées, apportera dans ses relations avec l'Eglise une prudence, une considération que l'étudiant du Quartier latin, l'avocat retentissant de 1869, n'auraient jamais pu faire soupçonner.

Dès 1871-72, l'homme d'Etat servi par un charme et une finesse incom-

parables se dessine donc et s'affirme. C'est à sa compagne que l'histoire le doit.

Plus tard, au sommet de la puissance, à l'avènement de Léon XIII, on verra cette femme aux allures froides et presque diplomatiques, chargée par lui d'une mission secrète auprès du Pape.

Il est donc absolument certain qu'au point de vue religieux l'influence féminine sur cette organisation essentiellement géniale et révolutionnaire a été considérable et nous allons prouver que si Gambetta eût vécu, la Séparation des Eglises et de l'Etat qui était dans sa pensée se serait faite, mais sur des bases autrement solides et équitables que celles qui viennent d'être inaugurées.

Au point de vue politique, l'influence de son amie est aussi marquée sur l'esprit du Tribun.

En 1871, on le sait, c'est la division

des partis. Les trois gauches et les trois monarchies sont en présence. Qu'on se rappelle les paroles de cette noble femme à Versailles. C'est elle qui prêche cette Union républicaine d'où tout va sortir.

« Laissez-moi, dit-elle, vous faire entendre autre chose que le cri de la foule qui aime les coups de théâtre et les attitudes.

« Soyez de plus en plus persuasif. Ne heurtez personne. Restez sur le terrain des principes, si vous le voulez, mais inaugurez une « politique de résultats ». Donnez au pays la sensation d'une possibilité d'adaptation des anciens partis à un régime nouveau. Soyez l'espérance d'une solution pratique et nouvelle, encore imprécise, mais qu'on sente devoir venir de vous et de vous seul.

« Car, à l'heure présente, un seul homme espère, un seul homme perçoit le réveil du pays dans les élections du 2 juillet ; seul, il songe à grouper en

un unique faisceau toutes les forces de la démocratie pour arriver à créer la même union dans le pays. »

Certes Gambetta peut avec le renom de patriote qu'il possède dans le monde et dans son pays, rester sur le mont Aventin de la démocratie, se draper dans son intransigeance et dans son patriotisme alsacien-lorrain. Il peut attendre des années, le développement désormais inéluctable de l'idée républicaine en demeurant radical, socialiste et même révolutionnaire, dans le bon sens du mot. C'est en réalité son tempérament originel.

Il est toujours facile de n'être d'accord avec personne en politique. Nous en avons un exemple fameux dans notre temps.

Or, dès le début Gambetta opte. Il sera un homme de gouvernement, il négociera avec les éléments si divers qui s'étalent sur la scène politique au lendemain de la paix. De ce chaos, il

fera sortir l'ordre, l'union, l'organisation républicaine.

L'inspiratrice certaine de l'*opportunisme* et de la *politique des résultats* c'est l'amie patriote et dévouée. Voilà ce qu'il faut que l'on sache. Qui pourrait dire aujourd'hui ce qui serait advenu de la France, si Gambetta par un effort constant de sa volonté aussi nette que souple n'avait pétri dans sa forte main tous les éléments disparates et incohérents du parti républicain ?

Cette main de Gambetta tendue à Thiers, à Charrette, à Louis Blanc, à Grévy, à Victor-Hugo indistinctement, a plus fait pour la France républicaine et libérale que tous les discours des admirables théoriciens et orateurs de 1848.

Avec eux, nous ne serions jamais arrivés, nous aurions recommencé 1849, nous n'aurions pas fondé un ordre de choses qui, malgré ses imperfections, comptera dans quelques années son demi-siècle d'existence.

Ce que tous les acteurs du grand drame historique de 1871 à 1875 ne voient pas, c'est qu'à côté de la large main tendue de Gambetta, il y a aussi une petite main de femme gantée et fine qui se tend aussi, donnant à l'accolade énergique du grand homme, je ne sais quoi d'affiné, qui en double la cordialité et la valeur.

*
* *

Je voudrais toucher un point plus délicat encore.

On a abusé, au sujet de Gambetta, d'une légende sur son absence d'éducation dans le sens mondain du mot. L'étudiant bohème et truculent, buveur de bocks du quartier latin, le socialiste barbu et tonitruant, le patriote aux proclamations enflammées est dans toutes les bouches en 1871. L'austère Grévy, l'onctueux Jules Simon (auquel Dupanloup dit en riant : « Vous serez cardinal avant moi ») lèvent les bras au ciel en pensant qu'un jour ce

« fou furieux » peut escalader de nouveau le pouvoir.

Pour eux, c'est un paysan de talent échappé des montagnes du Périgord.

Et de fait, ce n'est pas sa mère Orasie qui a pu lui enseigner les finesses féminines, inconnues aux rudes champions des guerres de religion. C'est une brave femme de la Révolution, tout d'une pièce, tendre, pleine de droiture et de bon sens, mais ce n'est pas une femme du monde.

Ce n'est pas non plus la bonne Tata Massabie qui tient le ménage de Gambetta et déclare à tout venant, avec un accent méridional sonore : « *Il n'est pas raisonnable Léon, il me fera devenir chèvre* ».

Non, ce n'est pas de cette brave femme de tante qu'il apprendra à recevoir au Palais Bourbon, comme on n'a jamais reçu à la Présidence de la République depuis trente ans.

Dans toutes les grandes choses, cherchez la femme a-t-on dit.

Eh bien ! la femme dans cette grande chose qu'est l'organisation du parti républicain français. C'est Elle. C'est cette nature affinée, ayant la tradition mondaine du Second Empire, tradition que l'on peut critiquer au point de vue moral, mais qui reste quoi qu'on en dise un peu comme l'héritière indirecte des grandes manières du dix-huitième siècle, c'est cette femme belle, soigneuse d'elle-même, un peu hautaine, glaciale parfois avec les inconnus, tendre et abandonnée seulement avec celui qu'elle aime, qui donne au Gambetta bruyant de 1869 la notion du grand monde et de la puissance qu'il peut exercer dans une démocratie.

Si Gambetta a séduit M. Thiers, si les républicains farouches ont été peu à peu comme apprivoisés par ce grand charmeur, c'est qu'il puisait à pleines mains dans un inépuisable

trésor de grâce, d'élégance et de bon ton.

Si en dix ans il a pu donner à la République française au point de vue des Arts, des Sciences, de l'Armée, de la Finance, un aspect séduisant et attirant, c'est à cette influence féminine exquise et latente qu'on le doit. Cette influence a été comme la soudure invisible entre le second Empire et la troisième République.



Il nous faut rappeler pour voir combien a été agissant et prépondérant ce concours secret pour l'élaboration des principaux traits de notre histoire nationale, les différentes circonstances où Gambetta affirme sa confiance dans le jugement de sa compagne. Il lui écrit en 1875 après le vote de la Constitution qui a fondé la République, après ce grand œuvre accompli en commun.

« Tu es pour moi le conseiller tou-

« jours clairvoyant et ferme. Aussi « haut, aussi profondément que j'ana- « lyse les circonstances de ma vie, « depuis que la fortune nous a unis, je « te rencontre toujours comme l'inspi- « ratrice de mes meilleures actions, le « guide le plus sûr de mes actes et je « t'aime comme autrefois les Grecs « éclairés devaient aimer leur génie « familier, leur Minerve personnelle.

« Que de fautes tu m'as évitées ! que « de bonnes paroles tu as fréquem- « ment mises sur mes lèvres ! que « d'impatiences et de colère tu as su « m'épargner ! De toutes ces saines « influences je te bénis en mon cœur. « Comment pourrais-je jamais faiblir « dans le culte que je t'ai voué ? Toi « que je reconnais comme l'essence « même de mes actes, et la meilleure « partie de ma raison ! il faudrait me « méconnaître moi-même et renoncer « à tout ce que je poursuis pour amoin- « drir mon amour.

« J'adore jusqu'à cette pointe de

« modestie qui te fait restreindre ton « rôle comme à plaisir. Sois bien assu- « rée que jamais il n'en fut de plus « grand, de plus utile, de plus puis- « sant que ton concours dans ma vie, « et si je touche le but, je te le devrai ».

C'est le 23 mai 1876 au lendemain du coup d'Etat du 16 mai qu'il écrit !

« — J'ai hâte de connaître ton sen- « timent sur ce que j'ai fait hier, sur « ce que je me propose de faire dans « la suite. « J'ai tellement pris l'habi- « tude de consulter l'oracle que je ne « peux plus rester loin de lui. Il y a « maintenant dans mon amour une « grosse part de fétichisme, dont il « faut s'accommoder, si exigeant que « je puisse devenir. »

Et c'est après leurs entretiens que les plans de l'admirable campagne politique que j'ai rappelée, sont dressés.

Gambetta explique avec une singu- lière pénétration comment le concours de cette femme intelligente et fine lui est utile.

« Je ne me doutais guère quand je « t'ai rencontrée qu'un jour viendrait « où, désabusé de tout, je me referais « un bonheur et une espérance néces- « saires aux luttes que je soutiens ; je « croyais ne devoir t'aimer que pour « mon cœur, et voilà que tout ce que « je veux et tout ce que je vaux tient à « toi, se soutient par ton influence et « se réalise par la confiance dont tu « sais toujours m'animer.

« Tu as jugé à propos, en me ren- « dant un cœur sensible et passionné « de me garder par surcroît une tête « et un courage. Tu peux apprécier « maintenant si tu es réellement supé- « rieure au reste du monde, et si mon « amour est de ceux qui peuvent « broncher sous l'influence du temps « et des épreuves. »

*
* *

Dans les affaires les plus importantes, il la consulte lors de la réunion de la Conférence à Berlin, il lui écrit le 6 mars 1878.

« Je rends les armes à la sage « Minerve, tes dernières paroles ont « triomphé de mes dernières hésitations, et si on se réunit à Berlin sous « la Présidence du « Monstre », il faut « y aller, surtout si c'est de lui que « vient l'invitation. J'ai passé la soirée « avec notre ministre et en rentrant « j'ai trouvé cette merveilleuse et décisive missive ; je me décide et vais « préparer la note pour défendre le « sentiment d'action que tu as si « vigoureusement exprimé. Les terribles mots, une lâcheté ou une agression, résument tout et je vais te « prouver combien tu as raison. »

Même au comble du succès il ne néglige jamais son oracle.

7 Mars 1878.

« Le disciple, c'est moi ; le maître « c'est toi, et je ne veux plus changer « ces doux et fortifiants rapports : les « problèmes qui se posent sont aussi « nombreux que compliqués et j'ai « grand besoin de lumières. »

Le 24 mai 1878, après cette fête inoubliable pour la République il lui écrit cette lettre qui résume leur œuvre :

« 24 mai 1878, quel anniversaire !

« Quelle étoile que celle que ton « amour a placée sur mon front, et « quelle source d'inspiration souve-« raine découle de tes lèvres ! Je te « dois la joie, la force, le bonheur qui « m'ont fait vibrer ce soir.

« Je te reporte les applaudissements « qui ont accueilli mes paroles. C'est « une forte et glorieuse journée ; nous « avons poussé notre jeune Républi-« que sur le pavois des peuples. Elle « est aimée, admirée, respectée à pré-« sent. Je sais bien qu'il ne faut pas « tant confier à la bonne fortune, « qu'elle a des défaillances et des « retours ; mais tous ces représen-« tants de l'univers qui étaient pré-« sents à notre table rapporteront au « milieu de leurs populations l'écho « de mes paroles, les impressions de

« justice et de progrès qu'ils ont
« recueillies, et la cause de la France
« républicaine en sera fortifiée, accla-
« mée, bénie.

« La présence de nos ministres à
« cette fête nationale, celle de tous les
« hommes politiques des deux Cham-
« bres et de la Presse a marqué le haut
« caractère de solidarité qui unit la
« majorité républicaine et le Pouvoir.
« Je compte sur un grand effet dans le
« pays à qui revient tout l'honneur du
« succès de notre magnifique entre-
« prise. A l'extérieur, bien des gens
« seront satisfaits et nous pourrons
« rester libres en devenant les amis
« de tout le monde.

« Allons ! Nos affaires vont bien et
« Minerve peut être fière ; Athènes lui
« dressera des autels, si Athènes en
« retrouvant son lustre retrouve sa
« vertu : la reconnaissance. »

Hélas ! Athènes n'a pas dressé d'autels. Athènes a retrouvé son lustre;

mais non sa vertu et il faut qu'après trente ans, un ami obscur vienne rappeler au pays et sa dette et son ingratitude !

Oui, j'espère qu'après avoir montré, comme je viens de le faire, combien l'Amie de Gambetta est inséparable de son œuvre politique et sociale, combien tous les deux ont aimé et servi la France, j'espère qu'Athènes aura quelque reconnaissance et s'associera à ce que je demande à la fin de ce livre.

Du reste l'histoire de leur œuvre commune n'est pas terminée, en voici un des principaux traits.



LEON GAMBETTA, LEON XIII & LA SEPARATION

VII

LÉON GAMBETTA, LÉON XIII & LA SÉPARATION

Le 20 février 1878 Gambetta écrit à son amie :

« *Aujourd'hui sera un grand jour, la*
« *paix venue de Berlin, et* **peut-être la**
« **conciliation faite au Vatican.** *On a*
« *nommé le nouveau pape : c'est cet*
« *élégant et raffiné Cardinal Pecci évê-*
« *que de Pérouse, à qui le vieux Pie IX,*
« *jaloux, avait essayé en mourant d'en-*
« *lever la tiare en l'instituant Camer-*
« *lingue. Cet italien, plus diplomate*
« *que prêtre, est passé au travers de*
« *toutes les intrigues des Jésuites et*

« *des clergés exotiques : il est Pape,*
« *et le nom de Léon XIII qu'il a pris*
« *me semble du meilleur augure. Je*
« *salue cet avènement plein de pro-*
« *messes. Il ne rompra pas ouverte-*
« *ment avec les traditions et les décla-*
« *rations de son prédécesseur : mais*
« *sa conduite, ses actes, ses relations*
« *vaudront mieux que les discours et*
« *s'il ne meurt pas trop tôt, nous pou-*
« *vons espérer un mariage de raison*
« *avec l'Eglise.*

Et le lendemain Gambetta écrit encore :

« *Je sais un gré infini au nouveau*
« *pape du nom qu'il a osé prendre ;*
« *C'est un « opportuniste sacré ». Pour-*
« *rons-nous traiter avec lui ?* »
Comme disent les Italiens : Chi lo sa.

Quel jugement sûr et précis sur le nouveau venu à peine entré en scène, dénotent ces quelques mots ! Quels services un homme d'État capable d'une telle prescience peut rendre à son pays s'il en est écouté.

On le voit, dès l'avènement de Léon XIII ce souverain pontife, « plus diplomate que prêtre » inspire à Gambetta, l'idée de négocier avec le Vatican un nouveau *modus vivendi* pour la France.

Le grand diplomate qu'est Gambetta va en effet conduire avec une science infinie des négociations (officieuses bien entendu puisqu'il n'est rien dans l'Etat) négociations que nous sommes le premier à révéler. — Et il va le faire, grâce à son amie, la plus qualifiée pour s'aboucher dans le plus strict secret avec Rome où elle a déjà de grandes relations.

C'est une des habiletés vraiment prestigieuses de Gambetta d'employer ainsi, précisément, pour converser avec ce monde romain si redoutable, cette femme merveilleusement intelligente, qui ne compromettra rien, certainement, qui fera tout avec tact et inspirera une double confiance, d'abord parce qu'elle est pieuse, qu'elle con-

naît bien le monde ecclésiastique (son directeur de conscience d'autrefois ayant été une des lumières de l'Eglise) et ensuite parce que c'est peut-être dans ce monde là que l'on ignore le moins sa liaison, si secrète pourtant, avec Gambetta, ainsi que le cas extraordinaire qu'il fait de son jugement.

Gambetta, du reste, depuis qu'il a la confiance entière du parti républicain se sent obligé de connaître par lui-même ce qui se passe à l'étranger. Ce ne sont pas « les poupées qui paradent « dans les diverses chancelleries, sous « le fallacieux prétexte de représenter « la France, et de desservir la Répu- « blique », auxquelles il peut demander des renseignements confidentiels qui lui seraient refusés du reste par les fonctionnaires du 16 mai.

A l'intérieur, il a toutes les informations désirables. Mais à l'extérieur il suit avec difficulté et anxiété ce qui s'y passe. Son duel avec celui qu'il appelle

le « Monstre » dans ses lettres, c'est-à-dire avec Bismarck, est un duel à armes inégales. L'un a toute l'Europe dans sa main, Gambetta n'a rien que sa protestation contre l'arrachement de l'Alsace et de la Lorraine, que sa belle et grande phrase : « Pensons-y toujours et n'en parlons jamais », que son mot vengeur sur la « Justice immanente de l'histoire ».

Mais Bismarck sent en Gambetta un adversaire digne de lui, il le ménage visiblement et un ami M. C.... auquel la correspondance du grand tribun fait allusion, est à Berlin son représentant occulte. Grâce à lui il peut causer avec Bismarck, quelqu'invraisemblable que cela paraisse.

Bref, Gambetta possède à Rome, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Londres, tout un réseau d'informations et non des moins sûres, au moyen desquelles il est au courant de tout ce qui se passe en Europe.

Pour Rome, il va donc utiliser la merveilleuse intelligence de son amie et de même qu'il parle avec Bismarck de même il va parler avec Léon XIII.

Mais qu'est-il ce nouveau Pape ?

***

Nous pouvons le dire aujourd'hui. C'est un pape de génie, une intelligence fine et lumineuse, Gambetta l'a jugé du premier coup avec une singulière lucidité.

Il sait que Joachim Vincent Pecci, dont la famille remonte au VIIIe Siècle est de la vieille et sainte roche. Latinité, versification, chimie, physique, philosophie, théologie, il est supérieur en tout. C'est un encyclopédiste à sa façon, un encyclopédiste « au visage tourné vers Dieu, » mais ayant le charme, la largeur de vue, l'accessibilité qui appartient toujours à ceux qui ont une vue d'ensemble sur tout le savoir humain. Gambetta est un encyclopédiste lui aussi, « au visage tourné vers la Patrie ». Ils sont faits pour s'entendre.

Pecci, le Gouverneur de Pérouse, (le délégat qui combat et réprime par ordre de Grégoire XVI, le brigandage à Bénévent), l'archevêque de Damiette, le nonce de Bruxelles, l'ami personnel et cher de Léopold Ier, le cardinal enfin qui refuse de présenter hommage à Victor Emmanuel vainqueur, en janvier 1889, Pecci, homme d'église est surtout un homme d'action.

Lorsqu'il arrive à la souveraineté, « *Il ose* » dit Gambetta prendre le nom de Léon XIII rappelant ainsi celui de Léon XII qui étant vicaire de Pie VII avait opposé à l'élection du Général des Jésuites des difficultés telles qu'elles tendaient à altérer leur constitution et à supprimer leur ordre — de Léon XII qui, en France approuva les ordonnances de Martignac interdisant la direction des écoles secondaires aux membres des Congrégations non autorisées, soumettant les séminaires à

l'Université et y limitant le nombre des élèves!

Léon XIII comme son prédécesseur veut la discipline du clergé, mais chose bien remarquable, son instruction aussi. Il préside lui-même l'Académie de St Thomas d'Aquin qu'il a fondée et là il rappelle ses mandements sur *l'Eglise et la Civilisation*. Il a voté au Concile du Vatican l'infaillibilité papale sans dire un seul mot, lui si disert d'ordinaire.

Actif, primesautier autant que peut l'être un pape, Léon XIII propose les doctrines qui lui sont chères « ces doctrines politiques qui assureraient le salut de la société si on voulait les suivre ».

Il modifie la Congrégation des Etudes pour en faire la directrice de l'instruction catholique dans tous les pays. Il recherche, il accueille, il stimule, il conseille, il encourage tous les littérateurs et tous les journalistes même les

reporters disposés à servir l'Eglise d'une manière quelconque.

Dans l'encyclique *Immortale Dei*, il dit cette chose révolutionnaire : « *Tout* « *vient de Dieu mais la souveraineté* « *n'est point nécessairement tenue à* « *une forme politique, elle peut fort* « *bien s'adapter à celle-ci ou à celle-là* « *pourvu qu'elle soit en fait, apte à* « *l'utilité commune.* »

C'est la doctrine républicaine formulée en termes voilés, religieux, mais clairs. Ce pape génial sent que le Gouvernement du monde va à la forme démocratique et collective. L'Eglise n'est-elle pas elle-même une République divine faisant élire son chef par des collectivités ?

Et le puriste qu'est Léon XIII définit ainsi le rôle de l'Eglise dans le monde. « *Dans les choses humaines, tout ce* « *qui est sacré à un titre quelconque,* « *tout ce qui touche au salut des âmes* « *et au culte de Dieu soit par sa nature,*

« *soit par son but est du ressort de l'au-*
« *torité de l'Eglise.*

N'est-ce pas fixer merveilleusement et implicitement les limites mêmes de la puissance civile admise par tous les républicains ?

Ce pape, absolu par fonction, va jusqu'à être tolérant quand il dit : « *Tout*
« *en n'accordant de droits qu'à ce qui*
« *est vrai et honnête, l'Eglise ne s'op-*
« *pose pas cependant à la tolérance*
« *dont la puissance publique croit pou-*
« *voir user à l'égard de certaines cho-*
« *ses contraires à la vérité et à la justice*
« *en vue d'un mal plus grand à éviter*
« *ou d'un bien plus grand à obtenir et*
« *à conserver. Dans son appréciation*
« *maternelle, l'église tient compte du*
« *poids accablant de l'infirmité hu-*
« *maine, et elle n'ignore point le mou-*
« *vement qui, à notre époque entraine*
« *les esprits et les choses.*

Fines et prophétiques paroles, hélas! méconnues aujourd'hui.

Plus tard dans son Bref de 1892, il recommandera au clergé le respect du gouvernement français, il déclarera avec un bonheur d'expression remarquable que la « *forme du gouverne-* « *ment résulte de l'ensemble des cir-* « *constances historiques et nationales.* « *Chacun doit respecter ces gouverne-* « *ments et s'abstenir de rien tenter* « *pour les renverser ou pour en chan-* « *ger la forme.* »

C'est enfin avec son assentiment que l'inoubliable Cardinal Lavigerie, le restaurateur de l'Eglise africaine, celui que Gambetta vise quand il dit : L'anticléricalisme n'est pas un « article d'exportation » porte au déjeuner qu'il offre à l'escadre française un toast « à « l'union de tous les partis, au profit « de la patrie quelle que soit la forme « d'ailleurs régulière du gouverne- « ment qu'abrite le drapeau natio- « nal. »

***

Voilà l'esprit qui règne dans l'Eglise

à l'époque où Gambetta peut tout en France.

Comment l'idée ne lui serait-elle pas venue de profiter de cette circonstance inespérée pour essayer de faire avec le moins de douleur possible cette opération chirurgicale inévitable dont il est partisan avéré et qui s'appelle la Séparation des Eglises et de l'Etat?

On a dit, on dira, que négocier avec le Vatican est une erreur primordiale car c'est aller volontairement à un échec.

Nous répondrons : Pas avec un Pape intelligent comme Léon XIII. Et nous allons en donner la preuve en montrant par les circonstances que nous allons révéler que Gambetta était au moins aussi fin diplomate que Léon XIII et qu'il aurait abouti à la séparation, dans des conditions moins... brutales et moins dangereuses pour l'avenir, que celles que nous avons réalisées aujourd'hui.

Nous avons voulu bien rétablir ces faits pour montrer quel crime les républicains ont commis en persécutant et en faisant mourir sous l'accusation de dictature celui dont on a en somme réalisé lentement et péniblement le programme politique en vingt et quelques années, mais dont on aurait pu avoir la précieuse et inappréciable coopération.

L'opération diplomatique conduite de concert avec son amie, commence, habileté suprême, par les discours de Romans et de Grenoble.

« Il faut, dit Gambetta se poser nettement sur notre propre terrain de discussion qui est : *Le combat contre le cléricalisme.* Léon XIII n'est pas clérical, c'est un élégant, un raffiné, il faut le mettre en présence d'une volonté ferme, d'un programme net et irrévocable : La Séparation des Eglises et de l'Etat en France, faite avec courtoisie, avec égards, comme un divorce entre gens du monde. »

Et le discours de Romans : « Le Cléricalisme, voilà l'ennemi, » est décidé, les grandes lignes en sont arrêtées. C'est contre la domination des Jésuites que portera tout l'effort de Gambetta, laissant la religion pure au dernier plan.

Chose piquante, c'est donc à Léon XII, l'anti-jésuite, à Léon XIII, le libéral, que le discours de Septembre 1878 à Romans est en réalité adressé, c'est pour ce dernier qu'il est prononcé, afin d'établir la base des négociations futures.

Ecoutons ce discours dont on ne se souvient plus assez peut-être.

..... *L'Etat doit s'interdire le domaine des consciences. — Nous*
« *ne pourons nous dispenser pour cela*
« *de poursuivre la solution, ou au*
« *moins la préparation de la solution*
« *des rapports de l'Eglise — je sais*
« *bien que pour être correct, je devrais*
« *dire des églises — avec l'Etat ; mais*

« *si je ne dis pas des églises, c'est que,*
« *vous l'avez senti, je vais au plus pres-*
« *sé. Or, il faut toujours rendre justice*
« *à l'esprit qui anime les autres églises;*
« *et s'il y a chez nous un problème clé-*
« *rical, ni les protestants, ni les juifs,*
« *n'y sont pour rien ; le conflit est fo-*
« *menté uniquement par les agents de*
« *l'ultramontanisme.*

« *Prenant le problème au point de vue*
« *gouvernemental, au point de vue pu-*
« *blic, au point de vue national ; exa-*
« *minant les empiètements et les usur-*
« *pations incessantes de l'esprit cléri-*
« *cal servi par ses 400.000 religieux* en
« dehors de son clergé séculier, *j'ai le*
« *droit de dire, en montrant ces maî-*
« *tres en l'art de faire des dupes et qui*
« *parlent du péril social : le péril so-*
« *cial, le voilà !*

« *Et savez-vous quelles réflexions*
« *m'a depuis longtemps inspirées cet*
« *antagonisme ? Je vais vous le dire :*
« *C'est que cet Etat français dont je*

« *vous parlais tout à l'heure, on l'a sou-*
« *mis à un siège dans les règles et que*
« *chaque jour on fait une brèche dans*
« *cet édifice. Hier, c'était la mainmorte,*
« *aujourd'hui, c'est l'éducation.* **En**
« *1849, c'était l'instruction primaire ;*
« *en 1850 c'était l'instruction secon-*
« *daire ; en 1876 c'était l'instruction*
« *supérieure. Tantôt, c'est l'armée,*
« *tantôt c'est l'instruction publique,*
« *tantôt c'est le recrutement de nos*
« *marins. Partout où peut se glisser*
« **l'esprit jésuitique,** *les cléricaux s'in-*
« *filtrent et visent bientôt à la domina-*
« *tion, parce que ce ne sont pas des*
« *gens à abandonner la tâche. Quand*
« *l'orage gronde, ils se font petits, et il*
« *y a ceci de particulier dans leur his-*
« *toire que* **c'est toujours quand la Pa-**
« **trie baisse que le jésuite monte !**

Eh bien ! Messieurs, savez-vous ce
« *que disent les défenseurs de l'ultra-*
« *montanisme ? Ils disent que nous*
« *sommes les ennemis de toute reli-*
« *gion, de toute indépendance de la*

« *conscience, que nous sommes des*
« *persécuteurs, que nous avons soif de*
« *faire des martyrs, et si je proteste ici,*
« *ce n'est pas sans un sentiment de*
« *honte d'avoir à relever de pareilles*
« *inepties : mais puisque j'y suis com-*
« *damné par la bassesse de mes adver-*
« *saires, je vais m'y résigner.*

« *Nous ne sommes pas les ennemis*
« *de la religion, d'aucune religion.*
« *Nous sommes, au contraire, les ser-*
« *viteurs de la liberté de conscience,*
« *respectueux de toutes les opinions*
« *religieuses et philosophiques. Je ne*
« *reconnais à personne le droit de choi-*
« *sir, au nom de l'Etat, entre un culte*
« *et un autre culte, entre deux formules*
« *sur l'origine des mondes ou sur la*
« *fin des êtres. Je ne reconnais à per-*
« *sonne le droit de me faire ma philo-*
« *sophie ou mon idôlatrie : l'une ou*
« *l'autre ne relève que de ma raison*
« *ou de ma conscience ; j'ai le droit de*
« *me servir de ma raison et d'en faire*
« *un flambeau pour me guider après*

« des siècles d'ignorance ou de me lais-
« ser bercer par les mythes des reli-
« gions enfantines. »

Je ne fais que traduire les sentiments intimes du peuple de France disant du cléricalisme ce qu'en disait un jour mon ami Peyrat : **Le cléricalisme, voilà l'ennemi.**

Enfin le discours de Grenoble précise avec celui de Romans les engagements solennels que Gambetta veut prendre vis-à-vis du peuple français afin de servir de point de départ à son duel courtois avec le Vatican.

Léon Gambetta,
Léon XIII
et Léonie Léon

Ceci établi, c'est à la fin de l'année 1879 après le refus de Gambetta d'être

Président de la République, après qu'il s'est fait le grand électeur de Jules Grévy, après sa nomination à la Présidence de la Chambre, que l'homme le plus qualifié en France pour engager une conversation avec le Vatican prend la résolution d'envoyer son autre lui-même à Rome.

Nous n'avons aucun document qui puisse nous permettre de fixer les termes mêmes de la mission secrète qu'il confie à son amie. Il ne saurait du reste y avoir à ce sujet de notes et de protocoles, mais nous connaissons la substance des premières instructions données par Gambetta.

« Il faut dire au pape lui-même, si « tu peux l'approcher, d'abord que mes « engagements avec l'opinion pris à « Romans et à Grenoble, sont formels « et que nous ne pouvons plus différer « une étude approfondie de la revision « du Concordat dans un sens qui « dégage et l'Eglise et l'Etat des solida-

« rités qui n'ont plus de raison d'être.

« Rappelle-lui ce que Napoléon di-
« sait à son confident Montholon sur le
« véritable but poursuivi par lui avec
« le Concordat : « rattacher le clergé
« au nouvel ordre des choses et rompre
« le dernier fil avec lequel l'ancienne
« dynastie communique encore avec
« le pays. »

« Notre objectif n'est plus le même.
« Nous ne craignons plus aucune
« dynastie et nous ne tenons plus à
« rattacher le clergé au nouvel ordre
« de choses. Nous ne désirons plus de
« partage d'influence avec l'Eglise,
« nous voulons simplement la liberté
« véritable, légitime et digne, et pour
« l'Eglise et pour nous.

« Nous ne sommes plus enfin au
« temps où le pape Pie VII cardinal
« Chiaramonte signataire du Concor-
« dat de 1802, était soucieux de rétablir
« son autorité en France et de mettre
« fin au rêve d'Eglise nationale formé

« et déjà en partie réalisé par les évê-
« ques constitutionnels après Thermi-
« dor. Non, L'Eglise est actuellement
« obéie, respectée, sous la République,
« comme elle ne l'a jamais été, nous ne
« voulons nullement porter atteinte —
« dites-le et redites-le — à l'autorité
« spirituelle, nous ne voulons que notre
« indépendance dans le domaine civil,
« laïque, aussi large, aussi complet
« par exemple que l'exigent les prin-
« cipes de notre Révolution. Bref, ce
« que nous voulons, ce n'est pas une
« victoire comme celle que Napoléon
« a remportée sur le Saint-Siège le 15
« juillet 1801, c'est un traité de paix
« entre deux puissances égales et
« libres.

« Dis bien, ces idées préliminaires
« acceptées, que nous entrerons dans
« les détails d'exécution. »

Nous devons avouer que les premières ouvertures sur ce terrain, tout

de principes, sont accueillies sans grand empressement par le Vatican. Un Cardinal habilement choisi pour servir d'intermédiaire veut restreindre la conversation à un échange de vues entre Madame L... et un sous-Secrétaire d'Etat fort intelligent du reste, mais pas assez qualifié.

Mme L... trop fine pour tomber dans un piège semblable, s'éloigne ayant l'air de se désintéresser d'une question qu'elle a soulevée, a-t-elle dit, dans l'intérêt de l'Eglise et pour faire connaître confidentiellement la véritable disposition d'esprit de Gambetta.

Elle connaît bien son monde, car quelque temps après elle apprend que Léon XIII lui accorde l'audience sollicitée.

Elle est reçue par le Souverain Pontife, lui expose les vues de Gambetta avec un calme, une froideur, une lenteur voulue dans l'expression, qui paraissent enchanter le Saint Père.

Léon XIII est trop diplomate pour dire quoi que ce soit qui puisse non seulement l'engager, mais faire penser qu'il entre dans les vues de Gambetta. Il écoute, sourit et se borne à faire l'éloge du grand tribun, à rappeler qu'il est « *mezzo italiano* » et à parler des devoirs de l'homme public « *le pasteur des peuples qui devrait toujours marcher d'accord avec le pasteur des âmes.* Néamoins il dit un mot, un seul qui, consigné dans un billet qu'écrit le jour même Madame L., indique un demi-résultat.

« Cher, Cher,

« Résultat moyen, entrevue parfaite,
« grande condescendance. Le « Maître »
« (elle désigne ainsi le pape) est très
« élogieux pour le tribun -- Ce n'est
« pas de l'eau bénite. — A la fin de l'en-
« tretien il dit cependant avec un sou-
« pir : Oui, j'aimerais que les prélats
« et les prètres français ne soient pas
« entre les mains du gouvernement

« comme des « *carabinieri* » sacrés
« (des gendarmes sacrés) soumis au
« pouvoir civil et payés par lui.

« Ce qui le blesse. C'est l'article 1er
« du Concordat « qui soumet l'exercice
« de la religion catholique aux règle-
« ments de police que le Gouverne-
« ment français juge nécessaires pour
« la tranquillité publique, mais c'est
« surtout la question matérielle qui
« l'inquiète car le rendement du denier
« St-Pierre s'affaiblit de jour en jour
« et la suppression du budget des
« cultes devrait être compensée par
« des avantages qui rendraient l'Eglise
« de France véritablement indépen-
« dante et de l'Etat et des fidèles au
« point de vue pécuniaire : »

Bref l'Egise veut bien être indépendante mais pas besogneuse.

« Si j'étais obligée, ajoute la fine
« diplomate de donner mon sentiment,
« je dirais presque, en rougissant

« un peu d'un pareil jugement : C'est
« une question d'argent. Mais que ne
« fais-je par amour pour mon grand ami !

Gambetta se montre au contraire très satisfait de ce résultat, en apparence médiocre. Si c'est une question d'argent écrit-il, la France est assez riche pour mettre le prix à un accord définitif.

Quant à placer le clergé français au-dessus de la loi commune, il n'y faut pas songer, nous devons être inflexibles sous ce rapport.

« Et il écrit à son amie pour lui dire
« de poser la seconde question sur un
« terrain plus net et plus restreint :
« Etant donné que le *statu quo* ne peut
« plus être conservé en France en ce
« qui concerne le Concordat, en veut-
« on la dénonciation pure et simple ou
« la revision ?

La réponse ne se fait point attendre.
« Si on est contraint de statuer, on sera
« pour la revision du contrat de 1802 ».

Un an se passe presque et en dehors de cette réponse, qu'on acceptera la revision pour ainsi dire contraint et forcé avec beaucoup de compensations pécuniaires, le Saint-Siège reste muet. Il faut une circonstance en apparence tout à fait inopinée, mais provoquée par le fin diplomate qu'est Gambetta pour faire sortir la Curie romaine de son impassibilité. Le bruit se répand tout à coup en effet que Gambetta favorise un schisme, c'est-à-dire, l'établissement d'une Eglise gallicane avec le père Hyacinthe et d'autres prêtres dissidents que l'on désigne, à la tête de cette nouvelle Eglise libre.

Ce coup droit a un effet magique et les négociations sont reprises.

A quoi aboutissent-elles d'une façon précise ? Nous ne saurions le dire exactement, mais elles sont poussées assez loin, autant que nous pouvons en juger par certaines indications qui nous ont été données.

L'article premier du Concordat serait conservé, c'est-à-dire que l'exercice de la religion catholique resterait soumis aux règlements de police constituant le droit commun.

L'article 2 serait supprimé ainsi que les articles suivants : 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10, c'est-à-dire que les évêchés sont de nouveau considérés comme d'essence divine. L'Etat n'intervient plus dans la nomination des évèques. Ils peuvent remanier les paroisses de leurs diocèses, en nommer les titulaires sans l'agrément du pouvoir civil. C'est la liberté complète dans le domaine spirituel laissée au Saint-Siège, mais c'est la subordination aux lois du pays acceptée par le clergé et cela de plein gré et sans combat.

Le reste du contrat est consacré aux clauses transitoires. Une rente viagère est constituée à tous les représentants de la religion, rente égale aux 2/3 des traitements à la signature de la Conven-

tion. Le droit à la jouissance perpétuelle et gratuite de tous les édifices religieux est reconnu aux diocèses. Le régime des fabriques n'est pas modifié dans son essence, mais l'État et les Communes n'y interviennent que pour l'administration de la nue-propriété des édifices religieux ainsi constituée et la surveillance de leur entretien.

Des facultés de rachat par les diocèses de ce droit de nue-propriété sur les édifices religieux sont même stipulées. Enfin, une indemnité à fixer, doit être payée par l'État en représentation de tous les biens appartenant en propre à l'Église et pouvant rentrer dans la nue-propriété des édifices religieux.

***

On le voit, c'est le régime de la loi de 1905 votée vingt-cinq ans plus tard qui forme l'essence de la Convention. Mais la Séparation a lieu sans rupture avec le Saint-Siège, sans guerre religieuse, sans associations cultuelles et

avec quelques charges pécuniaires en plus voilà tout.

*
* *

Le Grand Ministère avec Jules Ferry, avec Freycinet, doit être saisi immédiatement par Gambetta de ce projet. Mais l'avortement de la grande combinaison et ensuite la chute du ministère Gambetta, la maladie, la mort du tribun font rentrer dans l'ombre cette étude d'un *modus vivendi* nouveau avec Rome.

Il était dans tous les cas intéressant d'établir que le Saint-Siège avait accepté la discussion par crainte d'un schisme et pour obtenir un bon règlement des intérêts matériels de l'Eglise en France, Gambetta avait de son côté solutionné amiablement la Séparation des Eglises et de l'Etat sans crise et sans guerre religieuse.

Avec des hommes d'Etat dignes de ce nom, comme Gambetta et Léon XIII, tout était possible.

Mais quelle responsabilité pour ceux qui ont refusé de constituer le grand ministère lequel devait faire la séparation! Quelle responsabilité pour ceux aussi qui ont ensuite précipité du pouvoir et fait mourir de chagrin celui qui aurait certainement fait aboutir un jour cette grande réforme.

On ne saura jamais ce que la Patrie a perdu par la mort prématurée d'un de ses plus nobles de ses enfants !



BISMARCK
ET LES JARDIES

VIII

BISMARCK ET LES JARDIES

Les choses de ce monde ont parfois de si extraordinaires coïncidences, donnent lieu à des rapprochements si invraisemblables et si imprévus que l'esprit en reste confondu.

Quelqu'un qui serait venu dire à brûle pourpoint:

C'est Bismarck qui a été la cause déterminante de l'acquisition des Jardies par Gambetta, et de ses supplications dernières pour réaliser définitivement son mariage avec celle qu'il adorait, ce

quelqu'un là nous aurait trouvés parfaitement incrédules.

Bismarck influant d'une façon quelconque sur les affaires d'amour du grand tribun et sur l'achat de sa petite campagne, quoi de plus invraisemblable, de plus tintamaresque?

Il ne faut jamais crier cependant trop vite à l'invraisemblance. On peut être démenti par les faits comme nous allons le démontrer.



Gambetta a eu avec Bismarck incontestablement des rapports secrets que la presse a pressentis, mais n'a jamais pu bien préciser. Il ne nous appartient pas de le faire ici. Ces rapports avaient parfois comme intermédiaire discret et sans caractère officiel, un ami dévoué de Gambetta M. Chéberry qui depuis de longues années faisait avec les cours d'Allemagne, de Russie et d'Autriche des affaires considérables en grands vins français... Il visitait donc régulié-

rement ses puissants clients M. de Hohenlohe, de Bismarck et l'entourage de l'Empereur d'Allemagne, les grands ducs de Russie, etc...

Un jour, à Varzin en 1878, chez le Prince de Bismarck, après avoir pris la commande régulière de fine Champagne du grand chancelier (se montant à près de 2.000 fr. environ entre parenthèse), M. Chéberry parle intentionnellement de Gambetta, de la haute situation qu'il a acquise dans le pays et du chemin que fait la réorganisation de la France sous son impulsion directe ou indirecte.

— Je le sais, je le sais, interrompt de Bismarck un peu agacé de ce panégyrique. C'est le seul qui songe à la Revanche et qui soit dangereux chez vous pour l'Allemagne, mais malheureusement (il faut lire « heureusement » c'est la pensée secrète du grand chancelier) malheureusement « il n'en a pas pour longtemps ».

M. Chéberry sursaute à cette affirmation :

— Comment, comment, mais Gambetta se porte très bien, il a une vitalité, une endurance extraordinaires, il respire la force et la santé.

— Je ne parle pas à la légère continue Bismarck. Je connais exactement par mes rapports, la manière de vivre, les habitudes de votre grand homme. Eh bien! sa vie est un perpétuel surmenage (il dit le mot équivalent en allemand). Il ne se repose ni nuit ni jour. La nuit il est à son journal, le jour, il est à la Chambre, dans les Commissions, ou en province ou à l'Etranger. Ici, il prononce des discours, là il cherche à refaire des alliances.

Tous les hommes politiques qui ont mené une vie semblable sont morts jeunes. Votre Mirabeau en est le plus célèbre exemple.

Pour servir longtemps son pays (et le chancelier ricane à l'avance des cho-

ses vulgaires qu'il va dire) il faut être marié à une femme laide, avoir des enfants comme tout le monde, une campagne ou une maison à soi comme un paysan où l'on puisse venir se reposer, soigner ses rhumes, attendre le moment de l'action et se dérober aux importuns et aux puissants du jour.

— Voyez M. Thiers il a eu la plus belle carrière d'homme d'Etat que l'on puisse rêver « et ce n'était pas un aigle ». Voyez Grévy (ici une appréciation cavalière). Et tout en arpentant sa salle à manger et jetant un coup d'œil sur ses deux gros chiens historiques qui se promènent au dehors, on sent que le « Monstre » comme l'appelle Gambetta, pense aussi à lui-même.

— Votre Gambetta brûle la chandelle aux deux bouts, voilà mon opinion. Il ferait bien de se marier et d'aller à la campagne. Dites-lui cela de ma part car au fond, j'ai de la sympathie pour lui. C'est le seul homme dont je connaisse clairement les intentions à l'heure ac-

tuelle. Au moins lui et moi nous savons ce que nous voulons et s'il a relevé la France d'une façon si rapide et si inespérée je ne peux pas lui en vouloir personnellement, pas plus que de faire le rêve insensé de nous reprendre l'Alsace et la Lorraine.

C'est donc personnellement et d'homme à homme que je me permets de lui donner un conseil pratique que la princesse de Bismarck lui donne aussi elle-même avec moi en bonne femme de ménage qu'elle est. Et il rit d'un gros rire presque sincère.



Revenu à Paris M. Chéberry est fort embarrassé de retracer à Gambetta cette scène curieuse avec le Chancelier de fer Comment dire au tribun que sa vie fiévreuse, oscillante (comme le dit Gambetta lui-même) est mauvaise, préjudiciable à sa santé, qu'il faut, comme enterrer prosaïquement, cette vie bril-

lante et prestigieuse d'homme politique.

Comment prendra-t-il aussi cette appréciation pessimiste sur sa santé physique? Car il n'y a point de doutes, Gambetta vieillit à vue d'œil. Il a à peine quarante ans et il blanchit chaque jour. Il devient obèse.

Cette vie de banquets, de réceptions lui est funeste après l'existence infernale menée durant l'année terrible où il n'a ni reposé, ni vécu normalement, un seul jour, toujours sous le poids de préoccupations et de responsabilités toutes plus effroyables les unes que les autres.

Depuis, sans cesse ballotté par les événements les plus divers et les plus grandioses, tantôt désespérant aux heures sombres du 17 mai, de la chute de M. Thiers et de sa mort, tantôt espérant follement, au sommet de la gloire et de la réussite, ayant fondé la République, refait la Patrie, ramené les 363,

tantôt adulé, tantôt calomnié, tour à tour, sa vie est un perpétuel paroxysme.

Que va-t-il dire lorsque Chéberry lui donnera l'opinion brutale de son ennemi historique de celui qu'il appelle le « Monstre » et qu'il s'est habitué dans son for intérieur à considérer comme le seul adversaire digne de lui en Europe, de celui enfin que, malgré tout il espère séduire tant sa confiance en sa puissance attractive est réelle et justifiée.

Que va-t-il penser si réellement quelques avertissements de son organisme surmené lui ont déjà fait pressentir que son être physique recule devant la besogne effrayante qu'il lui impose.



Ce n'est donc pas sans émotion (car le grand homme est impétueux et de premier mouvement que Chéberry aborde le sujet délicat d'un conseil de

santé et de conduite privée donné par celui qui semble le moins qualifié pour le donner.

Mais aux premières phrases Gambetta devient sérieux.

— Dites, dites, mon cher ami, il faut savoir tout entendre, surtout de ses ennemis. N'atténuez rien.

— Eh bien! puisque vous le voulez, je vais tout vous dire.

Et M. Chéberry raconte mot pour mot, l'entrevue avec Bismarck.

Au fur et à mesure qu'il entre dans le vif du récit, Gambetta paraît de plus en plus intéressé. Il arpente la grande salle de son bureau silencieusement puis, quand tout est fini et que Chéberry s'excuse presque de lui dire ces choses, il s'arrête sans mot dire auprès de sa table et, frappant du poing comme il a l'habitude de le faire dans les grandes circonstances et lorsqu'il veut affirmer violemment quelque chose.

— Eh bien ! Bismarck a raison ! Oui, je sens qu'il me faut une vie plus calme.

Et certes, en cet instant, le grand homme est grave, convaincu, presque triste. La vérité lui est apparue venant d'un ennemi, mais il l'accepte pleinement et dans son for intérieur il le remercie car l'intérêt de Bismarck n'est pas de conserver la vie de son adversaire historique et il le connait suffisamment « monstre » pour savoir qu'il ne va pas jusqu'à ménager ordinairement la vie de ceux qui le combattent.

— Il a raison ! Merci, mon cher Chéberry de m'avoir dit la vérité. Comme il faut toujours que l'acte suive la pensée, cherchons ensemble un nid pour Mad. L. et pour moi d'où je viendrai à pied à la Chambre s'il est possible et... (éclatant de rire à la pensée qui germe) je conserverai précieusment un ennemi à Bismarck.

Visitons donc les environs de Pa-

ris. J'aimerais Bois-Colombes, Ville-d'Avray, toute cette partie verdoyante de la Seine. Cherchez et venez me donner votre avis. Mais ménagez nos finances car nous ne sommes pas riches Mad. L. et moi.

A quelques jours de là M. Cherreby, toujours dévoué revient, indique les Jardies, la maison de Balzac.

— Bravo ! on fera restaurer la demeure de Balzac qui est en ruines et la petite maison du secrétaire servira de communs pour jardinier.

Hélas! un vieux notaire avare demande 120.000 francs de la maison en ruines. Gambetta est désolé. Il n'a pas une somme aussi formidable et il se contente de la petite maison du secrétaire de Balzac avec un jardinet. On achète le tout une douzaine de mille francs, croyons-nous. Plus tard, on agrandira le jardin.

Bref le Conseil de Bismarck est suivi !

LE DUEL
DE DEUX AMES

IX

LE DUEL DE DEUX AMES

Durant l'ascension droite de Gambetta au zénith de la renommée, des honneurs et du pouvoir, sa fière compagne résiste à la tentation bien légitime et bien féminine pourtant d'apparaître au grand jour aux côtés d'un pareil mortel.

Ce ne sont pas les objurgations, les supplications qui lui manquent. C'est comme une prière, toujours la même, qui émane des lettres passionnées de celui qu'on appelle partout le maître de la France, le sauveur de la patrie, le dictateur.

Quelle fermeté d'âme extraordinaire, presque surhumaine, ne faut-il pas à cette créature d'élite pour résister à cette incessante prière! Quelle est la femme qui pourrait dire qu'elle aurait sacrifié à ce point sa personnalité à celle de son ami? Un instant cependant, il croit avoir vaincu sa résistance en 1879, et il écrit éperdu:

Hier fut une journée mémorable, j'ai deviné que j'ébranlais ton âme sur le délicat sujet qui me tient au cœur depuis si longtemps. Je la bénis, cette journée qui me rapproche du plus fervent de mes vœux, et j'espère, j'espère..

Mais les raisons qui ont jusque-là retenu le consentement suprême au mariage sont plus fortes que jamais. L'obstacle insurmontable est justement la haute situation qu'acquiert chaque jour le tribun. Elle lui dit, désolée, au moment où il est question de le nommer Président de la République:

C'est la fin de notre bonheur, ami

bien cher, je ne serai jamais, je ne puis pas être la femme du premier magistrat de notre pays. Vous le sentez bien? Je pars (c'est le voyage à Rome), *je ne veux pas être un dernier obstacle à votre arrivée au dernier sommet.*

Et elle disparaît. Par un raffinement de tendresse, elle va en Italie, à Gênes, dans le beau pays dont il est un peu le fils, car dans une de ses lettres il dit :

Ici, je t'ai promenée, adorée, embrassée, et je suis trop seul dans cette grande cité de marbre que je sens toujours être mon berceau. J'y respire plus librement qu'ailleurs et, loin de me trouver dépaysé, c'est toute son histoire qui me revient comme une tradition de famille. Je me laisse aller à cette rêverie du passé, et je m'oublie dans l'admirable aventure de Colomb, les audacieuses courses marines des Doria, les grands coups d'épée des Spinola, les fantaisies dorées des Doges. J'éprouve, quoique bien Français, un regret de race à retrouver tous ces

grands témoins de la fortune de la superbe République de Gênes, une République où la force et la dignité marchaient de pair avec la liberté populaire.

*
* *

C'est de Gênes qu'elle lui écrit une lettre ferme et désespérée :

Plus tu grandis, plus je dois disparaître. Le pays a plus de droits que moi sur toi-même et la patrie ne peut pas être une rivale. Ce serait un sacrilège, si je voulais passer avant elle, et je sais qu'au fond de ton âme, un jour, tu le regretterais et tu me le reprocherais.—

Accomplis donc seul ta haute destinée, je rentre dans l'ombre dont je ne suis jamais bien sortie, heureusement. (Avais-je raison !)

Aujourd'hui, tout devient possible pour toi. Comme autrefois les souverains faisaient des alliances par le mariage, réserve ta main, si puissante pour commander et pour unir.

Les républicains ne seront pas toujours avec toi. Il est, hélas! j'en ai peur, dans l'essence même de la démocratie de changer, d'essayer et d'essayer encore. L'ingratitude est sa loi, elle immole ses enfants les plus chers avec une sorte de sérénité. Conserve-toi, du côté de ceux qui n'ont pas de tendresse pour cette démocratie, c'est-à-dire du côté de M. Thiers, une arrière-garde qui pourra donner au moment suprême. Epouser Mlle Dosne serait un coup de maître. Ton alliance avec M. Thiers grouperait autour de toi un plus grand nombre d'hommes intelligents et instruits, elle amènerait à la République de Gambetta tous ceux qui ne veulent à aucun prix venir à la République tout court.

Ami, c'est pour moi un saignement de cœur indescriptible d'écrire ces lignes, mais je sens que c'est un devoir, et j'ai voulu mettre entre nous l'espace, sentant bien que je n'aurais jamais le

courage d'affronter tes regards et ton courroux.

Celle qui t'aimera toujours et toujours.

*
* *

La réponse de Gambetta ne se fait pas attendre. Elle est ferme, nette, péremptoire:

Non, mignonne, cette main s'est reservée; elle sécherait plutôt que de s'allier à une autre main que la tienne. Sois bien assurée de ceci: ou elle restera tristement vide, ou elle sera tienne. Quand l'accepteras-tu? C'est le mot par lequel je finirai désormais tous mes discours à ton oreille.

Et pour mieux répondre encore, Gambetta refuse la présidence de la République dont la perspective a fait fuir son amie. Elle revient, et c'est comme une nouvelle lune de miel pour ces amoureux fidèles jusqu'à la mort.

A la présidence de la Chambre, c'est encore une tendre lutte qu'elle a à soutenir. Elle refuse toujours d'être la compagne compromettante, elle ne veut paraître dans le monde officiel à aucun prix. Elle soigne, malgré lui, la réputation du grand homme qu'elle sent attaqué. Plus il est visé, plus elle le veut irréprochable, et elle a raison, dans sa fermeté et dans son sacrifice.

Mais que de trouvailles poétiques et inspirées! Pour que sa présence lui soit toujours révélée, même au milieu des fêtes, c'est elle qui envoie pour les grands dîners officiels les fleurs qui orneront la table. Et il écrit, transporté par cette délicate et poétique pensée:

Je te rends mille grâces: tes magnifiques fleurs ont ébloui et charmé tous mes convives, et tous ces éloges m'allaient au cœur en s'adressant au tien, car je traduisais tout bas. Tu sais ce qui manque à présent à mon bonheur: c'est ta présence dans ces fêtes et le

bien que tu trouverais l'occasion d'y faire. Je reviendrai toujours à cette question, parce que tous les instants de ma vie m'y ramènent, et que j'espère bien qu'à force de vouloir, je l'obtiendrai.

*
* *

Cependant, pour tout observateur attentif de ce roman aux lignes si pures, il apparaît que la résistance de l'amie tombera peut-être le jour où Gambetta rentrera dans l'ombre. Il ne subsiste plus réellement qu'un obstacle véritable: c'est le « mariage civil », dont cette âme toujours pieuse et libre a l'instinctive répulsion, et c'est ce point particulièrement douloureux et délicat qu'il touche avec une persévérance inlassable, en 1881, alors qu'il n'est plus rien qu'un simple candidat aux élections législatives.

Ne cherche pas plus loin et plus haut la langue de la passion; tu as le secret de tout dire et de tout faire sentir?

Quant au gage suprême de ton amour, c'est encore plus facile à donner. Tu n'as qu'un mot à dire, qu'un signe à faire, il est vrai, devant M. le maire; mais il est bref s'il est héroïque, et nous entrons dans la Terre promise — tu entends bien? promise.

A ce mot: « Devant M. le maire », elle a bondi de douleur, mais non de colère — ce qui aurait eu lieu autrefois — et elle se rappelle les mots qu'elle a prononcés lors de leurs fiançailles:

J'ai l'horreur du mariage civil, sans prêtre. Il y a là, pour moi, comme une répulsion invincible, une révolte de tout mon être. Le « mariage sans Dieu me laisserait mon passé; le mariage sanctifié par lui peut seul l'effacer ».

Le débat vraiment cornélien entre ces deux cœurs est enfin posé sur ses bases ultimes. Le duel des deux âmes s'élève et se simplifie. Gambetta dit :

Le mariage religieux, pour moi qui suis libre-penseur, c'est une chose inu-

tile, par conséquent nuisible. C'est un acte en désaccord avec toute ma vie morale et philosophique, avec mes opinions, mes déclarations, mes discours, c'est-à-dire avec toute ma vie politique. Tu ne voudrais pas me faire abjurer ma foi positiviste pour la foi catholique. Tu as horreur, m'as-tu dit un jour, des abjurations. Est-ce que cela n'en serait point une pour Gambetta que de renier ainsi tout son passé? Le puis-je même? Est-ce que je n'appartiens pas à mon pays, à tous ceux qui ont eu confiance en moi, qui ont agi sur mes paroles et qui pourraient me reprocher dans un « tolle » légitime de les avoir conduits dans des sentiers que je déserte aujourd'hui?



On l'a dit: Rien ne peut mieux vaincre un cœur de femme que la compassion et la douleur. Voir souffrir est la vraie torture pour la femme digne de ce nom.

Les épreuves vont s'abattre sur Gambetta avec une sorte de rage.

Rappelons-les rapidement. C'est à l'apogée de son génie politique qu'il sera précipité brutalement de la roche Tarpeienne.

Il semble qu'auparavant il ait eu comme la conscience d'une catastrophe prochaine, car son chant du cygne va être aux élections de 1881 comme un programme-testament. C'est le scrutin de liste, cher à toutes les grandes âmes politiques, c'est la revision limitée de la Constitution, la réforme judiciaire, l'extension de la compétence des juges de paix, la décentralisation administrative, la réduction du service militaire, l'impôt sur le revenu, la suppression des biens de mainmorte. Toute l'œuvre encore inachevée que le pays va mettre vingt ans à continuer péniblement est dans le deuxième programme de Belleville.

On est saisi d'admiration devant une

telle lucidité, une telle clairvoyance politique, un tel génie démocratique, traçant pour ainsi dire la marche en avant de son pays pour un long avenir.

Bien qu'avisé des intrigues qui le poussent au pouvoir pour mieux l'en précipiter, il y monte avec fierté, comme pour accomplir un devoir auquel un patriote ne peut se dérober.

On sait l'échec du Grand Ministère, la retraite savante de tous les hommes les plus en vue, même de M. de Freycinet (cruelle défection pour Gambetta, mais malgré l'abstention des hommes politiques en vue le cabinet du 14 novembre apparaît cependant au pays avec de jeunes champions, comme Rouvier, comme Waldeck-Rousseau, Paul Bert, et les autres ministres: Cazot, Allain-Targé, Devès, Raynal, Cochery, Proust, Spuller, Blandin, Martin-Feuillée, Félix Faure, Chalamel, Lefèvre, qui ont tous laissé un nom dans la démocratie.

Eh bien! ce ministère dure 73 jours! Toute la droite, toute l'extrême gauche et la gauche radicale renversent avec une sorte de frénésie celui qui avait dit dans sa Déclaration: « Notre politique sera celle de la France. »

Toute la droite a voté contre Gambetta. L'amie l'avait prévu hélas! et c'était pour cela qu'elle avait conseillé une alliance diplomatique avec Mlle Dosne. Le grand homme aurait pu comme bien des grands de la terre conserver en secret l'affection de celle qu'il préférait, mais ces hypocrisies officielles sont à l'antipode de ce cœur droit et passionné. En amour Gambetta est simpliste. Il le veut exclusif, au grand jour et pour la vie et l'on peut affirmer que c'est cette conception qui a contribué à sa chute politique.

L'accusation de dictature a été pour Gambetta le poison qui l'a fait mourir. Pour ce patriote ardent, qui s'était toujours sacrifié, qui avait quitté le pou-

voir en 1871 (alors qu'il pouvait lever l'étendard de la guerre à outrance), qui avait toujours indiqué dans toutes les crises politiques son horreur du pouvoir personnel, pour celui enfin qui avait montré à la démocratie son chemin dans la liberté, qui avait combattu le césarisme sous toutes ses formes, et refusé d'être Président de la République, être accusé de vouloir la dictature semblait une chose monstrueuse entre toutes, invraisemblable, inouïe, contre nature !

Et pourtant, peu à peu, la monstruosité faisait du chemin dans le pays. Cette démocratie qu'il avait pétrie de ses fortes mains se retournait contre son créateur. Belleville, Charonne, couvraient sa voix de cris immondes.

Dans ce Parlement qu'il avait constitué par sa volonté géniale, parmi ces 363 qui lui devaient leur vie politique, parmi ces sénateurs qu'il avait eu tant de peine à faire admettre dans l'orga-

nisme national, que de défections, que de trahisons, que de lâches volte-face.

Etait-ce possible!

Et puis, dernier chagrin poignant, goutte d'eau dans le vase débordant d'amertume, la mort de la mère adorée, celle dont il avait dit à son amie, le jour des fiançailles : « Elle est la grande affection de ma vie. Je n'en ai pas eu d'autres et mon cœur n'a vraiment parlé une seconde fois qu'en vous voyant. »

C'est Emmanuel Arène qui nous a conté cet épisode dramatique et touchant:

« De tous les souvenirs qui viennent
« se presser à mon esprit, il en est un
« qui se détache plus vivant et plus
« triste encore au milieu des autres,
« c'est le souvenir de Gambetta au lit de
« mort de sa mère, de Gambetta s'é-
« chappant de la Chambre, où il venait
« de prononcer un de ses plus admira-
« bles discours, pour courir à la petite

« maison de Saint-Mandé où la pauvre
« vaillante femme se mourait. Quel
« drame plus poignant que cette scène!
« C'était, on s'en souvient, au fort de la
« question d'Egypte, de cette malheu-
« reuse question qu'il avait tant à cœur
« et qui, très certainement, a abrégé sa
« vie. Sa mère était arrivée à Paris, et,
« en arrivant, avait été frappée d'une
« attaque de paralysie. Deux fois par
« jour, le matin et le soir, Gambetta,
« fou de douleur, allait s'asseoir près
« d'elle: le jour, son devoir l'enchaînait
« à la Chambre, et il était là, à son
« banc, suivant, avec son cœur de pa-
« triote et de français, la grave discus-
« sion engagée, et obsédé, malgré tout,
« par sa douleur intime, redoutant à
« chaque instant quelque fatale nou-
« velle, et poursuivi par la vision de
« la chère bonne vieille qui, à l'autre
« bout de Paris, de ce Paris si rempli
« de son fils, agonisait péniblement, se
« retenant à la vie de toutes ses forces,
« comme si elle eût compris qu'il fallait

« qu'il parlât, et qu'elle se fût reproché
« — la pauvre excellente femme, l'éter-
« nelle dévouée — de le troubler ainsi
« et de l'affliger si cruellement ! »

« La mort vint assez tard pour que
« Gambetta, surmontant ses angoisses,
« comprimant son cœur qui saignait,
« pût monter à la tribune et prononcer
« son admirable discours sur l'Egypte
« le dernier qu'il ait prononcé, et qui
« restera comme un superbe chant du
« cygne, éclatant et magnifique! Quand
« il eut fini, comme les applaudisse-
« ments crépitaient toujours, je le vois
« encore se précipitant en voiture et
« courant à Saint-Mandé. Nous l'accom-
« pagnâmes avec Etienne; nous arri-
« vâmes avec lui, et je verrai toujours
« l'homme qui venait d'électriser la
« Chambre, le merveilleux orateur dont
« la parole ardente résonnait encore
« sous les voûtes du Palais-Bourbon, le
« grand politique qui, à cette heure mê-
« me, était dans toutes les bouches,

« dont le discours était télégraphié aux « quatre coins du monde, je le verrai « toujours, près de ce petit lit de fer, « loin de tout ce bruit qu'il venait de « soulever, sanglotant comme un en- « fant, réchauffant dans ses mains les « mains déjà froides de sa mère, et de « cette même voix, si puissante tout à « l'heure, et maintenant si tendre, si « douloureuse appelant: « Maman; « maman! » la pauvre vieille adorée, qui « ne pouvait plus l'entendre!...



Cette mort arrive comme la dernière et suprême épreuve. Il écrit de Nice, désolé:

Je vais conduire seul ma pauvre mère à sa dernière demeure, là-haut, en face de la mer, sous le soleil et sous les fleurs, auprès de ma tante bien-aimée. —

Je t'aime, comme dit mon père, comme Donna et Madone.

La grande et noble compagne volon-

taire de Gambetta ne peut plus longtemps résister à son inlassable prière. Il est là, seul, terrassé, malade, sans mère, abandonné. Sa fortune politique semble brisée. Sa nature enthousiaste et optimiste a bien parfois des retours car il dira à Reinach sur son lit des Jardies : « Je rentrerai et je leur ferai un discours de belle humeur. »

Pour le moment, il oublie tout. Il écrit à son amie de préparer leur petite maison.

Je compte bien que tu es déjà installée à Ville-d'Avray, que tu y passeras les quinze jours de la séparation, que tu présideras à la rigoureuse exécution des travaux et que tu y seras, comme il convient, une maîtresse de maison préludant ainsi au rôle définitif qui t'attend et le plus vite possible.

Je m'assure de plus en plus de mon bonheur. Je me réjouis d'avoir si bien choisi ma compagne, et j'ai hâte d'aller retrouver celle d'où dépend pour tou-

jours la félicité de ma vie, le calme de mon cœur et l'ineffable jouissance de posséder un trésor inappréciable, dont rien ne peut plus me priver. Je te retourne cette magnifique page de Balzac, en observant qu'elle est vraie de nous deux, pour nous deux, et que c'est bien cette harmonie parfaite de nos âmes, qu'il n'a pu posséder ni atteindre, qui fait l'excellence, inaccessible pour d'autres de notre divine communion.

* * *

Enfin leurs cœurs sont heureux. C'est la félicité promise. Elle consent! Elle consent! Voilà ce qui tinte dans son cerveau.

Jurez-moi, a-t-il dit au jour des fiançailles, que si je suis malheureux, persécuté, vous me donnerez le foyer que je rêve. Et elle a répondu: Je le jure.

Et elle tient son serment. Comme toutes les grandes âmes, elle a la volupté suprême du sacrifice à la parole donnée.

Ah! Qu'est devenue la question brûlante tout à l'heure du mariage civil et du mariage religieux? Chose curieuse, en présence de la souffrance et de l'épreuve, cette controverse, si poignante au temps de la fortune souriante, a presque disparu. Nous inclinons à penser que le sacrifice du côté de la femme a été — comme toujours — plus complet et plus grand.

Mais a-t-elle immolé sur l'autel de l'amour sa croyance et son invincible répulsion laïque?

Gambetta a-t-il consenti à réaliser son rêve: le mariage béni par l'archevêque de Paris, qui peut seul laver la tache d'une vie pouvant ternir le nom de Gambetta?

Nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas le décider. Peut-être d'autres lettres éclairciront-elles ce mystère, surtout une lettre d'Elle que nous publierons plus loin.

Au demeurant, dans l'une ou l'autre

hypothèse, on ne peut qu'admirer le sacrifice, qu'il soit venu de l'un, qu'il soit venu de l'autre, car c'est par un sacrifice pur et sublime qu'a lieu cette fusion rêvée et définitive de deux grandes âmes, après celle de deux êtres si beaux et si grands.



LA CHAUMIÈRE
ET LE CŒUR

X

LA CHAUMIÈRE ET LE CŒUR

Donc tout est en fête dans leurs deux âmes. Elle consent au mariage. Gambetta écrit à son père, les amis sont avertis.

On cherche dans Paris un petit hôtel, mais on ne le trouve pas, et un temps précieux est perdu à cette recherche.

On ne veut pas préluder au mariage par des dépenses exagérées, on envisage l'avenir et pour la première fois on discute à fond les questions de ménage, la nécessité des économies.

De recherches las, ils s'installent aux Jardies.

Lui a sa chambre dans l'unique grande pièce du premier de cette maison que Joseph Reinach a appelée « une bicoque de jardinier qui tremble au moindre souffle d'orage. »

On y entre par un petit portail aujourd'hui restauré. Tout de suite à gauche une porte basse de plain-pied. C'est la vieille cuisine du jardinier de Balzac. Un peu plus loin, une seconde porte donnant accès dans une petite pièce servant jadis d'antichambre, de salle à manger et de salon. Tout au fond, une porte qui débouche sur l'escalier en bois tortueux conduisant au premier et dernier étage. (Cet escalier est si étroit, que dans quelques jours la descente d'un cercueil y paraîtra impraticable. Impossible de recevoir là, de prendre les repas, de faire attendre les visiteurs. Il faut au moins un salon ? On divisera d'abord cette pièce d'entrée en une petite salle à manger et un office qui servira aussi de passage pour monter à l'étage.

Mais il faut un salon. Eh bien ! on fait la grande dépense de couvrir en zinc un espace à gauche et c'est là qu'il est établi, un peu torride en été, bien entendu, à cause de la toiture, et glacial en hiver, mais entouré de verdure,

Trois pièces au rez-de-chaussée, un vestibule intérieur pour l'escalier. Dehors, de vagues petits aménagements.

Et c'est tout.

Au premier, au-dessus de la cuisine, un petit bureau pour Gambetta. Au dessus de la salle à manger sa chambre (chambre historique où le peuple va en pélerinage aujourd'hui). Puis donnant sur le vestibule du premier, une autre chambre, suivie d'un petit cabinet de toilette ayant servi de dépôt pour les graines et les fleurs en hiver. C'est l'appartement de celle qui va s'appeler officiellement Madame Léon Gambetta.

Cette misérable installation est en outre malsaine.

En face, un ravin profond, tout imprégné par l'écoulement des eaux pluviales qui descendent des collines surplombantes puis, dans un angle, juste dans l'exposition la moins salubre, la pauvre maison, bicoque de jardinier, que l'humidité pénètre de toutes parts.



Ainsi voilà en quoi consiste le palais de ce grand homme qui manie les trois milliards du budget de la France.

Tout cela a coûté 12.000 fr., plus un achat de terrain dont il faudra vendre une partie plus tard pour payer un reliquat restant dû par Gambetta à sa mort !

« C'est là le fruit des millions volés
« pendant la guerre ou gagnés dans
« les spéculations de la Défense natio-
« nale », comme on le dit alors dans les cercles politiques ennemis !



Pour le moment le soleil est dans les arbres et dans les cœurs.

— Tout ce que j'ai, s'écrie le maître de ce palais en riant d'un grand rire, t'appartient depuis toujours, puisque tout est marqué déjà de nos deux noms L. G. (Léon et Gambetta) !

Et gaiement elle pense tout bas : oui, Dieu le veut ainsi.

Mais cette chambre nue, ce *cabinet de toilette-perchoir* comme elle l'appelle ? Comment l'aménager ? — Et elle s'ingénie, méticuleuse et coquette.

C'est une chose compliquée que tous ces détails d'installation d'une jolie femme.

— Figure-toi dit le grand homme souriant à toutes les difficultés énormes qui se dressent devant sa compagne affairée, figure-toi que tu fais l'installation d'une princesse dans un rendez-vous de chasse.

Et les rires se mêlent.

Qu'importe, là, sont réunis la « chaumière et le cœur » dont parlaient jadis nos mères.

Qu'importe, le bonheur frappe à cette petite porte des Jardies.

Entrera-t-il pour toujours ?



LA VÉRITÉ SUR L'ACCIDENT DE GAMBETTA

XI

LA VÉRITÉ SUR L'ACCIDENT DE GAMBETTA

Il y a vraiment quelque chose d'étrange dans la persistance de versions si diverses au sujet du coup de pistolet des Jardies.

Il semblerait que la vie de Gambetta dont j'ai révélé l'unique mystère — — ait été tellement limpide, tellement exposée au grand jour, tellement exempte de tout scandale, malgré les désirs de ses adversaires, que l'effort des détracteurs, même posthumes, n'a

eu, que la ressource du coup de pistolet des Jardies pour s'exercer.

J'ai le devoir ici, de préciser par des petits faits bien établis et contrôlables, les causes légères qui ont produit le grand et terrible effet de la catastrophe.

L'accident est dû en effet à deux petites causes.

1° Le refus du Général Thoumas de rester pour déjeuner aux Jardies le matin même de l'accident ainsi qu'il en était prié par le maître de la maison.

2° L'absence de l'ancien domestique dévoué de Gambetta, François Robelin.

Il est inutile d'insister sur le refus du général Thoumas d'accepter l'hospitalité de Gambetta.

C'est une des ironies normales du sort que de voir la vie d'un homme si grand dépendre du geste mondain, plus ou moins distrait, d'un ami.

Voyons les faits :

Nous sommes au lundi 27 novembre, Gambetta dès le samedi a écrit à son amie de venir dans la soirée à Ville-d'Avray pour continuer à préparer leur installation.

Le Général Thoumas venu dès le lundi va partir. Toute la matinée Gambetta a causé « militaire » avec ce brave et solide soldat. Ils ont vécu l'année terrible. Tous les deux se comprennent à demi-mot et c'est le Général Thoumas qui permet à Gambetta de connaître à fond l'âme de l'Armée.

C'est grâce à lui que s'est établi et se maintient, cet accord si franc, si complet du Gouvernement et de l'Armée républicaine, accord succédant à la suspicion qui isolait de la Nation, l'Armée du second empire.

Le Général Thoumas se lève:

— Restez-nous à déjeuner mon cher Thoumas, ma femme sera heureuse de faire votre connaissance.

— Hélas ! non, je suis invité à Versailles.

Et après une bonne poignée de mains on se sépare sur le pas de la petite porte de sortie du jardinet que chacun connaît.

Il est plus de dix heures 1/2, on déjeunera aux Jardies dans une demi-heure. L'amie est là-haut dans sa petite chambre. Elle met la dernière main à sa toilette à laquelle elle tient plus que jamais pour réjouir les yeux de son ami.

En attendant le déjeuner, Gambetta qui a l'horreur de l'inaction, se dispose à aller tirer un peu au pistolet dans le jardin

Il monte à sa chambre pour prendre un revolver qu'il a reçu quelques temps auparavant d'un armurier renommé, Claudin.



Ici, ouvrons une parenthèse car la deuxième cause de l'accident va intervenir.

Gambetta a toujours eu, jusqu'à ce jour comme serviteur, François Robelin, un mobile, qu'il s'est attaché depuis la guerre.

François Robelin est l'ordre et l'adresse mêmes, il connaît toutes les habitudes du grand homme. C'est lui qui, dans son ménage de garçon, à la Présidence de la Chambre, partout, a reçu et fait attendre tous les hommes considérables de France.

C'est lui, naturellement, qui est chargé de nettoyer les armes auxquelles Gambetta ne touche jamais que pour tirer de temps en temps et qui sont admirablement tenues par cet ancien militaire.

Avec lui, aucun souci, tout est toujours prêt et c'est merveille de voir le dévouement absolu du serviteur et la confiance également absolue du maître.

François connaît les menues nécessités d'une vie d'homme public. Il

sait qu'on peut échanger des balles du jour au lendemain.

Mais François n'a pas échappé à la loi commune, François s'est marié et on a offert une bonne place au ménage.

Comment refuser? Gambetta toujours si bon n'a pas hésité à sacrifier son intérêt personnel et il s'est séparé de François.

Naturellement l'amie qui préside à l'installation des Jardies pour organiser la nouvelle vie matrimoniale, l'amie a eu son candidat pour le remplacer, c'est Paul.

Paul ne connaît encore rien du service personnel de Gambetta. Paul est peu adroit. Il a même un défaut qui n'apparaît qu'au bout d'un certain temps, il est un peu accessible aux sollicitations de Bacchus.

Bref, Gambetta ne peut pas tout lui confier comme au brave François, notamment et surtout le petit service du nettoyage des armes.

Or, depuis son duel avec Fourtou, Gambetta comme Clémenceau, comme Cassagnac, cultive l'art du tir au pistolet. Il a même une certaine habileté dans cet exercice qui assure à l'homme politique un certain respect de ses adversaires trop bruyants.

Du temps de François les armes sont bien tenues. Depuis le déménagement aux Jardies, elles sont en mauvais état, elles restent chargées, se rouillant un peu.

*
* *

Arrivé dans sa chambre, Gambetta examine le revolver à bascule de Claudin, construit sur un nouveau modèle, s'apprête à le charger et voici ce qui se passe, d'après le récit invariable fait à tous ses amis par Gambetta lui-même:

« Il reste un coup qui n'est pas parti, « je l'ignore, et je m'en aperçois quand « tenant la crosse de l'arme dans « la main gauche et pressant de « la main droite le canon, je le

« fais basculer. Je m'aperçois alors « qu'il y a encore une balle engagée en « partie dans le cylindre.

« Je cherche à rabattre le canon sur « le tonnerre, mais la balle mal enga- « gée résiste. Alors, la main droite ap- « puyée sur la tranche de la bouche du « canon, pendant que la gauche conti- « nue à soutenir la crosse, j'exerce « imprudemment une pression énergi- « que ne pensant pas que cette pression « va suffire pour enflammer la cartou- « che. Le coup part en crachant entre « le tonnerre et le canon mal joints et la « balle pénètre entre le milieu de la « paume de la main droite au-dessus de « la partie charnue où commence le « pouce.

« En réalité la balle pénètre sous la « peau parallèlement au tissu superfi- « ciel, suit le trajet des gaines muscu- « laires et va ressortir à cinq centimè- « tres du poignet et à la partie externe « du bras. »

Grâce à la position de la main pour

ainsi dire parallèle au canon, elle n'est pas traversée comme on l'a dit souvent à tort.

Voilà l'accident matériel, accident des plus légers, puisque aucun os, aucune artère n'ont été touchés et que la balle a suivi les gaines musculaires en sortant naturellement par le bras.

Ce n'est pas la première fois du reste que Gambetta commet des imprudences avec une arme à feu, François l'a raconté jadis.

— Monsieur était bien imprudent. Un jour il a fait partir un coup de pistolet le long de sa jambe en se mettant au port d'armes. C'est un miracle qu'il n'ait pas eu le pied ou la jambe traversés.

Comment a été imaginée la scène de jalousie

Comment avec un thème si simple et si naturel a-t-on été chercher des interprétations mystérieuses et dramatiques? Comment se sont créées les légendes ?

De la manière la plus simple, il faut le dire.

On a oublié un incident dont M. Antonin Proust et un rédacteur du *Petit Journal* ont été les acteurs innocents et irresponsables :

Le voici:

C'est un entrefilet du *Petit Journal* qui a donné naissance à la première version de l'Amie de Gambetta tirant sur lui au cours d'une scène de jalousie.

Comment et dans quelles circonstances cet entrefilet a-t-il été écrit ?

Il y a là un exemple de psychologie populaire moderne très curieux à consigner.

Aussitôt l'accident connu à Ville-d'Avray, aux alentours des Jardies, il se produit dans les esprits un phénomène dont la presse de nos jours est responsable, grâce à sa tendance de plus en plus émotive, c'est ce que j'appellerai la « suggestion mystérieuse ».

Etant donné un accident sensationnel qui émeut la foule il arrive toujours que les premières suppositions avant de connaître les causes réelles de l'accident sont pour le drame le plus compliqué, les interventions les plus bizarres, l'interprétation la plus scénique en un mot.

Le Français aime le théâtre dirait aimablement de nous un étranger.

Eh bien! il est certain que depuis longtemps on chuchotte à Ville-d'Avray,

sur le mystère des Jardies, sur l'identité de la dame inconnue, sur son rôle auprès de l'homme du jour, Gambetta.

Un coup de pistolet? Gambetta blessé! Qui l'a blessé? La dame mystérieuse parbleu? Elle était là lorsque les domestiques sont accourus et que Gambetta était couvert de sang.

Serait-ce une scène de jalousie? Oui, c'est cela. Et le bruit court. « De bouche en bouche il est porté ». Dans les offices des villas, au café, dans la rue, la version s'éparpille, s'amplifie, s'altère encore: La « suggestion mystérieuse et anonyme a eu lieu ».

Mais le journaliste-reporter arrive, il est là au café où l'on colporte l'incident. Lui, est venu pour son journal et il est l'objet d'une suggestion aussi. Il est plutôt porté vers l'interprétation sensationnelle, cela est tout naturel.

Néanmoins le reporter du *Petit Journal*, poursuit son enquête sur place avec impartialité.

Mais laissons-le parler lui-même.

« — Continuant à m'informer, « j'aborde M. Antonin Proust, qui est « venu aux nouvelles, et lui pose la « même question qu'à M. Arnaud de « l'Ariège. M. Proust est un aimable « homme qui parle peu et sourit tou- « jours. Quand il s'entend interpeller « sur l'identité de la dame inconnue et « sur ses fonctions dans la maison, il « sourit et ne parle plus du tout. Je « lui dis alors :

« — Mais pourquoi tout ce mystère? « Ce qu'on dit est donc vrai?

« — Et que dit-on?

« — On dit que cette balle a été tirée « par cette dame et non par M. Gam- « betta.

« — Et où dit-on cela?

« — Au café, sur la route, en face, « à ce café où vont les gens de la mai- « son.

« — Ah! eh bien, laissez-les dire, et

« ne répétez pas cela dans votre jour-
« nal.

« — Je ne le dirai pas, si vous me
« donnez votre parole d'honneur que
« ce n'est pas vrai.

« — Ce n'est pas vrai!

« — Votre parole d'honneur?

« — Ah! n'imprimez pas cette his-
« toire, qui n'est pas vraie...

« Et toujours froid et calme. Proust
« s'en va prendre le train, sans avoir
« formellement donné la parole d'hon-
« neur que je lui ai demandée.

Alors le journaliste se dit que peut-être les propos qu'il avait entendus au café ne sont pas aussi à dédaigner qu'il lui a tout d'abord paru et il lance la fameuse version dubitative qui, en un instant fait le tour du monde!

Les ennemis politiques, les amis ingrats ne sont vraiment pas fâchés de découvrir enfin un petit scandale dans la vie de Gambetta et la version est accueillie pour ainsi dire d'enthousiasme.

Voilà comment bien souvent se créent les interprétations les plus fantaisistes d'autant mieux accueillies parfois qu'elles sont invraisemblables car une discussion, une scène entre Gambetta et son amie adorée, à la veille de ce mariage tant imploré pendant tant d'années, a fait sourire ceux qui connaissaient ces deux êtres bons parmi les meilleurs.

II

La Vraie Maladie et la Mort de Gambetta

L'explosion du coup de revolver fait sortir de sa chambre l'amie effrayée. Gambetta saigne abondamment tout en assurant que ce n'est rien et en expliquant comment les choses se sont passées. Elle lui prodigue les soins les

plus touchants avec un sang-froid et une intelligence extraordinaires.

Le docteur Lannelongue dans son livre « Clinique chirurgicale », donne les détails suivants très précis sur l'accident.

Le bruit de la détonation avait été peu intense : « le blessé ressentit immédiate-
« ment dans la main, une douleur extrê-
« ment vive que, dans son récit, il com-
« para à un éclair : de plus, il se produisit
« immédiatement un écoulement de sang
« par l'orifice d'entrée du projectile. Ainsi
« averti de sa blessure, M. Gambetta crut
« tout d'abord que la balle n'était pas res-
« sortie ; il lui sembla, pendant plus d'un
« quart d'heure, qu'elle était encore dans
« sa main et il fit plusieurs tentatives de
« compression pour l'extraire. Bientôt une
« tâche de sang sur la manche de la che-
« mise fit découvrir l'orifice de sortie.
« Pendant ce temps, on s'était empressé
« autour de lui, et, comme le sang conti-
« nuait à couler, non en jet, mais à la
« manière du filet d'un petit ruisseau, les

« gens de sa maison apportèrent un grand
« vase d'eau salée dans lequel il plongea
« sa main ; par deux fois on renouvela
« l'eau, et chaque fois, nous dit-il, elle
« était fortement rougie ; il estime qu'il a
« perdu " pas mal de sang ". Puis. il enve-
« loppe sa main successivement dans deux
« serviettes et un grand mouchoir ; tout ce
« linge est couvert de sang. MM. les doc-
« teurs Gilles, de l'hospice Brézin, et Guer-
« dat, de Ville-d'Avray, arrivent alors et
« procèdent à un pansement légèrement
« compressif, qui arrête l'hemorragie ».

Le docteur Lannelongue arrive vers une heure; il vérifie et complète le pansement de son confrère. Toute blessure à la main est une blessure sérieuse, même lorsque la balle n'a fait, comme c'était le cas, que traverser les chairs sans léser aucune artère. Ce qui rend peut-être plus grave l'accident du 27 novembre, c'est d'abord l'état général de la santé de Gambetta, qui depuis longtemps déjà inspire à ses amis de secrètes inquiétudes ; ensuite la dis-

position des lieux où le blessé va être confiné et qui manque absolument de confortable, comme nous venons de le voir.

La première alerte passée cependant le calme revient dans les esprits. Gambetta prend la chose gaiement et raille doucement celle qui se désole de cette égratignure.

Que lui importe, il est avec elle. On comptait faire le mariage dans trois jours, ce sera un peu retardé, voilà tout.

Et l'on plaisante sur la difficulté de mettre l'anneau nuptial à la main munie du pansement.

Bah ! dit-il, l'annulaire est intact ! tout est là.

***

L'accident du 27 novembre n'a causé aux amis de Gambetta qu'une courte alarme. Telle est leur foi en cet homme si nécessaire à la grandeur de la République et au relèvement de la Patrie qu'on annonce couramment pour les

premiers jours de janvier, le retour de Gambetta à Paris. La Commission de l'Armée, dont il est l'âme, ne veut pas délibérer en son absence et s'ajourne. Du reste, il ne tarde pas à recevoir des visites dans sa chambre de malade, et c'est un grand tort. Il continue à lire les journaux et les lettres qu'on lui adresse de tous les coins du monde. Il s'informe de tout, et si le corps est condamné à l'immobilité, l'esprit, toujours en travail, ne sacrifie aucun des grands intérêts qui lui sont confiés. Il charge Emmanuel Arène à plusieurs reprises, d'aller entretenir de sa part, au sujet des affaires du Tonkin, le Président du Conseil Duclerc. Il dit à Reinach : « Je ferai ma rentrée à la Chambre par un discours de belle humeur ». La mort et ses perspectives c'est ce qui l'inquiète le moins.

* * *

La blessure, sous la direction du docteur Lannelongue, guérit rapidement, sans suppuration.

Voici l'extrait du journal du docteur du 8 décembre.

« Température 36,7, pouls 72. Renou-
« vellement du pansement l'aspect du
« membre est excellent presque normal :
« les doigts sont dans l'extension com-
« plète ; tout œdème a disparu.

« L'orifice de la blessure palmaire est à
« peu près cicatrisé et l'orifice brachial
« est oblitéré par une couche rosée fort
« petite de bourgeons charnus. Le trajet
« intermédiaire de la balle semble être
« entièrement réparé ; l'articulation du
« poignet jouit de tous ses mouvements.
« Le blessé nous dit qu'il ne perçoit plus
« de douleurs dans les doigts ; l'index et
« le petit doigt le " travaillent surtout " ;
« il a l'impression qu'ils sont fléchis dans
« la paume de la main et il regarde sou-
« vent pour s'assurer du contraire.

« Une perversion plus étrange de la
« sensibilité est celle-ci. M. Gambetta n'a
« pas le sentiment vrai de la position de
« sa main qui est étendue sur un coussin

« en dehors du lit ; il lui semble qu'elle « repose sur sa poitrine et il a besoin de « la voir pour se remettre dans la réalité.

« M. Gambetta a fait un déjeuner un « peu plus abondant, un bouillon, un « œuf à la coque, quatre huîtres avec du « pain, les ailes d'une bécasse (alimenta- « tion prématurée évidemment).

Mais à partir de ce jour, 8 décembre, où la blessure est cicatrisée ce sont des symptômes plus alarmants qui vont se manifester.

Gambetta a trop de médecins autour de lui. Siredey, son docteur habituel, Fieuzal, son ami, MM. Gilles et Guerdat de Ville-d'Avray, trois internes des hôpitaux, MM. Walter, Berne et Martinet se succèdent au lit du blessé, sans compter le chirurgien O. M. Lannelongue qui, lui, accomplit sa mission avec un plein succès, et enfin M. Charcot qui intervient le 10 décembre.

Personne durant la cicatrisation de

la blessure ne songe beaucoup à l'état général de Gambetta. On l'alimente après les premiers jours et on le purge alternativement.

C'est après le déjeuner trop copieux du 8, que l'état s'aggrave.

Le 10 décembre le docteur Lannelongue écrit:

« Le malaise abdominal s'est accen-
« tué et M. Gambetta nous apprend que,
« la veille au soir, en faisant des efforts,
« il a ressenti subitement une vive douleur
« dans le flanc droit dont il précise mal le
« siège. Cette douleur a déterminé de l'in-
« sommie, et le dimanche il s'en plaint
« encore, quoiqu'elle soit beaucoup moins
« accentuée. L'état saburral est plus pro-
« noncé, l'inappétence est complète ».

Cette douleur n'est pas la première qu'il ressent et des amis intimes ont dit que bien des fois ils l'ont vu dans la conversation animée, porter brusquement la main sur son flanc droit comme s'il ressentait là un mal aigu.

Il y a là évidemment le début de la perforation intestinale (de l'appendicite, que l'on ne connaît pas encore dans la médecine sous ce nom) et que le docteur Lannelongue diagnostiquera le premier et le seul dont il en constatera la réalité plus tard à l'autopsie.

La lutte va s'établir à partir de ce moment entre le chirurgien qui sent qu'une opération devient nécessaire et les autres médecins qui ne veulent pas encourir la responsabilité d'une intervention chirurgicale.

Le 11 au matin, le pouls a déjà 80 pulsations. Le visage est légèrement congestionné, la langue blanche et très saburrale, le dégoût de la nourriture est absolu.

Néanmoins, le 12 et le 13 la situation semble s'améliorer à ce point que Gambetta circule un peu dans sa maison et mange (ce qui est une grande faute).

Le 16, il commande la voiture et

sort. C'est encore une imprudence. Il prend froid certainement car le soir la température s'élève à 39°6 et le pouls bat 88 pulsations.

Lannelongue arrive à dix heures du soir, M. Siredey est prévenu dans la nuit. Un empâtement dans la fosse iliaque droite est constaté et une note de M. Siredey transmise à M. Lannelongue dit:

« Je crois que la typhlite est ce qu'il y a « de plus probable ».

Tous ceux qui l'approchent, le 16, trouvent le malade triste et souffrant d'un malaise encore mal défini.

Malgré un optimisme qui s'obstine à confondre les désirs avec la réalité, les amis qui lui rendent visite ce jour-là, Challemel-Lacour, Ferdinand Dreyfus et Emmanuel Arène, reçoivent une douloureuse impression: Gambetta est travaillé manifestement « par un grand mal intérieur ». Il cause peu et sans entrain.

La fièvre apparaît plus fréquente et les symptômes caractéristiques de l'appendicite ignorée se révèlent par des vomissements.

On parle de pérityphlite, d'engorgement pericœcal, mais on n'agit pas, on attend.

Il ne serait pas trop tard encore cependant pour intervenir énergiquement.

L'albumine apparaît. On donne néanmoins le 20 décembre quelques bouillons et de l'eau rougie, à deux heures frisson intense, chaleur, transpiration. On donne un grog qui est vomi.

Pour la première fois le docteur Lannelongue parle d'une « perforation extra-péri-
« tonéale de l'intestin comme cause pre-
« mière des accidents ; l'hypothèse d'une
« ulcération, d'une fissure, qu'un corps
« étranger venu de l'intérieur aurait déter-
« minée dans ses parois, est nettement
« posée, et nous dessinâmes, dit le doc-
« teur, sur le papier les adhérences qui

« devaient exister et dont nous supposions « en tout cas la possibilité ». (Ce document du 20 est resté et à été reproduit dans l'ouvrage. Il est absolument prophétique).

A partir de ce moment le docteur devient suspect à ses confrères et on cherche à l'éloigner. M. Charcot diagnostique une pérityphlite primitive se prolongeant sur le côlon.

La vérité, c'est que selon le diagnostic du docteur Lannelongue l'intestin est perforé ainsi qu'il l'a montré dans son dessin.

Du 24 au 27 l'état du malade s'aggrave toujours et l'on ne fait rien.

Le 28 décembre, il y a une consultation de sept médecins: Charcot, Verneuil, Trelat, Siredey, Gilles, Fieuzal et Lannelongue. Tous, sauf le dernier, décrètent que la pérityphlite est incontestable, *toute autre hypothèse doit être écartée?*

Les conditions réunies qu'ils énumèrent

interdisent, affirment-ils, une « interven-
« tion chirurgicale qui serait pleine de
« périls, sans donner aucun espoir fondé
« d'un résultat favorable ».

Voici du reste ce qu'il dit lui-même dans son ouvrage.

« L'opération que je me proposais de
« faire n'était pas celle de l'appendicite
« actuelle. J'avais projeté d'arriver sur le
« cœcum par la voie extra-péritonéale
« lombaire.

« La nappe purulente retro-cœcale eût
« été ouverte indubitablement et, selon les
« circonstances j'aurais suturé ou non l'ul-
« cération du cœcum ou de l'appendicite
« *et fait dans tous les cas le drainage du*
« *foyer.*

« Mes propositions furent rejetées dans
« les deux consultations du 23 et du 28 dé-
« cembre. A partir de ce moment on cessa
« de m'accorder autour de Gambetta la
« confiance dont j'avais joui jusqu'alors ;
« on m'invita même indirectement à ne
« plus revenir et j'aurais certainement

« laissé la place libre sans mon dévoue-
« ment et une affection pour Gambetta
« qui durait depuis de longues années ; je
« ne voulus pas abandonner l'ami au mo-
« ment surtout où il allait mourir en l'ab-
« sence de toute famille ».

La marche de la maladie s'accélère.

Un érysipèle se déclare sur l'abdomen du malade, la bouche devient sèche, la peau moite. Le 30, on lui fait prendre un thé au lait additionné de kirsch et des grogs tous les détails ci-dessus sont pris dans le ournal de la maladie).

Gambetta devient indifférent à toutes choses, la température est à 37°, le pouls bat 120. Il a 40 respiration par minute.

Le 31 décembre arrive et tous les médecins, sauf Lannelongue, regardent silencieusement ce malade qui meurt. On lui donne du café, il le rejette, on lui donne du champagne, de l'eau-de-vie, du rhum. Le vin de Champagne est vomi. On réchauffe le malade avec des boules d'eau chaude.

A dix heures du soir, les symptômes alarmants se sont multipliés et s'aggravent, le malade a cependant encore toute sa connaissance. Il parle quand on lui humecte la bouche, il répond enfin un dernier mot à onze heures moins le quart. Le dénouement est imminent et la mort arrive sans secousses quelques minutes avant minuit.

On a dit: « Gambetta vivrait peut-être encore s'il avait été soigné par un médecin de campagne. » Ce que l'on peut dire aussi c'est que si l'on eût écouté le docteur Lannelongue une opération le 23 l'aurait probablement sauvé.

Les grands médecins au chevet d'un grand homme ont des timidités et des hésitations mortelles.

*
* *

On peut le dire hardiment, Gambetta ne pouvait s'attendre à un dénouement fatal.

Il avait un sentiment trop profond de la mission qui lui restait à accomplir pour soupçonner que la mort brutale pût l'arrêter à mi-route. C'est du moins l'impression que ressentirent tous ceux qui eurent le triste bonheur de le soigner pendant ses derniers jours. Mais il avait le cœur si délicat, si bon, qu'il a pu garder pour lui seul ses appréhensions funèbres, de crainte d'attrister davantage celle qui le soignait, avec un dévouement passionné. Pas une plainte n'est sortie de ses lèvres. Deux heures avant de rendre le dernier soupir, il remercia d'un geste, d'un sourire, le docteur Lannelongue. Il a peut-être reconnu dans un dernier regard son ami des premiers jours, Eugène Spuller.



Quand nous arrivons à Ville-d'Avray, Rouvier, Barrère, Isambert, Colani et moi, a dit Reinach, tout est fini : il n'a pas survécu à cette année 1882 qui a été si

cruelle pour lui, si malheureuse pour la France et dont la crainte superstitieuse l'a obsédé depuis le commencement de sa maladie...

Dans sa petite chambre étroite et mal close, Gambetta est étendu sur son lit de mort. La figure rajeunie entre les larges boucles blanches de sa chevelure rappelle l'homme de 1869 d'avant les épreuves de l'année terrible.

Nous restons là toute la nuit, rappelant les souvenirs du passé, regardant avec angoisse dans l'avenir.

A l'aube, la nouvelle funèbre se répand dans Paris et le pèlerinage commence ; chaque train amène des centaines d'amis connus et inconnus. Cette journée de premier Janvier est douce et claire comme une matinée de printemps; la maison, le jardin ensoleillé ne désemplissent pas. Bien des adversaires d'hier mêlent leur douleur à la nôtre. Bonnat, Falguière, Antonin Proust, Carjat, Bastien-Lepage, gardent pour la

postérité le dernier aspect de cette grande figure. Tous répètent : « Cette mort, est une défaite ».

Et nous songeons à l'autre défaite, celle à laquelle il pensait toujours, et qui s'aggravait terriblement de sa mort.



SEULE AU MONDE !

XII

SEULE AU MONDE !

Pendant que la Patrie fait d'immortelles funérailles à celui qui l'a relevée, à celui qui aux heures de l'épreuve suprême lui a donné confiance en son génie, en son avenir.

Pendant que la République acclame douloureusement celui qui l'a fondée et implantée définitivement dans ce pays soumis à sept gouvernements en moins d'un siècle.

Pendant que les hommes politiques qui ont commis le meurtre à l'aide de l'arme de la dictature se repentent et comprennent l'irréparable perte que

vient de subir l'Union républicaine si nécessaire.

Pendant que ses amis fidèles et il en a de nombreux et de profondément sincères, pleurent toutes leurs larmes. — que devient celle qu'il a tant et si passionnément aimée ?

*
* *

Après avoir baisé au front devant la foule officielle cet être qui est sien, qu'elle a soigné nuit et jour, dont elle entend encore les appels douloureux et tendres, après avoir jeté un dernier regard sur cette chaumière des Jardies, qui, il y a quelques jours à peine, retentissait d'accents de joie et d'espérance.

Elle part :

On ne la reverra jamais ai-je dit.

Et cela est vrai.

Elle part sans ressources, dans la pauvreté et la douleur, comme elle est venue jadis au bien-aimé. L'idée invraisemblable de la mort et de la séparation ne leur était pas venue à tous les deux.

Pas de testament à celle à qui, de fait, il avait tout donné en se donnant lui-même.

Quelque monnaie dans un vêtement et cet anneau des fiançailles : « Hors cet annel point n'est d'amour », reçu au premier jour de leur union.

Voilà toute sa richesse.

Sa sœur tant aimée est morte, elle lui a laissé son fils qu'une maladie impitoyable emporte. Père, mère, sœur, ami, tout a disparu. Une lointaine cousine, presque une inconnue et c'est tout.

Hier, elle était l'épouse d'un homme qui lui apportait l'honneur, la gloire, la considération, la vie matérielle assurée, une famille.

Aujourd'hui, elle est sans ressources, sans ami, sans famille et cela s'est fait brutalement, sans préparation, sans réflexion possible, en quelques heures dans l'affolement d'une mort presque foudroyante.

Seule ! seule ! c'est le mot qu'elle se répète dans une sorte d'hébétude.

La voilà dans la forêt où ils venaient si souvent tous les deux, la voilà, errant, pleurant maintenant à longs sanglots sans fin, trébuchant, s'asseyant sur le rebord des fossés, cherchant à se rappeler quelque chose dans le chaos de son cerveau meurtri, ne sentant rien qu'une douleur immense dans un vide sans fond.

Lui mort ! lui parti pour toujours ! lui qui mettait la bien-aimée au-dessus de tout et de tous ! lui qui l'idolâtrait, se jetant à ses pieds, la prenant sur son cœur, l'appelant de tous les plus doux noms que la tendresse exaltée peut inventer dans un grand esprit !

Je ne le verrai plus, je ne le verrai plus !

Et les sanglots redoublent et l'idée de la mort lui apparaît comme la solution suprême et logique.

Peu à peu, instinctivement, elle s'a-

chemine vers ce couvent de Suresnes où elle venait si souvent avec lui.

Elle revoit cette borne du chemin où le cher grand homme s'asseyait après la promenade, lui disant dans sa bonté tolérante :

— Allez dire bonjour à vos bonnes sœurs, je vous attendrai là.

Et le couvent lui apparaît comme le refuge, comme l'ensevelissement nécessaire à toutes les grandes douleurs.

Mais en même temps, il lui semble qu'elle sera obligée de raconter sa vie, de dire quel lien la rattachait au mort illustre. Non, non, pas de confidences, pas de questions, l'oubli.

Et cette pensée d'être ignorée, de vivre seule, d'attendre religieusement la fin de toute bonne catholique lui apparaît à l'ombre de ce couvent qui lui interdit le suicide.

Elle vivra, mais où, comment?

Et sa course vers Paris où l'on peut

souffrir à son aise dans l'indifférence et dans l'obscurité recommence...

Elle y arrive à la nuit et une misérable petite chambre meublée, au cinquième étage, reçoit incognito celle qui, quelques jours auparavant allait être la femme du premier homme d'Etat de son temps, et présentée comme telle à tout ce que la France compte de grands personnages dans tous les mondes.

*
* *

Il faut le reconnaître hautement, les parents de Gambetta ne comprendront rien à cette disparition. Toute la famille du grand tribun, le père, la sœur, ont depuis longtemps accepté cette alliance.

Mais fière, presque farouche dans sa frondeur naturelle pour tout ce qui n'est pas Lui, elle a voulu disparaître pour toujours.

On la cherche durant cinq jours sans succès.

Les fêtes inoubliables des obsèques nationales de Gambetta ont lieu. La rumeur, les hymnes, les salves de coups de canon arrivent jusqu'à elle.

La France ensevelit son grand mort. La Patrie pleure.

Elle, continue de verser [illegible]ncieusement toutes ses larmes.

Si les morts voient et p[illegible]ent dans l'au-delà, qui oserait dire que l'âme de Gambetta n'est pas plutôt présente là dans cette mansarde, auprès de la bien-aimée seule et misérable, que près de ce peuple en deuil qui lui rend un solennel et dernier hommage?

Au bout de cinq jours, d'une recherche active, M. P.... qui occupe aujourd'hui une des plus grandes fonctions financières de Paris, qui connaît presque seul, depuis longtemps le secret de Gambetta, trouve enfin la pauvre femme dans sa mansarde.

Ce qu'est cette entrevue, nous ne le dirons pas. Nous nous sommes donné

comme règle, dans ce récit, de ne faire intervenir aucune personnalité autre que celle de Gambetta et de sa compagne.

C'est l'histoire de deux cœurs que nous avons voulu écrire et non une chronique plus ou moins politique et indiscrète.

Ce que nous pouvons dire, c'est que très noblement la famille du grand tribun, par l'organe de M. P..., réussit après une lutte assez longue à faire accepter de modestes moyens d'existence à celle que tous considéraient déjà comme la noble veuve du grand tribun.

La fille de S. K., le compagnon alsasien de Gambetta à la Chambre, se montre particulièrement généreuse.

Que va être cette vie désolée, après la mort de toute espérance, nous allons le dire, car là, seulement, nous pourrons bien connaître celle que ces lignes ont forcément présentée sous un jour mystérieux.

Elle n'a presque jamais parlé dans ces pages. Que va-t-elle dire maintenant après la mort de son unique ami ?



LES LETTRES
DE MADAME LEONIE LÉON

XIII

LES LETTRES DE MADAME LÉONIE LÉON

Après le coup de foudre mortel des Jardies, qu'est devenue l'amie de Gambetta?

Par quel effort suprême de volonté a-t-elle échappé à la curiosité publique? Comment s'est-elle ensevelie avec le souvenir du grand tribun, avec ses lettres, loin de ses amis et du monde. Qu'a été la vie de cette femme supérieure qui ne pouvait s'empêcher pourtant de penser, de vivre, de se souvenir, quelque désir qu'elle eut d'oublier.

Voilà le second mystère de ce roman si pur et si passionnant, si peu fait pour

satisfaire nos goûts de révélations sensationnelles, mais si vibrant pour les âmes délicates.

Une troisième inconnue est aussi la suivante : Dans les lettres du grand tribun que l'on a lues, il y a un tel enthousiasme, pour l'élue de son cœur, il l'élève si haut dans son estime, son admiration est si exaltée que les sceptiques ont presque beau jeu de demander à savoir si réellement elle justifiait cet enthousiasme.

Voilà pourquoi, à défaut des lettres d'elle dont parle Gambetta et qu'elle lui adressait, il était important de pouvoir juger par une correspondance de la véritable valeur intellectuelle de cette noble femme.

J'ai pu reconstituer sa vie après la mort de son ami, non pas en imagination mais d'après les documents authentiques que voici :

Gambetta avait un ami obscur et tendre, sans ambition aucune. M. C... qui

n'a jamais voulu d'aucun ruban, que peu de personnes ont connu et qui vit encore dans une obscurité voulue.

Cet ami a une femme — grand'mère aujourd'hui, — dont les sentiments élevés « la plume alerte et fine », devaient séduire l'amie de Gambetta. Se voir, se comprendre, s'aimer et s'écrire, quoi de plus naturel et de plus français?

C'est de cette correspondance charmante de contraste, d'une femme en deuil, torturée par le souvenir et d'une mère de famille souriante, entourée de ses bébés roses que j'ai extrait mes documents et que j'ai pu reconstituer les principaux traits de la vie mystérieuse et du caractère de celle que je ne crains pas d'appeler maintenant la Veuve de Gambetta.

***

L'horrible catastrophe passée, une seule pensée hante le cerveau de cette infortunée. Partir, quitter Paris, oublier, oublier, dormir.

Elle part pour Rome où elle avait été mystérieusement avec Gambetta, jadis, elle va prier dans ce Vatican qu'elle aime et dont elle parle souvent. Puis Rome lui devient insupportable et elle écrit les lettres courtes et haletantes qu'on va lire.

« *Je vais quitter Rome où hélas ! je* « *n'ai pas trouvé le sommeil. Je m'arrê-* « *terai deux ou trois jours à Milan, puis* « *j'irai à Genève, peut-être y dormirai-* « *je, sans demander chaque soir au* « *chloral quelques instants d'oubli, des* « *déchirements passés et de l'horrible* « *présent.* »

De Genève, elle écrit encore :

« *Je me suis décidée brusquement à* « *venir en Suisse parce que je sentais* « *mon cerveau s'égarer dans ce milieu* « *de douloureux souvenirs où l'impla-* « *cable passé est sans cesse sous mes* « *yeux. Quel lourd fardeau est la vie !*

Hélas ! le repos ne vient pas plus à

Genève qu'à Rome et invinciblement la tombe de son ami l'attire, elle va à Nice, elle trouve cette tombe abandonnée, misérable ! Quel déchirement ! Elle la fuit désolée. Elle écrit de Rome le 31 décembre, jour anniversaire de cette mort qui la hante :

Rome.

« *Madame et chère amie,*

« *Votre pensée m'a certainement*
« *cherchée à travers le monde hier, au-*
« *jourd'hui, et vous avez dû sentir mon*
« *cœur battre tout près du vôtre au sou-*
« *venir des douleurs passées. En quit-*
« *tant Genève, j'ai séjourné deux mois*
« *à Nice et malgré le voisinage de cette*
« *misérable tombe abandonnée, j'ai*
« *préféré venir à Rome, où chaque*
« *pierre rappelle l'instabilité des cho-*
« *ses de ce monde, l'ingratitude des*
« *hommes, la fragilité du bonheur.*

Le chagrin est à son paroxysme, son amie lui écrit pour la bercer, lui parler de ses enfants à elle, des bébés ro-

ses, mais la correspondance brève, haletante de l'infortunée continue toujours. On sent comme le spectre du suicide qui arrive, mais l'idée religieuse la retient, les sombres résolutions se pressent dans son cerveau, sans se fixer.

15 juillet.

« *Chère Madame,*

« *Je suis bien touchée de votre af-*
« *fectueux souvenir, mais rien en ef-*
« *fet ne peut apaiser les souffrances*
« *d'un cœur d'où la mort est venue*
« *successivement arracher tous les*
« *êtres aimés.*

« *Je m'occupe à régler mes affaires*
« *comme si je devais mourir demain,*
« *peut-être, irai-je terminer mes tristes*
« *jours dans un couvent, dans tous les*
« *cas, vous serez avertie, car j'ai trop*
« *d'amitié pour vous, pour ne pas*
« *vous tenir au fait de mes résolu-*
« *tions.*

« *Tendrement à vous.*

« L. L. ».

La fatalité cependant n'a pas encore suffisamment accablé cette grande âme. Son neveu, l'enfant chéri de sa sœur, celui que Gambetta aimait tant qu'on le lui donnait pour fils, va mourir. Un mal implacable le mine. Chose mystérieuse, cette souffrance nouvelle la rappelle à la vie. La lutte acharnée contre la mort comme autrefois aux Jardies la galvanise. Le combat pour la tendresse, c'est bien là toute la vocation de la vraie femme. Mais le destin est encore le plus fort. Le jeune homme meurt.

« *Tout est fini, mon pauvre neveu a*
« *succombé cette nuit à une phtisie*
« *galopante. C'est affreux. L'inhuma-*
« *tion aura lieu en province dans un*
« *caveau de famille.*

« L. L. ».

Quelle famille a donc donné son caveau à cet enfant jadis sans père? Encore un mystère parmi tant d'autres.

*
* *

Enfin, après quelques années, la crise de désespoir s'est atténuée. Le chagrin

a de ces accalmies heureuses qui viennent après les paroxysmes. Elle écrit plus reposée et un peu de cette poésie qu'elle exprime si délicatement perce maintenant dans sa correspondance.

Corso.

« *Madame et chère amie,*

« *J'avais envoyé aux enfants quel-* « *ques* « *dolce* » *pour leur rappeler* « *leur vieille amie d'Auteuil ; cela s'est-* « *il perdu en route ?*

« *Merci de votre affectueux souvenir,* « *délicieusement exprimé dans un* « *style qui n'appartient qu'à vous. Il* « *m'a trouvée un peu plus calme qu'au* « *départ; mes nerfs se détendent peu* « *à peu dans ce silence absolu. Il y a* « *peu de monde à Rome, peu aussi à* « *l'hôtel. La grande ombre de la mort* « *plane ici, partout et vous apprend à* « *souffrir, à mourir et à espérer mieux* « *que ne peut donner la vie.*

« *Nous avons eu des jours de pluie,*

« *même de neige, mais le Ciel a déjà*
« *repris son bleu sombre et le Soleil*
« *darde ses rayons d'or sur les nom-*
« *breuses coupoles qui recouvrent*
« *l'histoire du monde.*

Hôtel de Rome. Corso.

« *Madame et chère amie,*

« *Que peut-on vous souhaiter à vous*
« *qui vivez au milieu d'un océan de*
« *joies? Qu'il n'y survienne aucun nua-*
« *ge, aucune tempête ; et c'est ce que*
« *je fais du fond d'un cœur qui vous est*
« *sincèrement attaché. Le temps est af-*
« *freux, mais je m'y attendais. Le mois*
« *de décembre est toujours pluvieux à*
« *Rome, et tous les français se sont*
« *dispersés. Mais quelle admirable mu-*
« *sique j'ai entendue ! Une chose ab-*
« *solument unique, et tout à fait ex-*
« *quise : un concert en l'honneur de*
« *Palestrina et rien que de sa musique*
« *dans la magnifique Salle du Trône,*
« *du palais Barberini. Cela dure une*
« *heure, et puis reviennent aussitôt et*

« *plus déchirants que jamais, les dou-*
« *loureux souvenirs! Non le temps ne*
« *cicatrise pas de telles plaies; il ne*
« *fait au contraire que les envenimer;*
« *et je ne me suis jamais sentie aussi*
« *malheureuse qu'à l'heure où je vous*
« *écris, où je vous embrasse, en vous*
« *assurant pour vous et pour les chers*
« *vôtres, de mes plus affectueux senti-*
« *ments.* »

Quelle simplicité et quelle poésie voilée par la douleur dans ce style délicat!

*
* *

Une des caractéristiques de cette exquise créature, c'est que toute sa vie elle a été... — je cherche un mot qui traduise bien ma pensée, — non pas coquette cela indique des a-côtés qui n'ont pas existé pour elle, — non pas aimant la toilette, — sa vie pauvre et effacée ne lui a pas permis de faire jamais ce que l'on appelle de la toilette, — mais soigneuse de son extérieur, le voulant,

par une sorte d'atavisme des jolies femmes ses ancêtres, coquet et attrayant dans sa simplicité. Cela est, n'en doutons pas, une des choses les plus exquises, les plus françaises et les moins répandues dans le monde. La femme anglaise, allemande, brille de son éclat naturel durant la jeunesse, mais cette jeunesse passée, elle devient facilement quelconque au milieu de sa famille et de ses amis. La française, l'italienne, l'espagnole même, ne renoncent que rarement à réjouir les yeux de ceux qu'elles aiment. Il y a paraît-il plus de saveur pour elles à s'entendre dire sur le tard qu'elles sont jolies... qu'à éblouir à vingt ans. Voilà pourquoi la femme latine reste si longtemps attrayante et soignée.

L'aventure des trois corsages d'été que raconte la lettre datée de Rome qui va suivre et le mot charmant de Gambetta feront comprendre notre pensée.

« Chère amie,

« Il fait une chaleur cuisante. Et « comme les petites choses ne me réus-« sissent pas mieux que les grandes, « j'ai avec moi trois corsages d'été, « dont aucun ne me va. Le pauvre « grand ami, avait coutume de dire, « lorsque je lui exposais mes chagrins « de toilette : qu'il « réservait son émo-« tion pour des catastrophes plus na-« tionales ».

Le trait est plein de bonhomie.

Ce sont les cérémonies religieuses qui sont son unique distraction ainsi que le spectacle de la nature dont elle ne se lasse jamais.

« L'autre jour j'ai assisté à la belle « cérémonie d'ouverture de la porte « Sainte; j'étais placée tout à fait en « face de cette porte et du Trône du « Saint-Père, vieilli, mais bien por-« tant.

« Je suis en ce moment à Naples, où « il fait un temps absolument merveil-

« *leux, mais je vais retourner à Rome*
« *à ce même hôtel du Quirinal, que*
« *j'ai dû quitter pour quelques jours*
« *parce que ma chambre se trouvait*
« *tout près d'un théâtre, où cette année*
« *par exception, — toujours ma mau-*
« *vaise étoile, — on chante l'Opéra tous*
« *les soirs. Vous jugez des nuits que*
« *j'ai passées !*

« *Je vous embrasse, chère Madame*
« *et Amie, en face d'une mer splendide*
« *et de l'île de Capri, tout enveloppée*
« *de vapeurs bleues, en vous envoyant*
« *à tous, mes meilleurs souhaits d'heu-*
« *reuse année.* »

Et plus loin, datée de Genève :

« *Je suis venue ici près de mes amis*
« *M. P. chercher un peu de fraîcheur*
« *au bord de ce beau lac, qui fut autre-*
« *fois le confident de tous mes rêves de*
« *bonheur.*

« *J'irai certainement à Paris, à la fin*
« *de septembre ; vous y serez, je l'es-*
« *père. Y resterai-je ou retournerai-je*

« *à la Ville des tombeaux qui dispose*
« *si bien à mourir.* »

Hélas ! le séjour de Genève ne lui est guère favorable et elle revient par une sorte d'obsession à la Ville des tombeaux, à Rome où elle voudrait mourir.

Quelles charmantes et mélancoliques lettres elle écrit de ce séjour préféré, si bien en harmonie avec son état d'âme.

Hôtel de Rome.

« *Chère Madame,*

« *Ou vous êtes malade, ou vous m'ou-*
« *bliez? Les deux hypothèses sont éga-*
« *lement inquiétantes, et je ne veux*
« *m'arrêter à aucune avant d'avoir re-*
« *çu de vos nouvelles, qui je l'espère,*
« *seront bonnes et affectueuses. Aux*
« *jours de pluie, a succédé un soleil*
« *dont l'Italie connait seule les splen-*
« *deurs, mais s'il illumine les yeux, il*
« *ne dissipe pas les nuages qui enve-*

« *loppent l'âme désolée qui cherche l'a-*
« *paisement à d'incurables douleurs.*

« *Le Pape est en excellente santé.*

« *A bientôt le plaisir de vous lire, et*
« *recevez en attendant, mes plus affec-*
« *tueux souvenirs.*

De Genève encore cette mélancolique et poignante lettre.

« *Chère Madame,*

« *C'est pour ne pas mettre de noir*
« *dans le rose de votre joyeuse vie de*
« *famille, que je ne vous écris pas plus*
« *souvent. A quoi bon vous entretenir*
« *des stériles regrets d'un passé que je*
« *ne peux ni ressaisir, ni refaire ? Je*
« *comprends aujourd'hui seulement*
« *que le plus impérieux de nos devoirs*
« *en ce monde est de faire notre*
« *bonheur et j'ai follement joué avec le*
« *mien, et celui des autres, sans comp-*
« *ter avec la mort, à laquelle on songe*
« *si peu au milieu du tumulte des cho-*
« *ses de la vie!*

« *J'ai en face de moi l'un des plus*

« beaux paysages du monde et je suis « seule à le contempler!

« Je vous envoie une photographie « assez mal réduite ici, un souvenir de « lui et de moi.

La photographie à laquelle il est fait allusion est un portrait de Gambetta. Au bas il est écrit de la main du Tribun :

A la lumière de mon âme, à l'étoile de ma vie, à Léonie Léon, Léon Gambetta.

Nous la donnons au frontispice de ce livre.

***

Mais les années passent et l'oubli ne vient jamais, la santé de la noble femme s'altère et les pensées sombres reviennent et envahissent toute sa vie. Elle tombe malade sérieusement. Elle s'écrie: Enfin!

Chère Madame.

« Je n'étais pas sortie, mais clouée « sur mon lit de douleur par un érysi-

« *pèle à la tête, ma bonne étant je ne*
« *sais où?*

« *Le mal tire à sa fin, et la perspec-*
« *tive de reprendre le train de ma triste*
« *vie est une cruelle déception; il eût*
« *été si doux de s'endormir de l'éternel*
« *sommeil et d'aller rejoindre celui sans*
« *lequel je suis si malheureuse!*

*
* *

Lisons enfin ensemble, cher lecteur, cette dernière lettre écrite après bien des années de séparation. Elle nous fera comprendre qu'il n'y aura jamais jusqu'au dernier jour, d'oubli et de joie possibles dans ce cœur qui s'accuse d'obstination et jette ce cri de douleur poignante. « Ah! si je pouvais re-
« commencer ma vie, je ne me trompe-
« rais plus ».

Et c'est à lui qu'elle songe en disant qu'elle ne se tromperait plus. Elle lui donnerait le bonheur, la vie, qu'elle se reproche peut-être de lui avoir enlevée

par son obstination à refuser l'union tant rêvée.

Mais voici cette lettre capitale :

Grand hôtel de Rome. Corso.

« *Chère Madame et amie.*

« *Je pense bien souvent à vous, et*
« *M. C... à vos charmants enfants, mais*
« *je sais que vous n'aimez pas écrire et*
« *vos devoirs de mère de famille, peut-*
« *être même de grand'mère, ne vous*
« *en laissent guère le temps. Je visite*
« *avec rage les merveilles qui m'entou-*
« *rent, il n'y aura certainement pas une*
« *pierre, ni un tableau que je n'aie vus.*
« *J'assiste à toutes les cérémonies qui*
« *se succèdent au Vatican à l'occasion*
« *du Jubilé de Léon XIII, j'ai eu même,*
« *jeudi dernier, la faveur d'être reçue*
« *en audience, avec un petit groupe de*
« *personnes françaises. Le Pape qui*
« *parle très bien notre langue, a daigné*
« *m'adresser quelques paroles d'une*
« *exquise et paternelle bienveillance.*
« *Mais, hélas, tout cela ne répare pas*

« le passé, ne comble pas les vides de « mon existence désolée et mes larmes « ne cessent de couler sur tant d'irré- « parables malheurs, sur mon obstina- « tion à ajourner ce mariage, obstina- « tion que je ne m'explique plus « aujourd'hui et que je pleure nuit et « jour! Que de choses eussent été dif- « férentes, non seulement pour moi, « mais pour notre pauvre pays, qui se « débat dans de si misérables étreintes. (L'amour de la France on le voit est toujours dans son cœur comme au temps où ils étaient ensemble.)

« Vous ai-je dit que j'avais passé à « Nice le mois de novembre et une par- « tie de décembre, près de cette tombe « si misérable et si abandonnée? (La tombe de Gambetta est en effet dans un état lamentable.)

« Mais, je ne veux pas déverser sur « vous, si bonne et si aimable, toutes « les douleurs qui m'oppressent. Si « Rome intéresse, Rome aussi entre- « tient la douleur, la tristesse. Ce ne

« sont que ruines, que tombeaux, osse-
« ments, reliques, souvenirs du passé!
« Ceux qui ont triomphé ou ceux qui
« ont souffert ont disparu : des inscrip-
« tions, des cendres, voilà tout ce qui
« reste de leurs joies ou de leurs dou-
« leurs ! La vie est fragile et il faut y
« prendre le plus de bonheur possible.
« Ah ! si je pouvais la recommencer,
« cette fois, je ne me tromperais plus !

« Excusez, chère Madame, ces longs
« épanchements d'un cœur qui vous
« est bien attaché. Souvenirs affectueux
« aux vôtres. »

***

Cette lettre jette sur le caractère de cette noble femme une lumière définitive.

C'est ce caractère qu'il était nécessaire de bien pouvoir analyser.

Si elle est devenue l'unique affection de Gambetta, c'est d'abord qu'elle était la droiture même. Jamais elle n'a dissimulé. Religieuse dans le sens le plus

élevé du mot, elle n'emploie jamais dans sa correspondance et dans sa conversation, le vocable dévot à tous propos comme cela arrive à tant d'âmes éprises de mysticisme. Elle reste « religieuse sans phrases. » pourrait-on dire, au plus profond et au plus sincère de sa conscience. Elle ne fait point de prosélytisme. Jamais, elle n'a essayé de convertir Gambetta à ses idées comme on a voulu l'insinuer, elle a combattu pour les siennes vaillamment, comme Gambetta pour son positivisme.

Ils sont donc restés libres dans le domaine philosophique et religieux tout en s'aimant passionnément, éperdument. Mais ce que l'on comprend aisément pour l'homme est moins ordinaire pour la femme qui, par destination, gravite moralement et physiquement autour de l'être aimé, surtout quand il est puissant et génial comme Gambetta.

Je crois donc sincèrement que c'est l'indépendance d'esprit alliée à la tendresse chez la femme, qui constitue

pour l'homme supérieur le grand charme. Plus nous allons, moins nous apprécions la femme esclave.

Une autre caractéristique que je veux établir et qui explique la passion si vibrante qui a animé Gambetta, c'est la conservation dans l'âme forte de son amie de toutes les délicatesses, j'allais dire de toutes les faiblesses féminines.

Rester femme exquise, gracieuse, séduisante, enviable toujours, au point de vue physique et pourtant être en même temps un caractère, quel double et puissant attrait !

Si à cela, on ajoute cette chose prestigieuse qui s'appelle « l'intelligence vive » cette compréhension déliée de la femme, sorte d'instinct des dangers moraux qui fait d'elle comme un conseil d'une prescience et d'une exactitude parfois si troublante. Oh alors ! l'homme, l'homme politique surtout, entouré de pièges, d'obstacles, d'insincérités multiples, a comme un besoin

impérieux de cette magicienne dont la double vue si fine fonctionne pour lui et pour lui seul.

Enfin, je vais toucher un point de psychologie masculine que je crois bien curieux. L'amie de Gambetta était particulièrement froide dans ses relations avec les étrangers. Les quelques personnes non amies, mais simplement invitées qui ont été appelées à l'approcher, ont proclamé son abord glacial et la correction absolue, mais gênante de son attitude.

Eh bien! ce que je veux dire peut servir de règle à bien des femmes intelligentes. De même que l'amant aime la possession exclusive de l'être physique, de même il apprécie beaucoup, sans s'en douter parfois, la possession complète de l'être moral et c'est posséder vraiment et bien exclusivement l'être moral que de ne le voir s'épanouir et rayonner tout son charme, que dans l'intimité et pour soi seul.

N'est-ce pas en effet pour une femme

se donner un peu elle-même que de s'éparpiller au profit de tous en manifestations de cordialités et souvent de familiarités exagérées ?

Gambetta savait donc que cette femme était « exclusivement sienne » dans toute la force de cette expression passionnelle et c'est ce qui l'a attaché à elle si indissolublement. Ainsi, avoir du caractère et de la droiture, du charme féminin, de l'intelligence et de la tendresse exclusive, voilà une formule pour l'amour durable et grand.

Ils l'avaient trouvée ces deux cœurs que j'associe aujourd'hui aux yeux de tous. Ils l'avaient trouvée, la mort stupide, l'a réduite à néant.

Et lui mort, il ne reste plus au cœur de la survivante qu'un sentiment qui perce dans cette dernière lettre poignante : le remords.

Non pas le remords de la faute passée, absoute, purifiée par les flammes d'un grand amour, non pas le remords

de n'avoir pas assez joui d'un bonheur passager, non, le remords bien féminin bien maternel, de n'avoir pas donné au pauvre être disparu suffisamment de bonheur, suffisamment de tendresse durant sa vie.

« Je pleure sur mon obstination à « ajourner ce mariage, obstination que « je ne m'explique plus aujourd'hui et « que je pleure nuit et jour ! Ah ! si je « pouvais recommencer la vie, je ne « me tromperais plus !

Il y a dans ce cri de douleur quelque chose de plus mystérieux encore qui répond à un point d'interrogation que l'on s'est posé, à savoir si cette créature supérieure n'avait pas obéi à quelque suggestion pour amener Gambetta par le mariage religieux accepté, à une sorte d'abjuration publique de sa foi positiviste, à une sorte de rançon de son discours de Romans: Le cléricalime, voilà l'ennemi.

Eh bien ! Elle a compris enfin, mais trop tard, qu'entre l'amour profond im-

mortel, exclusif de deux êtres, il ne peut rien s'interposer. Elle a compris que les pratiques religieuses, les rites, les idées toutes faites de l'éducation sont secondaires, infimes, relatives, en présence de la séparation brutale, irréparable par la mort. Elle a compris trop tard, après l'effroyable leçon de choses qu'est la disparition de l'être aimé, qu'il faut tout sacrifier, la richesse, l'ambition, les idées acquises, Dieu, Dieu lui-même, à la vie de l'être choisi puisque tout disparaît, tout meurt avec lui.

Voilà ce que veut dire ce mot profond: « Je ne comprends plus mon « obstination à ajourner ce mariage. »

Oui, son erreur, erreur qu'elle a cruellement expiée a été de croire qu'il n'y avait qu'un seul amour, celui que Dieu avait béni. Or, quand l'amour est sincère, grand, profond, on n'a pas besoin d'invoquer Dieu : Il est toujours présent.

DES FLEURS POUR SA TOMBE

VIX

DES FLEURS POUR SA TOMBE

Je n'ai pas jusqu'ici prononcé le nom de celle qu'il me plaisait d'idéaliser en lui gardant l'anonyme, et montrant uniquement la femme exquise, la compagne et l'amie élue du cœur de Gambetta.

La Prèsse s'est emparée trop publiquement du nom de Mademoiselle Léonie Léon pour que je puisse plus longtemps m'abstenir de prononcer son nom — par un sentiment auquel on devrait obéir toutes les fois que l'on parle de l'amour d'une femme.

La pauvre créature dont je viens de retracer les douleurs et les remords

d'après ses propres lettres, vit dans l'isolement et le silence obstinés. C'est à peine si ses amis C... et M. P... ont de temps en temps de ses nouvelles.

Sa seule joie est de percevoir tous les ans les échos de la fête des Jardies qui lui montrent que la mémoire du grand homme qui fut son ami si tendre, que son culte pourrait-on dire, sont toujours vivants.

Au commencement de cette année 1906 il y a eu comme une recrudescence de ce culte patriotique et la cérémonie des Jardies, le banquet qui l'a suivie, un discours merveilleux de Joseph Reinach, ont apporté sur sa plaie toujours vive comme un souffle rafraîchissant.

Mais la mort tant souhaitée va enfin venir.

Elle vit dans une petite maison dont les fenêtres sont fermées depuis des années, Avenue Perrichont.

Sa vie se passe en lectures, en rêve-

ries, en correspondance avec de rares amis. Et encore la correspondance s'espace, les lectures se font plus rares, le livre tombe sous la lampe.

A quoi bon lire. A quoi bon penser. Rêver à quoi ? toujours au passé cruel et douloureux.

Quand la notion de l'avenir a disparu d'une âme, elle est déjà morte. Depuis longtemps l'infortunée ne vit plus.

Aussi lorsque la maladie — implacable elle le sait — qui doit l'emporter apparaît, elle est accueillie avec un soupir de soulagement.

Elle consent pourtant, à la prière de sa bonne, à aller dans une maison de santé, où elle subit une opération au sein, mais la délicate créature y est traitée, dit-elle, comme un « matelot » pour la maigre rétribution qu'elle donne et elle prend la résolution de venir mourir dans sa chambre d'Auteuil au milieu de ses souvenirs et de quelques fleurs.

Elle n'espère rien maintenant, elle n'attend personne, elle sait qu'elle mourra seule, celle qui la sert avec dévouement recueillera son dernier soupir ainsi qu'une petite Sœur des pauvres sa dernière amie.

Où sont-ils les jours de fièvre et de gloire à la *République française*, quand l'ami arrivait pour savourer dans le tête-à-tête les grands triomphes de l'orateur que la France acclamait.

Où sont-ils les voyages sur le lac de Genève où les flots berçaient leur grand amour, en Allemagne où le tribun fit un long voyage que nous raconterons peut-être un jour.

Où sont-ils ces préparatifs d'hymen si longtemps attendu, dans cette chaumière des Jardies ?

Les Jardies, horreur ! la mort, la mort brutale, le déchirement et les vingt ans de vie sans lui !

*
* *

La mort tant désirée vient à pas bien lents.

Le médecin qui a soigné Gambetta, Lannelongue et qui est resté aussi ami fidèle est là. M. P... arrive presque trop tard et un soir — à minuit, *comme Lui* — elle rend doucement, délicieusement, peut-on dire, son dernier soupir.

C'est sa première joie depuis la mort de celui qui l'appelait son inspiratrice.

Elle a tout commandé, son grossier cercueil en sapin goudronné, la dernière classe des pompes funèbres, pas de fleurs, elle veut s'en aller de ce monde comme une anonyme, comme une oubliée de tout et de tous.

Le rejoindre, voilà sa seule pensée.

Et au matin, derrière ce corbillard misérable, deux sœurs des pauvres, la bonne dévouée, une voisine, M. P.... et le neveu de Gambetta suivent lentement dans les rues d'Auteuil le char funèbre sans fleurs.

L'Eglise offre une messe distraite à cette âme qui a toujours eu foi en la religion catholique, le pauvre cortège

se disperse, le fossoyeur finit son œuvre et une toute petite croix indique seule la place bientôt disparue à jamais où repose celle à qui le plus grand homme d'Etat de notre temps, le plus grand patriote de France a dit :

A la lumière de mon âme,
A l'étoile de ma vie.
A Léonie, Léon.
Sempre ! sempre.

Lui. sera bientôt au Panthéon, elle, à la fosse commune peut-être.

Eh bien ! non, maintenant que l'on connaît l'amour profond, idéal, qui unissait les deux nobles cœurs que j'ai eu le grand honneur de faire connaître le premier, laissez-moi penser, chère lectrice et cher lecteur, que nous trouverons ensemble une formule poétique et réparatrice pour honorer la mémoire de celle qui a tant souffert.

Voulez-vous que tous les ans, lorsque l'âme populaire ira aux Jardies porter

le tribut de son admiration et de son culte, à Gambetta, nous, les amants naïfs de l'idéal, vieux ou jeunes, connus ou inconnus, nous allions porter quelques fleurs sur la tombe désolée de sa tendre et noble amie ?

Je ne sais si les cœurs qui ont battu avec le mien en lisant ces lignes n'auront pas la même impression, mais il me semble que notre cher Gambetta sera reconnaissant de cette pensée de confondre enfin dans un même hommage, son nom et celui de l'inspiratrice qu'il nous a révélée.

Qui sait même si nous n'acquitterons pas en faisant celà une dette de reconnaissance nationale ?

Certainement la France doit quelque chose à celle qui a conseillé toujours à Gambetta l'apaisement et l'Union des Français dans le culte de la Patrie.

Dans tous les cas, notre hommage ira à l'amour immense et partagé à sa grandeur et à sa glorification éternelle.

EPILOGUE

ÉPILOGUE

GAMBETTA AU PANTHÉON



ÉPILOGUE

GAMBETTA AU PANTHÉON

C'est avec une émotion profonde que je viens, après avoir écrit les lignes qui précédent, lever l'obstacle immuable qui s'était dressé devant le gouvernement et les amis de Gambetta lorsqu'ils avaient voulu, au lendemain de la mort, du grand Patriote porter ses cendres au Panthéon.

Un homme s'était levé presque menaçant et avait prononcé un « non » irrévocable : c'était le père de Gambetta.

Je viens apporter ici le consentement écrit du vieillard ayant réfléchi, pesé ses paroles et spécifié les conditions à remplir pour que le Temple de gloire abritât enfin la dépouille d'un des plus grands Français.

Pourquoi Gambetta père s'est-il opposé tout d'abord si violemment au vœu de la nation ? La chose est compliquée et d'une psychologie un peu difficile à pénétrer.

Essayons néanmoins.

Gambetta père était italien de cœur et de naissance. Il avait vu le jour dans le Comté *de Nizza*, un des postes avancés de l'Italie au delà des Alpes.

Si l'on disait aujourd'hui à un vieux lorrain annexé, fidèle à la vieille France

de consentir à ce que son fils bien-aimé fut enseveli en Prusse, il refuserait absolument et ramènerait l'enfant au pays qui fut français.

Un sentiment de ce genre, moins intense évidemment, car l'Italie est toujours une sœur pour la France, animait le père de Gambetta. L'Italie était sa patrie préférée puisque les évènements lui en avaient donné deux pour ainsi dire.

Et son fils avait le même amour de cette terre dont il disait dans une des lettres que j'ai publiées ici même : « J'y respire plus librement qu'ailleurs « et loin de me trouver dépaysé c'est « toute son histoire qui me revient « comme une tradition de famille. »

Evidemment, Gambetta père sentait que son fils ne pouvait lui reprocher de reposer à Nice, la plus jeune terre française, encore un peu italienne peut-être.

Un autre sentiment très humain le guidait encore. Il ne pouvait être inaccessible à l'orgueil bien légitime de voir son nom de famille illustré par son fils.

Donc, reposer à côté de lui, après sa mort, dans le même caveau, passer ainsi à la postérité à côté du grand homme, qui pourrait blâmer ce sentiment dans une âme naïve et purement plébéienne comme celle de Gambetta père ?

*
* *

Mais, sa volonté respectée, son fils près de lui à Nice, un lent travail s'accomplit dans cette âme simpliste.

Les années passent en effet et le culte pour Gambetta grandit. Tous les ans la cérémonie commémorative des Jardies devient plus émue, plus populaire.

Il semble que les Français aient conçu la pensée délicate, en rendant un hommage de plus en plus tendre à

celui qui a ranimé la Patrie abattue, de lui faire oublier, au-delà du tombeau, les amertumes dont les politiciens l'ont abreuvé jusqu'à la mort.

On pourrait presque dire que plus le temps s'écoule, plus le grand patriote entre dans l'Histoire faisant partie intégrante à jamais de la vieille France, plus aussi cette vieille France le réclame et l'appelle vers Paris où bat son cœur.

Il n'est pas impossible que le culte — le mot n'est pas trop fort — dont les amis de Gambetta, la jeunesse et le peuple, ont entouré sa mémoire, ait fait comprendre au père obstiné que son fils ne pouvait plus rester dans le cimetière de Nice et qu'après l'avoir possédé, lui, *jusqu'à sa mort*, il devait le rendre enfin au pays tout entier, à la patrie.

Six ans après le coup de foudre des Jardies, encore affaibli par une grave

maladie, ayant perdu sa chère femme, Gambetta père écrit à un de ses meileurs amis la lettre qu'on va lire, qui indique ses dernières volontés et les deux conditions essentielles, *aujourd'hui remplies*, qu'il met au transfert des cendres de Gambetta au Panthéon.

L'ami auquel il écrit est M. David, l'ancien maire de Valence, le compagnon inséparable du brave Madier de Montjau.

Cette lettre, un véritable testament, nous est communiquée par le fils David et l'original est à la disposition du Gouvernement et des fidèles de Gambetta.

Mon bien Cher Ami David,

« ...*Vous pouvez dire à vos amis*
« QU'APRÈS MOI, ON POURRA PREN-
« DRE LES CENDRES DE MON FILS
« POUR LES METTRE AU PANTHÉON,
« *mais à une condition que l'on*

« nous a refusée jusqu'ici, à ma
« fille et à moi. C'est que ses fils
« porteront le nom de Gambetta
« ajouté à celui qu'ils ont déjà. Je
« suis le seul de la famille Gam-
« betta aujourd'hui et je demande
« que ce nom sans tache aucune,
« soit donné à mes petits-fils. C'est
« à cette condition que l'on aura
« les cendres de mon pauvre fils.

Je vous embrasse comme je vous aime,

GAMBETTA père.

Les deux conditions que le père de Gambetta a mise au transfert des cendres du grand Patriote au Panthéon, sont aujourd'hui remplies. Il voulait que son fils fut près de lui, à Nice durant sa vie et il ne consent à la séparation *qu'après sa mort*. Le fait est accompli.

En second lieu, les fils de Mme Léris, sa fille, portent le nom du grand homme.

Jouinot-Gambetta est un des plus brillants officiers de notre armée, madame Léris-Gambetta est entourée de tous les respects.

Le vœu du pays peut donc être exaucé maintenant.

*
* *

Nous prenons l'initiative de la proposition de porter enfin au Panthéon, les restes de Gambetta et nous recevrons de nos lecteurs les avis les meilleurs pour arriver à cette solution nécessaire.

Faut-il saisir les Chambres ?

Faut-il s'adresser au Président de la République, M. Fallières, qui doit inaugurer à Nice, l'année prochaine, le grand monument de Gambetta et qui pourrait ramener ensuite à Paris, les restes du compatriote qu'il a connu et aimé ?

Faut-il demander au peuple français de faire connaître son irrévocable vo-

lonté par un pétitionnement gigantesque ?

La Société des amis de Gambetta enfin, n'a-t-elle pas qualité pour faire réussir le projet? Nous ne voulons pas décider car il s'agit d'une chose trop grande pour qu'une seule volonté agisse.

A l'opinion de se prononcer.

*
* *

Quant à nous, heureux d'apporter ici le consentement du père de Gambetta, il nous apparait que la France donnera au monde un bel exemple de fermeté douce, de mémoire sereine, en conduisant au Panthéon avec amour, avec solennité, sans forfanterie inutile, — trente-sept ans après la guerre de 1870 — celui qui fut l'âme de la Défense du pays et lui sauva l'honneur.



TABLE DES MATIERES

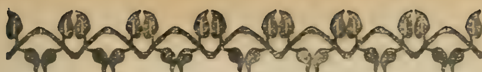
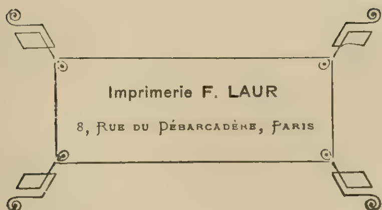


TABLE DES MATIÈRES




Imprimerie F. LAUR
8, Rue du Débarcadère, Paris



